Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsdemmassil04mass

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

EVÊQUE

DE CLERMONT;

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME QUATRIÉME.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertus. ET JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

SERMONS.

CONTENUS DANS CE QUATRIEME VOLUME.

POUR le Dimanche de la Passion, Sur l'évidence de la Foi des Elus. Page 1.

Pour le même Jour, Sur l'immutabilité éternelle de la Foi. 43

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion, Sur l'exemple de Jésus. 73

Pour le Mardi de la même Semaine, Sur le Salut. 110

Pour le Mercredi de la même Semaine, Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie. 151

Pour le Jeudi de la même Semaine, La Persévérance. 184

Pour le Dimanche des Rameaux, Sur la Communion. 222

Fragment de Sermon pour le même Jour, Sur l'entrée des Gentils indignes [illegible]

SERMONS

CONTENUS DANS CE QUATRIEME VOLUME.

POUR le Dimanche de la Passion, *Sur l'évidence de la Loi de Dieu*, Page 1

Pour le même Jour, *Sur l'immutabilité de la Loi de Dieu*, 43

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion, *Sur l'emploi du Tems*, 75

Pour le Mardi de la même Semaine, *Sur le Salut*, 110

Pour le Mercredi de la même Semaine, *Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie*, 151

Pour le Jeudi de la même Semaine, *La Pécheresse de l'Evangile.* 184

Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur la Communion.* 221

Fragment de Sermon pour le même Jour, *Sur l'énormité des Communions indignes*, 156

Pour le Vendredi Saint, *Sur la Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ.* 276

Pour le Jour de Pâques, *Sur les causes ordinaires de nos rechûtes.* 336

Pour le Lundi de Pâques, *Sur la fausse confiance.* 378

SERMON

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi.

Si veritatem dico vobis ; quare non creditis mihi.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez vous pas ? Joan. 8. 46.

Usques ici JESUS-CHRIST avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres & par ses prodiges ; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, & à l'évidence de la vérité, laquelle malgré eux, rendoit témoignage à sa doctrine & à son minis-

tère. Cependant, comme ils s'aveugloient ſur l'évidence de ſes prodiges, en l'accuſant de les opérer par le miniſtère des démons; ils s'aveugloient auſſi ſur l'évidence de ſa doctrine & de ſa miſſion ſi clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obſcurités qui la leur rendoient encore douteuſe & ſuſpecte.

Car, mes Freres, quelque évidente que ſoit la vérité, c'eſt-à-dire, la loi de Dieu, ſoit dans notre cœur; où elle eſt écrite en caractères éclatans & ineffaçables, ſoit dans les régles que Jeſus-Chriſt nous a laiſſées: nous voulons toujours, ou que notre conſcience n'y voie que ce que nos paſſions y veulent voir, ou que ces regles ne ſoient pas ſi claires, qu'on n'y puiſſe trouver des adouciſſemens, & des interprétations qui nous ſoient favorables.

En effet, on oppoſe d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premiérement, pour ſe calmer ſur mille abus que le monde autoriſe, on nous dit qu'on ſe croit en ſûreté dans cet état; que la conſcience n'y reproche rien; & que ſi l'on étoit perſuadé qu'il y eût du mal, on en ſortiroit à l'inſtant. Premier prétexte qu'on oppoſe à l'évidence de la loi de Dieu: la bonne foi, & la tranquillité de la conſcience.

On nous oppoſe en ſecond lieu, que l'Evangile n'eſt pas ſi clair & ſi précis ſur certains points, que nous le diſons; que

chacun l'interprête à sa maniere, & lui fait dire ce qu'il veut ; & que ce qui paroît si positif à nous, ne paroît pas à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité & l'incertitude des regles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, & condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premiérement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : premiere réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses regles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité, & la prétendue bonne-foi des ames mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses regles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées & les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre loi sainte jugera le monde ; & que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre Tribunal, & par les lumieres de son propre cœur, & par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

IL est assez surprenant que la plûpart des ames mondaines nous alléguent la bonne-foi & la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde, & le

danger de ſes maximes. Outre que la paix & la ſécurité dans des voies fauſſes & injuſtes ; en eſt plutôt la punition que l'excuſe ; & que quand il ſeroit vrai, que la conſcience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées ſeulement ſelon les faux jugemens du monde, cet état ne ſeroit que pire & plus déſeſpéré pour le ſalut : il ſemble que la propre conſcience eſt le tribunal auquel une ame infidelle devroit le moins en appeller ; & que rien n'eſt moins favorable aux égaremens du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je ſais qu'il eſt des ames endurcies, à qui nul rayon de grace & de lumiere ne fait preſque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent ſans remords & ſans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conſcience paroît éteinte ; & qui pouſſent l'excès de leur aveuglement, dit ſaint Auguſtin, juſqu'à ſe faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipſâ gloriantium*. Mais ce ſont-là de ces exemples rares & terribles de la juſtice de Dieu ſur les hommes ; & s'il y en a eu ſur la terre, ils prouvent ſeulement juſqu'où peut aller quelquefois ſon abandon & la puiſſance de ſa colere.

Oui, mes Freres, ſoit que nous affections de nous révolter tout haut & à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies & les libertins ; ſoit que nous tâchions de l'adoucir, & de la réconcilier artificieuſement avec nos paſſions, par des

interprétations favorables, comme la plûpart des ames mondaines & des pécheurs ordinaires; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine: un témoignage de vérité à l'équité & à la nécessité de ses maximes & un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses régles.

Je dis premiérement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Freres, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; & il est trop bon en même-tems pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères: un caractère d'équité, & un caractère de bonté: un caractère d'équité, qui regle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici bas notre repos & notre bonheur dans le devoir & dans la régle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces régles sont justes & raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la regle & de la loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur: & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives & injustes, nous a dé-

fendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidéles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fonds de nos cœurs. En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des regles saintes; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres: nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes, nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des régles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu, nous sentons toujours une méfintelligence secrette entre nos penchans & nos lumiéres, la loi de Dieu née dans notre cœur, s'y éleve toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme? elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité: elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de régle: en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidéles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance: nous sentons bien-tôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme, que c'est se punir soi-même que de haïr, & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au-dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence,

qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers panchans; & qu'en nous ordonnant d'aimer nos freres, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur, & nous reconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disoit Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quàm ego.* La bonté née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, & désavouoit en secret l'injustice & la dureté de sa vengeance. *1. Reg. 24. 18.*

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchans insatiables de plaisir: nous sentons bien-tôt que le déréglement nous mene trop loin pour être conforme à la nature : que tout ce qui nous assujettit & nous tyrannise renverse l'ordre de notre premiere institution ; & que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute son élévation & toute sa noblesse. *Combien de serviteurs de la maison de mon pere*, disoit le Prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire & dans l'abondance ! & je traîne ici dans l'ennui & dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'étoit un reste de raison & de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur. *Luc. 5. 17.*

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des regles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au-dedans de nous; qu'elles ne renferment que les remédes de nos maux les plus secrets, & les secours de nos penchans les plus justes; & qu'il n'y avoit que celui seul qui connoît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les Payens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à la morale des Chrétiens: ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens & l'élévation de toutes ses régles: ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jesus-Christ une philosophie plus sublime que dans les Ecoles de Rome ou de la Grece; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchans secrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ses Disciples.

Venez nous dire après cela, que la nature est notre premiere loi, & que des penchans de plaisir nés avec nous ne sauroient être des crimes: je l'ai dit souvent; c'est une impiété qui n'est que dans le discours c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, & que la vérité dément en secret. Augustin dans ses

égaremens n'avoit rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi & de conscience qui le rappelloit encore à la vérité : il avoit cherché avidement dans les sentimens les plus impies, & dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes ; son esprit fuyant la lumiére qui le poursuivoit, erroit d'impiété en impiété, & d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ses efforts & toutes ses fuites la vérité toujours victorieuse au fond de son ame, s'y faisoit entendre malgré lui ; il ne pouvoit réussir à se séduire, & à se calmer dans ses désordres : Je portois, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée & comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisoient sans cesse : *Portabam conscissam & cruentam animam meam* : j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus soutenir mon propre cœur : je me tournois de tous les côtés, & il ne se trouvoit bien nulle part ; & je ne savois où le placer, pour m'en décharger, & soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me, & ubi eam ponerem non invenichat.* S. Aug. in. Ibid.

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutoit à la vivacité des passions l'impiété des sentimens & l'abus des lumiéres. Et ces exemples sont de tous les siécles ; le nôtre lui-même a vu des pécheurs célébres & déclarés, qui se faisoient une gloire affreuse de ne point

croire en Dieu ; & qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété & le libertinage ; on les a vus touchés enfin de repentir comme Auguſtin, & revenus de leurs égaremens, on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avoient pu réuſſir à effacer les regles & la vérité du fond de leur ame qu'au milieu de leurs impiétés & de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dériſions & leurs blaſphêmes ; qu'ils ſe faiſoient honneur devant les hommes d'une force d'eſprit qui les abandonnoit en ſecret ; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels & les frayeurs les plus triſtes ; & qu'ils n'avoient jamais été fermes & tranquilles dans le crime.

Oui, mes Freres, le crime toujours timide, porte par-tout, dit l'eſprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cum ſit enim timida nequitia, dat teſtimonium condemnationis.* Par-tout vous rendez hommage par vos troubles & par vos remords ſecrets à la ſainteté de la loi que vous violez : par-tout un fond d'ennui & de triſteſſe inſéparable du crime, vous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui vous étoit deſtiné ſur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conſcience criminelle ſe trahit toujours elle-même : *Semper enim præſumit ſæva, perturbata conſcientia.* Des terreurs cruelles marchent par-tout devant vous ; la ſolitude vous trouble, les téné-

Sap. 17. 10.

Ibid.

bres vous allarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des phantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrettes de votre ame, des songes funestes vous rempliſſent d'images noires & sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia* : & le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, & s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, & vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeller à vous ! & que la beauté & la justice de votre loi trouve une puissante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses regles. Car une seconde illusion pour la plûpart des ames mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise ; c'est de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas d'avantage, & nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, & qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, & ne prend point le

chanhe & que malgré tous les adouciſſemens qu'on tâche de ſe juſtifier à ſoi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de ſévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes Freres, l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la loi; tous nos penchans corrompus dans leur ſource ont beſoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreſſe: nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites, comme ſur les plus grandes choſes; que l'amour propre infecte toutes nos démarches: & que par tout nous nous retrouvons foibles, & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir: nous ſentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos penchans; que par-tout nous devons la trouver ſévère, parce que par-tout elle doit nous être oppoſée; que la loi ne peut être d'accord avec nous, que tout ce qui favoriſe nos inclinations, ne ſauroit être le remède deſtiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos déſirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre, n'eſt pas la loi, qui n'eſt établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de notre être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la loi; nos penchans de ſes régles, nos plaiſirs de ſes devoirs; & dans toutes les actions douteuſes, où nous nous détermi-

nons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes Freres, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alleguez, & à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Etes-vous calmes de bonne-foi, comme vous nous l'assurez, dans cette évidence de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mene au salut? Ne sentez-vous pas que l'Eglise exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu, & n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusemens que vous appellez innocens, & qui composent presque tout le fond de votre vie? je vous le demande. Dans ces momens, où touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité; ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités & à

l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées & des plaisirs; vous donnerez plus de tems à la priére, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la Religion. Or, que vous dites-vous par-là à vous mêmes? sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de tems à tous ces devoirs de piété; vous ne pensez pas sérieusement au salut; vous ne devez rien y prétendre; vous êtes dans la voie de mort & de perdition.

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien: rappellez toute la rigueur de vos maximes & de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes, ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens, dont vous nous faites sans cesse l'apologie, & qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez-vous pas leur piété de chimére & de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; & que toutes ces vertus ambigues, ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds: Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu; & votre conscience ne vous reproche rien,

à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout; vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde & Jesus-Christ peut rassurer; & vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, & le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la joie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perd dès qu'on veut servir Dieu. Accordez-vous donc avec vous-même: &, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même: puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne-foi: vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la foiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudroit se retirer dans des déserts, ou être des Anges plutôt que des hommes: cependant rendez gloire à la force de la vérité: Si un Ministre de l'Evangile venoit vous porter ici une doctrine toute opposée à celle que nous vous enseignons, s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venoit vous prêcher dans ce lieu de la

vérité, que l'Evangile n'eſt pas ſi ſévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde & ſervir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaiſirs, dans les ſpectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à ſoi-même, eſt plus fait pour les Cloitres, que pour la Cour & pour les perſonnes d'un certain rang & qu'enfin, Dieu eſt trop bon pour nous faire un crime de mille choſes qui ont paſſé en uſage, & dont nous voulons vous faire un ſcrupule: s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce Lieu ſaint, qu'en penſeriez-vous? Que diriez-vous de ſa nouvelle doctrine? Quelle idée auriez-vous de ce nouvel Apôtre? Les regarderiez-vous comme un homme deſcendu du Ciel pour vous annoncer un nouvelle Evangile? le croiriez-vous mieux inſtruit que nous ſur les vérités ſaintes du ſalut, & ſur les regles de la vie Chrétienne? Vous ririez de ſon ignorance ou de ſa folie: vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de ſon miniſtère.

Et quoi, mes Freres, ces maximes annoncées à la face des Autels vous paroîtroient des blaſphêmes ou des extravagances; & débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des régles de raiſon & de ſageſſe? dans la bouche d'un Miniſtre de l'Evangile, vous les regarderiez

garderiez comme les discours d'un insensé; & dans votre bouche elles vous paroîtroient plus solides & plus sérieuses ? vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un Prédicateur qui vous les annonceroit; & vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, & que vous êtes d'accord avec vous-même, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance.

Ah ! mes Freres, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu ! & qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumieres de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte ! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrette que le monde & ses abus sont une voie de perdition : nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret : nous sommes les hypocrites du monde & de ses plaisirs : & par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire, & à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un Apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance & tout notre aveuglement pour nous mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déjà en secret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain & terrible des cœurs que de notre cœur même ? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum ; major est Deus corde nostro, & novit omnia.* 1. Ep. Joan. 3. 10.

Ainsi, mes Freres, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, & vous

verrez qu'elle n'eſt pas plus favorable que nous à vos paſſions; conſultez les lumières de votre cœur, & vous ſentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes : écoutez la voie de la vérité qui s'éleve au-dedans de vous, & vous conviendrez que nous ne faiſons que vous redire ce qu'elle crie ſans ceſſe aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas beſoin pour vous éclaircir ſur la plûpart de vos doutes, dit Saint Auguſtin, de conſulter des hommes habiles; ne cherchez point hors de vous des éclairciſſemens & des réponſes; ne ſortez pas de vous-même pour ſavoir ce que vous avez à faire : écoutez les déciſions de votre cœur; ſuivez le premier mouvement de votre conſcience; & vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu : la premiere impreſſion du cœur eſt toujours pour la ſévérité de la regle contre l'adouciſſement de l'amour propre : votre conſcience ira toujours plus loin, & ſera toujours plus ſévère que nous-mêmes; & ſi vous avez beſoin de nos déciſions, ce ſera plutôt pour en modérer la ſévérité, que pour en détromper la fauſſe indulgence : *Noli foras ire : in te ipſe redi : in interiore homine habitat veritas.* S. *Aug.*

Voilà, mes Freres, la premiere maniere dont la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi manifeſtée dans la conſcience du pécheur, & comme née avec lui, s'élévera contre lui : notre cœur mar-

que du ſceau de la vérité ſera le témoin qui dépoſera pour notre condamnation : on oppoſera nos lumieres à nos actions, nos remords à nos mœurs ; nos diſcours à nos penſées, nos ſentimens ſecrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainſi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur. Le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres & les mémoires qui inſtruiront la déciſion de notre réprobation éternelle ; & l'ame devant le Tribunal de Dieu, dit Tertullien, ſera en même-tems, & le criminel condamné, & le témoin qui dépoſera contre ſes crimes : *Meritò igitur omnis anima ſtabit ante aulas Dei, & rea & teſtis ; en tantum & rea erroris, in quantum eſt teſtis veritatis.* Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Pere : *Nihil habens dicere.* Vous connoiſſiez la vérité, lui dira-t'on, & vous la reteniez dans l'injuſtice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu, & vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas & non requirebas.* Vous faiſiez des peintures affreuſes du monde, de ſes ennuis, de ſes perfidies & de ſes injuſtices ; & vous en étiez toujours l'eſclave & l'adorateur inſenſé : *Dæmonia abominabaris & illa adorabas.* Vous reſpectiez au fond la Religion de vos peres, & vous vous faiſiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en ſecret les Jugemens de Dieu, & vous affectiez de ne point croire en lui : Tertull.

Judicium Dei appellabas, nec esse credebas. Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous proposiez de leur ressembler un jour ; & vous les déchiriez, & vous les persécutiez par vos dérisions & par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, & Christianum persequebaris.* En un mot, vos lumieres ont toujours été pour Dieu, & vos actions pour le monde.

O mon Dieu ! jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude & la folie ? vous avez mis en nous des lumieres inséparables de notre Etre, qui en troublant la fausse paix de nos passions & de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre & à la vérité ; par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égaremens ; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore ; & loin de publier les richesses de votre grace sur notre ame, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement & d'un aveuglement, qui tôt ou tard deviendra réel, & sera enfin la juste peine d'une ingratitude & d'une feinte si injurieuse à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle est évidente dans la conscience du pécheur : mais elle l'est encore dans la simplicité de ses régles.

II. PARTIE. DEs que l'homme est l'ouvrage de Dieu,

l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur ; & dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, & son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hazard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il se devoit à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son Etre une lumiere vive, sans cesse montrée à son cœur, qui régloit tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, & l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entiérement cette lumiere du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes & de la consulter, & ne paroissant plus même se maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcusables ; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette Loi que la nature, c'est-à-dire, que lui-même avoit gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au-dedans de nous, afin qu'elle nous rappellât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté ; Jesus-Christ la sagesse & la lumiere de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa premiere

beauté ; la purger des altérations de la Synagogue ; dissiper les ténébres qu'une fausse science & des traditions humaines y avoient répandues ; en développer toute la sublimité ; en appliquer les regles à tous nos besoins ; & en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguité de ses regles, on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons : on conteste sur-tout ; on trouve des répliques à tout ; on répand des ténébres sur tout ; & on obscurcit tellement la loi, que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis, qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses regles ; & qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes, seront confondus un jour, & par le témoignage de leur propre cœur, & par l'évidence des regles saintes.

Oui, mes Freres, la loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophête, & elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* En effet, Jesus-Christ en venant nous donner lui-même une loi de vie & de vérité, pour

régler nos mœurs & nos devoirs, & où l'évidence ne pouvoit être trop grande, n'auroit pas voulu y laiſſer ſans doute des obſcurités capables de nous faire prendre le change, & de favoriſer des paſſions qu'il étoit venu combattre. Les loix humaines peuvent être ſujettes à ces inconvéniens : comme l'eſprit de l'homme qui les a inventées, n'a pu tout prévoir ; il n'a pu prévenir auſſi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'eſprit des autres hommes ſur la force de ſes expreſſions, & ſur la nature même de ſes régles. Mais l'eſprit de Dieu, auteur des régles ſaintes propoſées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'eſprit humain pouvoit oppoſer à ſa loi, il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obſcurités que leur corruption pouvoit répandre ſur la nature de ſes régles : auſſi il les a concertées d'une maniere ſi divine & ſi intelligible, ſi ſimple & ſi ſublime ; que les plus ignorans, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ſes volontés & les voies de la vie éternelle.

Il eſt vrai que des obſcurités ſacrées y cachent les myſtères incompréhenſibles de la Foi : mais les régles des mœurs y ſont formelles & préciſes ; les devoirs y ſont évidens ; & rien de plus clair & de moins équivoque que les préceptes de Jeſus-Chriſt. Et certes il falloit bien qu'ils fuſſent clairs & intelligibles, puiſqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des diſciples

groſſiers, & aux bourgades de la Judée; & que le Sermon de la montagne, où toutes les regles des mœurs ſont renfermées d'une maniere ſi ſublime & ſi céleſte, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obſcure qui avoit ſuivi Jeſus-Chriſt au déſert.

Ce n'eſt pas, mes Freres, qu'il ne puiſſe ſurvenir des doutes & des difficultés ſur le détail des obligations; que l'aſſemblage de mille circonſtances différentes ne puiſſe tellement obſcurcir la regle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles; & que ſur les devoirs infinis des états & des conditions, tout ſoit décidé de façon dans l'Evangile, qu'on ne puiſſe ſouvent s'y méprendre.

Mais je dis, (& je vous prie de ſuivre ces réflexions qui me paroiſſent d'une extrême conſéquence, & renfermer toutes les régles des mœurs:) je dis premierement, que ſi ſur le détail des devoirs, la lettre de la loi eſt quelquefois douteuſe, l'eſprit ne l'eſt preſque jamais; qu'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile, & où nous conduit l'analogie & l'eſprit dominant de ſes maximes: je dis qu'elles s'éclairciſſent toutes les unes les autres; qu'elles tendent toutes au même but; que ce ſont comme autant de lumieres, qui ſe réuniſſent toutes au même point, forment un ſi grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître; qu'il y a des régles principales qui ſervent à réſoudre toutes les difficultés

cultés particulieres : & qu'enfin, si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du Législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute & à la mépriſe.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la Cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang : vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs & les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, & de rapporter à ce seul désir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire, dans le désir & dans l'espérance des biens éternels ; & que le Chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusemens, les spectacles, & tant d'autres plaisirs si innocens aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent ; & que malheur à ceux qui rient, & qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette regle, & venez où elle vous conduit.

Vous vous informez si ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde ; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous : & si pour servir Dieu il est nécessaire

d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siécle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, & d'être serviteurs de Jesus-Christ ; & que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens & de votre crédit ; & s'il n'est pas plus juste de réserver vos graces & vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de ceux qui vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, & dites-nous s'il ne répand pas une lumiere sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant & le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arreter à ces bornes grossieres, & n'entrer pas plus avant dans le fond & dans l'esprit qui vivifie ; c'est être Juif, & vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes Freres, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous

vous permettez sans scrupule : mais l'Evangile n'en dit rien. Ah ! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu : l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire : & il va même d'autant plus loin, & en dit d'autant plus, que sans s'arrêter à régler un certain détail, il régle les passions mêmes ; que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchans qui en sont les sources ; & que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour régles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui se passe, & toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : premiere réflexion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore cheres, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obscurités dans les régles des mœurs ; que rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût ; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec S. Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connoît bien les regles & les devoirs, que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, & que le désir sincere du salut est le grand dénouement de

toutes les difficultés : je dis que les ames fidéles & ferventes n'ont preſque jamais rien à oppoſer à la loi de Dieu ; & que leurs doutes ſont plutôt des allarmes pieuſes ſur des actions ſaintes, que des prétextes & des difficultés pour en autoriſer de profanes.

Les honneurs n'ont appris à douter ſur les regles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs paſſions injuſtes. Hélas ! tout étoit preſque décidé pour les premiers Fidéles : nous ne voyons pas que dans ces ſiécles heureux, les premiers Paſteurs de l'Egliſe euſſent beaucoup de difficultés à réſoudre ſur le détail des devoirs : ces volumes immenſes qui en décident les doutes par des réſolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à meſure que les Fidéles ont eu plus de paſſions à ſatisfaire, ils ont eu plus de doutes à propoſer : il a fallu groſſir des volumes pour réſoudre des difficultés que la cupidité toute ſeule formoit : des difficultés déjà toutes réſolues dans l'Evangile, & ſur leſquelles les premiers âges de la foi auroient été ſcandaliſés qu'on eût oſé même ſe former des doutes. Nos ſiécles encore plus diſſolus, que ceux qui nous avoient précédés, ont vu encore croître & multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas & de réſolutions : toutes les regles les plus inconteſtables de la morale de Jeſus-Chriſt y ſont preſque devenues des problêmes : il n'eſt point de devoir ſur lequel la corruption n'ait eu des

difficultés à proposer, & auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissemens: tout y a été agité, contesté, mis en doute: on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu, & substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du Ciel: & quoique nous ne prétendions pas blâmer universellement tous ces hommes pieux & habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions, il eût été à désirer que l'Eglise se fût passée de ce secours; & nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, & comme les tristes fruits de la nécessités des tems, de la dépravation des mœurs & de l'affoiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des regles. La lumiere de la loi; dit S. Augustin, ressemble a celle du soleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé: or, tout pécheur est cet aveugle; la lumiere est près de lui, l'environne, le pénétre, entre de toutes parts dans son ame: mais il est toujours lui-même loin de la lumiere: *præsens est illi, sed cum cæco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce pere, ôtez-en le bandeau fatal des passions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, & tous vos doutes seront éclaircis: *Removeantur iniquitates; sanatur quod saucium*

est ; levetur pondus ab oculo, præceptum Domini lucidum. Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'étoit jusques-là dissimulées à elle-même : à mesure que ses passions diminuent, ses lumieres croissent ; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-tems sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens & si inconteſtables, & loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester & de soutenir contr'elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette ame touchée toute l'étendue & les terreurs des vérités saintes ; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, & tempére les frayeurs où la jettent la nouveauté & la surprise de ses lumieres. Ce ne sont donc pas les regles qui alors s'éclaircissent, c'est l'ame qui se dégage & sort de ses ténébres, ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente ; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté : en un mot, ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Freres, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables & clairvoyans. Un avare qui se cache à lui-même les regles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent

l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la foiblesse de ses penchans, ne fait point de grace aux inclinations basses & aux attachemens sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation & de la fortune, & qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux & solides, & seuls dignes de sa naissance & de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement & de plaisirs; & comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade & se dèshonore par l'oisiveté & par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, & d'ailleurs réguliere, est impitoyable sur les fautes les plus légeres qui attaquent la conduite, & justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne & de sa beauté, toute occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espéce de maladie & de dérangement d'esprit; & ne voit dans la honte de ses engagemens qu'une foiblesse innocente, & des penchans involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, & vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les régles qui la défendent; on va même jusqu'à la ri-

gueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres foiblesses, & on pousse la sévérité jusqu'au de-là même de la régle. Les Pharisiens, si éclairés & si sévères sur le crime de la femme adultère & sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyoient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, & leur envie secrette contre Jesus-Christ. Les ténébres ne sont donc que dans notre propre cœur: & nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisiéme lieu: Vous croyez que l'Evangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plûpart des regles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, & que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît: Ecoutez-le donc lui-même, mes Freres: nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit, vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs & si précis qu'on ne sauroit s'y méprendre & les méconnoître; on ne vous en demande pas d'avantage, & nous vous quittons de tout le reste. Ecoutez-le donc:

Luc. 14. 27. *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, & qui ne me suit pas, ne sauroit être mon Disciple. Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, & ne se renonce pas*

Ibid. 33. *sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre*

à mes promesses. Le Royaume des Cieux souffre violence, & il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Il n'est pas possible de servir Dieu & le monde. Malheur à ceux qui sont dans la joie & dans l'abondance; & bienheureux ceux qui pleurent & qui souffrent ici-bas. Celui qui aime son pere, sa femme, ses enfans, ses biens, son corps, son ame plus que moi, n'est pas digne de moi. Le monde se réjouira, mais vous, mes Disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, & dans les larmes de la pénitence.

Matth. 11. 12. Luc. 13. 5. Matth. 6. 24. Luc. 6. 25. Luc. 14. 26. Joan. 16. 20.

Est-ce moi qui parle ici, mes Freres, vieus-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Evangile, & vous porter mes propres pensées? Foible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; & si je prenois dans la foiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, helas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu est trop bon pour punir des penchans qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, & ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrois: (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair & de sang.) Mais me croiriez-vous, mes Freres, je vous l'ai déjà demandé, respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un Ange

du Ciel qui viendroit vous annoncer un nouvel Evangile?

Celui de Jesus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs & précis. On consent que vous borniez-là toute votre piété, & que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs & plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez parmi vos devoirs, que ces régles saintes & incontestables ; nous n'exigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent ; & vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; & que les maximes les plus communes & les plus familieres de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisiéme réflexion.

Aussi je vous dis, en quatriéme lieu, que si tout est presque constaté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne ; c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plûpart des Fidéles ; c'est que par un abus déplorable on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi, où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumiére qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de no-

tre exil, & le secours de notre pélérinage : c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les régles de la profession à laquelle on nous destine ; & que le livre où les régles de la profession du Chrétien sont renfermées, cette profession, qui survivra à toutes les autres, seules nécessaires, & la seule qui nous suivra dans l'éternité ; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, & n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premieres années : c'est enfin, que des histoires fabuleuses & lascives amusent puérilement notre loisir ; & que l'histoire des merveilles de Dieu & de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événemens si grands, si sérieux, si intéressans, qui devroit faire toute l'occupation & toute la consolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile, contre les abus & les préjugés du monde ; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance & les mystères de ces peuples sauvages & éloignés, dont les terres & les mœurs nous sont à peine connues ; & si la doctrine de Jesus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la Foi : c'est qu'il est des Chrétiens à qui le livre de

l'Evangile eſt preſque auſſi inconnu qu'il l'étoit alors aux payens ; qui ſavent à peine ſi Jeſus-Chriſt eſt venu porter des loix aux hommes, & qui ne peuvent ſoutenir un ſeul moment ſans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les regles ſont ſi ſublimes, les promeſſes ſi conſolantes, & dont les payens eux-mêmes, qui embraſſoient la foi, admiroient ſi fort la beauté & la divine philoſophie. Ainſi, mes Freres, liſez les livres ſaints, & liſez-les avec cet eſprit de foi, de ſoumiſſion, & de dépendance, que l'Egliſe exige : & vous en ſaurez bientôt autant ſur vos devoirs, & ſur les regles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enſeignent *Super omnes docentes me intellexi, quia teſtimonia tua meditatio mea eſt.* *Pſ. 198. 9.*

Et certes, mes Freres, d'où vient, je vous prie, que les premiers Fidéles pouſſérent ſi loin la pureté des mœurs & la ſainteté du Chriſtianiſme ? leur annonça-t'on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons ? leur prêchoit-on un autre Evangile plus clair & plus précis que celui que nous vous prêchons ? C'étoient cependant des Nations idolâtres & diſſolues, qui avoient porté aux vérités de la foi les préjugés des ſuperſtitions & des plus infâmes voluptés autoriſées par le culte même. Si l'Evangile renfermoit les moindres obſcurités favorables aux paſſions, c'étoient ſans doute ces premiers diſciples de la foi, qui devoient y prendre le chan-

ge. D'où vient cependant qu'ils ne propoſoient pas aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs, les mêmes difficultés que nous vous oppoſez ſans ceſſe pour ſoutenir les abus du monde & les intérêts des paſſions ? d'où vient qu'avec plus de penchans & plus de préjugés que nous pour les plaiſirs, ces heureux Fidéles comprirent d'abord juſqu'où, pour obéir à l'Evangle, il falloit ſe les interdire.

Ah ! c'eſt qu'ils avoient nuit & jour le livre de la Loi entre les mains : c'eſt que la patience & la conſolation des Ecritures étoit la plus douce occupation de leur foi : c'eſt que les lettres des ſaints Apôtres, & le récit de la vie & des maximes de Jeſus-Chriſt étoit le ſeul lien, & l'entretien journalier de ces Egliſes naiſſantes : c'eſt qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs eſt bien-tôt décidé. Quatriéme Réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque choſe d'obſcur ; la loi de Dieu ne retrouve-t'elle pas toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère ? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes ſaintes ; les Paſteurs les préchent ſur les toits ; les guides ſacrés des conſciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle & de lumiere les font paſſer à la poſtérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs tems de l'Egliſe : jamais la piété des Fidéles n'eut plus de ſecours ; jamais

l'ignorance n'eut moins d'excuſe ; jamais ſiécle ne fut plus éclairé, & ne connut mieux l'eſprit de la foi, & toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces ſiécles d'ignorance, où les régles ne ſubſiſtoient que dans des abus qui les avoient altérées, où le miniſtère étoit ſouvent pour les Fidéles une occaſion d'erreur & de ſcandale, & où le Prêtre paſſoit pour éclairé dès qu'il étoit plus ſuperſtitieux que ſon peuple.

Il ſemble, ô mon Dieu! que pour nous rendre plus inexcuſables, à meſure que la malice des hommes croît d'un côté, la connoiſſance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à meſure que les mœurs ſe corrompent, les régles ſe développent : à meſure que la Foi s'affoiblit & s'éteint, elle s'éclaircit & ſe purifie ; ſemblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, & ne font jamais mieux ſentir leur force & leur éclat, que lorſqu'ils ſont ſur le point de s'éteindre.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, & des Prophêtes qui annoncent leurs propres ſonges. Mais le piége n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui ſait nous y conduire: ce ne ſont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent ; c'eſt nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne ſont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en ſont que

les approbateurs ; ils ne nous menent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laiſſer ; & nous ſommes déjà tous réſolus de périr dès que nous venons chercher leur ſuffrage. En effet, on ſent bien ſoi-même le danger & l'imprudence du choix que l'on fait ; plus même l'Oracle eſt complaiſant, plus on ſe défie de ſes lumieres ; plus il reſpecte nos paſſions, moins on reſpecte ſon miniſtère : on en fait même ſouvent le ſujet de ſes dériſions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée, on ſe vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foibleſſes humaines ; & par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie ſon ame & ſon ſalut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-ſeulement de reſpect, mais même d'attention & de ménagement : ſemblables à ces Iſraëlites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le Veau d'or, & attendu de lui leur ſalut & leur délivrance, le briſerent avec outrage, & le réduiſirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affoibliſſement des Miniſtres pourroit être une occaſion d'erreur, les exemples des Saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promeſſes & dont nous honorons ſur la terre la mémoire & les ſaints travaux : vous voyez que nul d'entr'eux ne s'eſt ſauvé par la voie que le monde vous vante comme ſi ſûre & ſi innocente;

vous voyez que tous les Saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, mépriſé le monde avec ſes plaiſirs & ſes maximes : vous voyez que les ſiécles ſi différens entre eux pour les uſages & pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des Juſtes : que les Saints des premiers tems étoient faits comme ceux des derniers ; que les pays mêmes les plus diſſemblables pour l'humeur & pour les manieres, ont produit des Saints qui ſe ſont tous reſſemblés ; que ceux des climats les plus éloignés & les plus différens du nôtre, reſſembloient à ceux de notre Nation ; que dans toute langue & dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs ſituations ont été différentes ; que les uns ſe ſont ſauvés dans l'obſcurité, les autres dans l'élevation ; les uns dans la pauvreté ; les autres dans l'abondance ; les uns dans la diſſipation des dignités & des ſoins publics, les autres dans le ſilence & dans le repos de la ſolitude : en un mot, les uns ſur le fumier, les autres ſur le trône ; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainſi ſe ſont ſanctifiés dans tous les ſiécles & dans tous les pays les Princes religieux, les ſaints Conquérans, les Courtiſans qui ont craint le Seigneur, les Magiſtrats Chrétiens, les Vierges retirées, les femmes partagées entre Jeſus-Chriſt & les ſoins du mariage, les Solitaires pénitens, les Prêtres appliqués à l'Autel ſaint, les Maîtres

Maître & les Eſclaves, & jouiſſent aujourd'hui de la bienheureuſe immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au Ciel par d'autres routes ; & vous flatter que dans cette foule de ſerviteur illuſtres du Dieu vivant, vous ſerez ſeul privilégié ? Mon Dieu ! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcuſable ! Sa conſcience la lui montre : votre loi ſainte la lui conſerve : la voix de l'Egliſe la fait retentir à ſes oreilles : l'exemple de vos Saints la lui met ſans ceſſe devant les yeux : tout s'arme contre les crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre ſa fauſſe paix : de toutes parts ſortent des traits de lumiere, qui vont porter la vérité juſqu'au fond de ſon ame ; nul lieu, nulle ſituation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines ſorties de votre ſein, qui le pourſuivent par-tout, & qui en l'éclairant, le déchirent : la vérité qui devroit le délivrer, le rend malheureux ; & ne voulant pas en aimer la lumiere, il eſt forcé d'en ſentir par avance la juſte ſévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur ? Pourquoi changez-vous en une ſource intariſſable de remords cruels, des lumieres qui devroient être au-dedans de vous toute la conſolation de vos peines ? Puiſque par une ſuite des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur votre ame, vous ne pouvez réuſſir, comme tant d'impies &

d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre & au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diversions & de fuites pour vous éviter? Reconciliez enfin votre cœur avec vos lumieres, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu: voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir-là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme: c'est se tromper, de la regarder comme un joug: elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude; la loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, & ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur.

Ainsi soit-il.

SECOND

SERMON

POUR

LE DIMANCHE

DE LA PASSION.

Sur l'immutabilité de la Loi de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Joan. 8. 46.

CE n'eſt pas aſſez d'avoir défendu l'évidence de la Loi de Dieu, contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir ſon immutabilité contre tous les prétextes qui ſemblent autoriſer le monde à ſe diſpenſer de ſes régles ſaintes.

Jesus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux Pharisiens, que la vérité qu'ils connoissoient les jugera un jour ; qu'ils avoient beau se la dissimuler à eux-mêmes, & que le crime de la Vérité connue & méprisée demeureroit à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi, qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience : il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité ; de substituer des usages & des traditions humaines à la perpétuité de ses regles ; de les accommoder aux tems, aux circonstances, aux intérêts ; & leur déclare que jusqu'à la fin des siécles, un seul ïota ne sera pas changé à sa loi, que le Ciel & la terre passeront, mais que sa loi & sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes Freres, les abus qui regnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes & les obscurités que nos cupidités répandoient sur nos devoirs, la lumiere de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipoit malgré nous ces ténèbres, & que nous n'étions jamais de bonne-foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les Pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi ; nous donnons encore atteinte comme à eux à son immutabilité : & comme si la loi de Dieu pouvoit changer avec les mœurs des siecles, les différences des conditions, la nécessité

des situations ? nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, & y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premiérement, le cœur des hommes est changeant ; chaque siécle voit naître parmi nous de nouveaux usages ; les tems & les coutumes décident toujours de nos mœurs : or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les tems, & dans tous les lieux, & par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la régle constante & perpétuelle de nos mœurs : premiere réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain ; tout ce qui nous égale avec le reste des hommes, blesse notre orgueil ; nous aimons les distinctions & les préférences ; nous croyons trouver dans l'élévation du rang & de la naissance des privilèges contre la loi : or la loi de Dieu est immuable dans son étendue, elle égale tous les états & toutes les conditions ; est la même pour les grands & pour le peuple, pour le Prince & pour les sujets ; & par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états & de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs & des regles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même : il se persuade que ses in-

térêts doivent l'emporter sur la loi, & sur les intérêts de Dieu même; les plus légers inconvéniens lui paroissent des raisons contre la régle: or la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie; & par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes: derniere réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus: le prétexte des mœurs & des usages, le prétexte du rang & de la naissance, le prétexte des situations & des inconvéniens. La loi de Dieu est immuable dans sa durée; donc, les mœurs & les usages ne sauroient la changer: la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs & des conditions la laisse par-tout la même: la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légere transgression. Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PARTIE. UN des reproches les plus pressans & les plus ordinaires que les premiers Apologistes de la Religion faisoient autrefois aux Payens, c'étoit l'instabilité de leur morale, & les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvoit pas dans leur vaine Philosophie, & qu'ils ne puisoient pas leurs lumieres, disoit Tertullien, dans cette raison

souveraine qui éclaire tous les esprits, & qui est le Docteur immuable de la vérité : mais dans la corruption de leur cœur, & dans la vanité de leurs pensées ; ils qualifioient le bien & le mal selon leurs caprices, & le vice & les vertus étoient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* Cependant, continue ce Pere, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même : le bien & le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules régles éternelles de nos mœurs ; & il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, & ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas, non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod verè quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt.* Tertull. Ibid.

Or, il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles payennes, livrées à l'orgueil & aux variations de l'esprit humain ; c'étoit la vanité & non pas la vérité ; qui faisoit les Philosophes ; les régles changeoient avec les siécles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs ; c'étoit le changement des mœurs, qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'eſt que les Chrétiens qui ont reçu du Ciel la loi éternelle & immuable qui regle les mœurs, la croient auſſi changeante que la morale des Philoſophes, qu'ils ſe perſuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile preſcrivoit d'abord aux premiers âges de l'Egliſe, ſe ſont adoucis avec le relâchement des mœurs, & ne ſont plus faits pour l'affoibliſſement & la corruption de nos ſiécles.

En effet, mes Freres, l'Evangile, la loi de Jeſus-Chriſt eſt immuable dans ſa durée : voyant tout changer autour d'elle, ſeule elle ne change point ; les devoirs qu'elle nous preſcrit, fondés ſur les beſoins & ſur la nature de l'homme, ſont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Tout change ſur la terre, parce que tout ſe ſent de la mutabilité de ſon origine : les Empires & les Etats ont leur progrès & leur décadence ; les Arts & les Sciences tombent ou ſe relevent avec les ſiécles : les uſages changent ſans ceſſe avec le goût des peuples & des climats : du haut de ſon immutabilité, Dieu ſemble ſe jouer des choſes humaines, en les laiſſant dans une révolution éternelle : les ſiécles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de ſoin : nous detruiſons ce que nos peres avoient cru digne d'une durée éternelle ; & pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choſes d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'ayent rien de fixe & de ſolide, que l'inconſtance même qui les agite ſans ceſſe. Mais

Mais au milieu des changemens des mœurs & des siécles, la loi de Dieu demeure toujours la regle immuable des siécles & des mœurs. Le Ciel & la terre passeront; mais les paroles saintes de la loi ne passeront point; telles que les premiers Fidéles les reçurent à la naissance de la Foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendans les recevront un jour, telles enfin, les bienheureux dans le Ciel les adoreront, les aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siécles, n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accommodantes. La rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions & des doctrines, leur laissent toute la sage sobriété de leurs règles: & elles forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalipse, annonce dès le commencement du haut du Ciel, à toute Langue & à toute Nation: *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut Evangelizaret sedentibus super omnem terram.* Apoc. 14. 6.

Cependant, mes Freres, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres & ces plaisirs publics, leur assiduité dans les Temples, la modestie & la décence de leurs parures, leur cha-

rité pour leurs freres, leur indifférence pour toutes les choſes périſſables, leur déſir continuel d'aller ſe réunir à Jeſus-Chriſt : en un mot, cette vie ſimple, retirée, mortifiée, ſoutenue par des prieres ferventes, & par la conſolation des Livres Saints, & telle enfin que l'Evangile la preſcrit à tous les Diſciples de la Foi : lorſque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modéles, pour vous faire ſentir par la différence des premieres mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du Royaume de Dieu ; loin d'être effrayés de vous trouver diſſemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fuſſiez diſciples d'un même Maître, & ſectateurs de la même Loi, vous nous reprochez de rappeller ſans ceſſe juſqu'à l'ennui, ces premiers tems, de ne parler que de l'Egliſe primitive, comme s'il étoit poſſible de régler nos mœurs ſur des mœurs dont il ne reſte depuis long-tems aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, & que les tems & les uſages ont univerſellement abolies. Vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils ſont ; qu'il ſeroit à ſouhaiter que la premiere ferveur ſe fût conſervée dans l'Égliſe : mais que tout ſe relâche & s'affoiblit avec le tems, & que vouloir nous ramener à la vie des premiers ſiécles, ce n'eſt pas propoſer des moyens de ſalut, c'eſt prêcher ſeulement que perſonne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premiérement,

mes Freres, les tems & les années qui ont si fort altéré la pureté du Christianisme, ont-elles altéré celle de l'Evangile ? les regles sont-elles devenues plus commodes & plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels & plus voluptueux ? & le relâchement des mœurs a-t'il adouci les maximes de Jesus-Christ ? Lorsqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers tems, c'est-à-dire, dans les siécles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouveroit presque plus de foi sur la terre, que son nom y seroit à peine connu, que ses maximes y seroient anéanties, que les devoirs seroient incompatibles avec les usages, & que les Justes eux-mêmes se laisseroient presque souiller par la contagion universelle, & entraîner au torrent des exemples : a-t'il ajoûté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile ; qu'il consentiroit que les usages établis par l'ignorance & le déréglement des siécles, succédassent aux régles & aux devoirs de sa doctrine ; qu'il exigeroit alors de ses Disciples, infiniment moins qu'il n'exigeoit à la naissance de la foi ; & que son Royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, seroit alors accordé à l'indolence & à l'oisiveté ? l'a-t'il ajouté, je vous le demande ? Au contraire, il avertit ses Disciples, qu'alors, que dans ces derniers tems, il faudra plus que jamais

veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes; pour se mettre à couvert de la corruption générale: il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des Villes; & il finit par les exhorter encore une fois de veiller, & de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale: *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.*

Luc. 12. 36.

Et en effet, mes Freres, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente & attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la priere, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos peres; & loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers tems, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, auroit peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes Freres, je vous demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi; Croyez-vous que Jesus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctri-

ne pour ces hommes chaſtes, innocens, charitables, fervens, qui vivoient dans ces tems heureux de l'Égliſe, ces hommes qui s'interdiſoient eux-mêmes tous les plaiſirs, ces premiers Héros de la Religion, qui conſervoient preſque tous juſqu'à la fin, la grace de la régéneration qui les avoit faits Chrétiens? Quoi, mes Freres? Jeſus-Chriſt n'auroit récompenſé leur zèle & leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, & il auroit réſervé pour les hommes corrompus de nos ſiécles toute ſon indulgence? Quoi; mes Freres! Jeſus-Chriſt n'auroit fait des loix ſévères de pudeur, de modeſtie, de retraite, que pour ces premieres femmes Chrétiennes qui renonçoient à tous pour lui plaire; qui ne ſe partageoient qu'entre le Seigneur & leur époux; qui renfermées dans l'enceinte de leurs maiſons, élevoient leurs enfans dans la foi & dans la piété? les Electres, les Eunices, les Loïdes, ces premieres Héroïnes de la foi? & il exigeroit moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuſes, mondaines, qui bleſſent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, & qui corrompent les cœurs, par la liberté de leurs mœurs, & les piéges qu'elles tendent à l'innocence? & où ſeroit ici l'équité & la ſageſſe tant vantée de la morale Chrétienne? On exigeroit donc plus de celui qui doit moins? les tranſgreſſions de la loi diſpenſeroient donc de ſa ſévérité ceux qui la violent? Il ſuffiroit d'avoir des paſſions

pour être en droit de les satisfaire ? La voie du Ciel s'applaniroit pour les pécheurs, & conserveroit toute son âpreté pour les Juges ; & plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient besoin de vertu ?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes Freres : si le changement des mœurs pouvoit changer les régles, si les usages pouvoient justifier les abus, la Loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconstance des tems, & au goût bizarre des hommes ? Il faudroit donc un Evangile pour chaque siécle & pour chaque nation : car nos usages n'étoient pas établis du tems de nos peres ; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux : ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jesus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre régle, ni la changer ; car la régle est de tous les tems & de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudroit dire anathême à un Ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, & que l'Evangile ne seroit plus qu'une loi humaine & point sûre pour les hommes, si elle pouvoit changer avec les hommes, donc il ne faut pas juger des régles & des devoirs par les mœurs & par les usages, mais juger des usages & des mœurs par les devoirs & par les régles : donc c'est la loi de Dieu qui doit

être la régle constante des tems, & non pas la variation des tems, devenir la regle même de la Loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Freres, que les tems ne sont plus les mêmes; mais la Loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers: changez-vous vous-même; sauvez votre ame dont vous êtes chargés; voilà tout ce qu'on exige de vous: qu'enfin les Chrétiens des premiers tems avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous: ah! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jesus-Christ, plus de mépris pour le monde: voilà tout ce qui les distinguoit de nous.

N'avons nous pas les mêmes sources de grace qu'eux, le même ministère, le même Autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures & saintes, qui font revivre la foi & la ferveur des premiers tems, & qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, & des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites-donc plus, dit l'esprit de Dieu, que les tems qui nous ont précédés avoient des avantages sur le nôtre: *Ne dicas quòd priora tempora meliora fuere quàm nunc sunt; stulta enim est hujusmodi interrogatio.* Il en Eccles. 7. 11.

a toujours coûté pour ſuivre Jeſus-Chriſt il a fallu dans tous les tems porter ſa croix, ne ſe pas conformer au ſiécle corrompu, vivre comme des étrangers ſur la terre : les Saints ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obſtacles à ſurmonter : & s'il y a ici quelque différence, c'eſt que dans les premiers tems, ce n'étoient pas des ſeuls uſages arbitraires qu'il falloit éviter, les dériſions du monde ſeulement qu'on avoit à craindre en ſe déclarant pour Jeſus-Chriſt ; c'étoient les ſupplices les plus cruels auſquels il falloit s'expoſer ? c'étoit la puiſſance des Céſars, & la fureur des Tyrans qu'il falloit mépriſer ; c'étoient des ſuperſtitions reſpectables par leur ancienneté, autoriſées par les loix de l'Empire, & par le conſentement de preſque tous les peuples, dont il falloit ſe diſpenſer ; c'étoit, en un mot, l'univers entier qu'il falloit armer contre ſoi. Mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les ſupplices, que les Tyrans, que les Céſars, que le monde entier ; la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des uſages, ou la puérilité d'une dériſion ; & l'Evangile, qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un Fidéle. La loi de Dieu eſt donc immuable dans ſa durée ; toujours la même dans tous les tems & dans tous les lieux : mais elle eſt encore immuable dans

son étendue, & la même pour tous les états & toutes les conditions; c'eſt ma ſeconde réflexion.

II. PARTIE.

LE caractère le plus eſſentiel de la Loi de Jeſus-Chriſt, eſt de réunir ſous les mêmes régles, le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, les Grands & le Peuple, le Prince & les Sujets: en lui il n'y a plus d'acception de perſonne. La loi de Moyſe, du moins dans ſes uſages & dans ſes cérémonies: n'étoit donnée qu'à un peuple ſeul: mais Jeſus-Chriſt eſt un Légiſlateur univerſel; ſa loi comme ſa mort eſt pour tous les hommes. Il eſt venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple; de tous les états & de toutes les conditions ne former qu'un corps: c'eſt le même eſprit qui l'anime, les mêmes loix qui le gouvernent: on peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables; mais c'eſt le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces diſtinctions odieuſes qui diviſoient autrefois les hommes, ſont anéanties par l'Evangile: cette loi ſainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni eſclave; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidéle, qui les égale tous: elle ne les diſtingue point par leurs vertus; & par leurs places; mais par leurs vertus; & les plus grands à ſes yeux, ſont ceux qui ſont les plus ſaints.

Cependant une ſeconde illuſion aſſez or-

dinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader quelle change & s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance; que ſes obligations ſont moins auſtères pour les perſonnes nées dans l'élévation; & que les obſtacles que les grandes places, & les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'obſervance des devoirs ſévères de l'Evangile, & qui en rendent aux Grands la pratique preſque impoſſible, en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente. On ſe figure que les abus permis de tout tems par l'uſage aux Grands, leur ſont accordés par la loi de Dieu, & qu'il y a une autre voie de ſalut pour eux que pour le peuple. De-là toutes les loix de l'Egliſe violées; les tems & les jours conſacrés à l'abſtinence, confondus avec le reſte des jours, ſont regardés comme des priviléges refuſés au vulgaire, & réſervés au nom ſeul, & à la naiſſance: de-là ne vivre que pour les ſens, n'être attentif qu'à les ſatisfaire, ne refuſer rien au goût, à la vanité, à la curioſité, à l'oiſiveté, à l'ambition, faire ſon Dieu de ſoi-même; la même proſpérité qui facilite tous ces excès, les excuſe & les juſtifie.

Mais, mes Freres, je l'ai déjà dit, l'Evangile eſt la loi de tous les hommes: Grands, peuples, vous avez tous promis ſur les fonts ſacrés de l'obſerver. L'Egliſe, en vous recevant au nombre de ſes enfans, n'a pas propoſé aux Grands d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au

ſimple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promeſſes ; tous juré, à la face des Autels, d'obſerver le même Evangile. L'Egliſe ne vous a pas demandé alors, ſi par votre naiſſance ſelon la chair, vous étiez grand ou peuple ; mais ſi, par votre renaiſſance en Jeſus-Chriſt, vous vouliez être fidéle, & vous engager à ſuivre ſa loi : ſur le ſerment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile Saint ſur votre tête, pour marquer que vous vous ſoumettiez à ce joug ſacré.

Or, mes Freres, tous les devoirs de l'Evangile ſe réduiſent à deux points. Les uns ſont propoſés pour combattre & affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naiſſant ; les autres pour perfectionner cette premiere grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Baptême : c'eſt-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam ; les autres pour y faire croître Jeſus-Chriſt. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier ; la priere, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le déſir des biens inviſibles, ſont renfermés dans le ſecond : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t'il dans ces deux ſortes de devoirs, dont le rang & la naiſſance puiſſent vous diſpenſer.

Devez-vous moins prier que les autres Fidéles ? avez-vous moins de graces à demander qu'eux, moins d'obſtacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins

de désirs à combattre ? Hélas ! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chûte naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons désirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut, que vous trouvez des privilèges qui vous le rendent plus doux & plus commode ? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parce que plus les plaisirs corrompent votre cœur ; plus la vigilance est indispensable, parce que les périls sont plus fréquens ; plus la foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne l'affoiblit & l'éteint ; plus la priere doit être continuelle, parce que les graces pour vous soutenir doivent être plus abondantes ; la pauvreté du cœur plus héroïque, parce que les attachemens aux choses d'ici-bas sont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile ; voilà le seul privilège que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi, grand Dieu ! vous nous avertissez souvent que votre Royaume n'est que pour les pauvres & les petits ; vous ne parlez de la difficulté du salut pour les Grands & les puissans, qu'en des termes qui sembleroient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, & que votre grace est encore plus puissante pour nous sanctifier, que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes, mes Freres, si la grandeur & l'élévation rendoient notre condition plus heureuse & plus favorable par rapport au salut, envain la doctrine de Jesus-Christ nous apprendroit à craindre les grandeurs & les prospérités humaines : en vain on nous diroit ; que bienheureux ceux qui pleurent & qui sont affligés ici-bas ; que malheur à ceux qui se réjouissent & qui sont dans l'abondance ; & qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens & les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Aucontraire la grandeur & la prospérité deviendroit un état digne d'envie, même selon les regles de la Foi : il faudroit appeller heureux contre la maxime de Jesus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs & dans l'opulence ; puisque outre les douceurs d'une fortune riante ils y trouveroient encore une voie de salut plus douce & plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent, & qui sont affligés ici-bas, seroient donc les plus malheureux de tous les hommes ; puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudroit encore ajouter celles d'un Evangile plus rigoureux & plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudroit-il vous annoncer, mes Freres, si c'étoient là les regles de la morale de Jesus-Christ !

Mais je n'en dis pas assez. Quand la pros-

périté n'exigeroit pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigeroit du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes & les excès qui en sont inséparables. Hélas ! mes Freres, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connoissent plus de bornes ; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démésurée, les voluptés plus monstrueuses ? N'est-ce pas parmi les Grands que la débauche plus affreuse rafine même sur les crimes communs ? que les dissolutions deviennent un art ; & que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même ? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la Religion ? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seroient-ils déchargés ? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, & non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, & non pas par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les jours & les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, & non pas les années & les siécles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur les cendres devos tombeaux: examinez ce que vous devez à Dieu, & non pas ce que les hommes vous doivent.

Si le monde devoit vous juger, vous pourriez-vous promettre des distinctions & des préférences; mais le monde sera lui-même jugé; & celui qui le jugera, & vous aussi, ni distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms, il ne demandera que les œuvres: mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes Freres, nous ne voyons pas que Jesus-Christ, dans l'Evangile, proposât aux Princes du peuple, & aux Grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ses Disciples, tous tirés de la lie du peuple: il parle dans la capitale de la Judée, & devant ce que la Palestine avoit de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivoit; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des Rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée; à ce jeune homme qui possédoit de si grands biens, comme aux enfans de Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritage; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure; ses ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là son caractère propre, & étoient forcés de

lui rendre cette juſtice, qu'il enſeignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang ni aux perſonnes. *Math. 22. 16. Scimus qui verax es, & viam Dei in veritate doces... non enim reſpices perſonam hominum.*

Que dis-je, après ſa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine deſcendue du Ciel, que parce que, annonçant aux Grands & aux Puiſſans des maximes triſtes & crucifiantes, ſi incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laiſſerent pas de ſe ſoumettre au jour de Jeſus-Chriſt, & d'embraſſer une loi, qui au milieu de leur proſpérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaiſirs ici-bas, qu'aux pauvres & au ſimple peuple. Et en effet, mes Freres, pourquoi les premiers défenſeurs de la Foi auroient-ils regardés la converſion des Céſars & des puiſſans du ſiécle, comme une preuve de la vérité & de la divinité de l'Evangile? Qu'y auroit-il de ſi ſurprenant, que les Riches & les Puiſſans euſſent embraſſé une doctrine qui les diſtingueroit du Peuple, par une plus grande indulgence: qui, tandis qu'elle preſcriroit aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, ſe relâcheroit en faveur des Grands, & conſentiroit que les profuſions, les plaiſirs, les ſenſualités, les jeux, les ſpectacles ſi rigoureuſement interdits au commun des Fidéles, devinſſent une occupation innocente pour eux; & que ce qui eſt une voix de

perdition

perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie du salut? Ce seroit donc la sagesse du siécle qui auroit établi l'Evangile, & non pas la folie de la Croix : ce seroient les artifices & les égards humains, & non pas le bras du Tout-Puissant : ce seroit la chair & le sang, & non pas la vertu de Dieu ; & la conversion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établissement des superstitions & des sectes.

Et au fond, mes Freres, de bonne-foi, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, & des complaisances à accorder, si la Loi de Dieu pouvoit relâcher quelque chose de sa sévérité, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation & dans l'abondance? Quoi! elle conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance & d'amertume, & qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front; & elle déchargeroit de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? elle n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs; & elle réserveroit toute son indulgence pour ces ames molles & voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre, que pour y jouir d'une injuste félicité, & qui ne connoiss-

ſent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'eſt l'aveuglement que votre juſtice répand ſur les proſpérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumieres de la Foi. Il eſt rare que les Grands, ſi éclairés ſur les intérêts de la terre, ſur les voies de la fortune & de la gloire, ſur les reſſorts ſecrets qui font mouvoir les Cours & les Empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du ſalut. Le monde les a ſi fort accoûtumés aux préférences, qu'ils ſe perſuadent devoir en trouver auſſi dans la Religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu ! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme ; & qu'en rempliſſant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faiſant quelques légeres démarches pour vous, ils vont encore au-delà de ce qu'ils vous doivent : comme ſi leurs moindres œuvres de Religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne les trouvent à vos yeux que dans la foi & la charité qui les anime.

C'eſt ainſi, mes Freres, que la Loi de Dieu, immuable dans ſon étendue, eſt la même pour tous les états, pour les Grands & pour le peuple. Mais elle eſt encore immuable dans toutes les ſituations de la vie ; & il n'eſt ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, & même l'adou-

cir, devienne un tempérament légitime & néceſſaire : ce devoit être ici ma derniere réflexion ; mais j'abrége, & je pourſuis.

Oui, mes Freres, tout nous devient raiſon & néceſſité contre nos devoirs, c'eſt-à-dire, contre la loi de Dieu ; les ſituations les moins périlleuſes, les conjonctures les moins embarraſſantes, nous fournifſent des prétextes pour la violer avec ſécurité, & nous perſuadent que la loi de Dieu ſeroit injuſte, & exigeroit trop des hommes, ſi dans ces occaſions elle n'uſoit d'indulgence à notre égard.

Ainſi la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, & de ne pas permettre que des créanciers malheureux ſouffrent de nos profuſions inſenſées : cependant on ſe perſuade que dans une grande place, il faut ſoutenir l'éclat d'une dignité publique ; que l'honneur du Maître demande qu'on ne laiſſe pas avilir par des dehors obſcurs & rampans, le poſte élevé qu'il nous a confié ; qu'on eſt redevable au Prince, à l'Etat, à ſoi-même, avant que de l'être aux Particuliers ; & que la bienſéance publique l'emporte alors ſur la regle particuliere.

Ainſi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui ſcandaliſe, & de le jetter bien loin de nous ; de nous ſéparer d'un objet qui a été de tout tems l'écueil de notre innocence, & auprès duquel nous ne ſau-

rions être en sûreté : cependant, l'éclat que feroit une rupture, les soupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'esprit du Public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est par alors ordonnée, & qu'un péril devenu comme nécessaire, devient pour nous une sûreté.

Ainsi la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice ; c'est-à-dire, de ne pas la dissimuler pas des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer: cependant, on se persuade que des vérités qui seroient inutiles, doivent être supprimées ; & qu'une liberté dont tout le fruit seroit d'exposer notre fortune, & de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, seroit plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité & de justice.

Ainsi, la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des Peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asyles de l'oppression & de la misere : cependant, on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connoît insoutenables, sacrifier sa conscience & son devoir à

la néceſſité des tems, & violer ſans ſcrupule les regles les plus claires, parce que les inconvéniens qui naîtront de leur obſervance, ſemblent en rendre la tranſgreſſion néceſſaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvéniens humains ſont toujours pencher la balance de leur côté; & le devoir, & la loi de Dieu céde toujours à la néceſſité des tems & des conjonctures.

Or, mes Freres, je ne vous dis pas premiérement, que l'intérêt du ſalut eſt le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en paralléle avec notre ame, ne doit être compté pour rien; & que quand le Ciel & la terre changeroient de face, que le monde entier devroit périr, & tous les maux fondre ſur notre tête, ces inconvéniens ſeroient toujours infiniment moindres que la tranſgreſſion de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, ſecondement, que la loi a toujours, du moins, la ſûreté pour elle contre le prétexte, parce que l'obligation de la loi eſt claire & préciſe, au lieu que la juſtice du prétexte qui introduit l'exception, eſt toujours douteuſe; & qu'ainſi préférer le prétexte à la loi, c'eſt laiſſer une voie ſûre & en choiſir une autre dont perſonne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donnés que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & pour faire mourir à toutes nos affections

terreſtres ; c'eſt s'abuſer de regarder comme des inconvéniens certaines ſuites de cette loi divine, funeſte où à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, & nous perſuader qu'alors il nous eſt permis de recourir à des expédiens qui l'adouciſſent, & qui en concilient la ſévérité avec les intérêts de notre amour propre. Jeſus-Chriſt n'a pas prétendu nous preſcrire des devoirs faciles, commodes, & qui ne priſſent rien ſur nos paſſions ; il eſt venu porter le glaive & la ſéparation dans les cœurs ; ſéparer l'homme de ſes proches, de ſes amis, de lui-même ; nous montrer une voie rude & mal-aiſée à tenir. Ainſi, ce que nous appellons inconvéniens, & extrêmités inouies, ne ſont au fond que l'eſprit de la loi, les conſéquences les plus naturelles des regles, & la fin que Jeſus-Chriſt s'étoit propoſée en nous les preſcrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile, regardoit comme un inconvenient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoir à ſon pere, & recueillir ſa ſucceſſion, s'il ſuivoit Jeſus-Chriſt ; & c'eſt préciſément ce ſacrifice, que Jeſus-Chriſt exigeoit de lui. Ces hommes appellés au feſtin regardoient comme un inconvénient ; l'un d'abandonner ſa maiſon des champs ; l'autre ſon commerce ; le dernier, enfin, de ſuſpendre la ſolemnité de ſes nôces ; & c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre que le Pere de famille les

invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Assuérus contre la loi de l'Empire, & de se déclarer fille d'Abraham, & protectrice des enfans d'Israël; & cependant, comme lui représenta le sage Mardochée; le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire & de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raison contre la loi; & nous prenons pour des inconvéniens des obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Freres, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jesus-Christ, est de soulever contr'elle toutes les raisons de la chair & du sang; & que la vertu ressembleroit au vice; si elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous, que des facilités & des convenances. Les justes, mes Freres, n'ont jamais été paisibles observateurs des regles saintes: Abel trouva des inconvéniens dans la jalousie de son propre frere; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens: Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph dans les périls où l'exposoit l'amour de la pudeur, & la fureur d'une femme infidéle; Daniel, dans les usages d'une Cour profane: le pieux Esdras, dans les mœurs de son siécle; le généreux Eleazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux: enfin: suivez l'hif-

toire des Juſtes, & vous verrez que dans tous les ſiécles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes & dans les ordonnances de la loi, ont trouvé des inconvéniens où la juſtice elle-même ſembloit autoriſer la tranſgreſſion des régles, ont rencontré en leur chemin des obſtacles, où les lumieres d'une raiſon humaine ſembloient décider en faveur du prétexte contre la loi; en un mot, où la vertu ſembloit condamner la vertu même; & qu'ainſi il n'eſt pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obſtacles; mais qu'il eſt nouveau de prétendre trouver dans ces obſtacles des excuſes légitimes, qui nous diſpenſent de la loi de Dieu.

Et la raiſon déciſive qui confirme cette vérité, c'eſt que nos paſſions ſeules forment les inconvéniens qui nous autoriſent à chercher des tempéramens à nos devoirs & à la loi de Dieu; & que les vues de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les juſtifient à nos yeux, malgré l'évidence des regles qui les condamnent, que parce que nous aimons plus notre gloire & notre fortune que les régles mêmes.

Mourons au monde & à nous, mes Freres, rendons à notre cœur ſes ſentimens d'amour & de préférence qu'il doit à ſon Seigneur: alors tout nous paroîtra poſſible; les difficultés s'applaniront en un inſtant; & ce que nous appellons inconvéniens, ou ne ſera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inſéparables

bles de la vertu, & non pas comme les excuſes du vice. Qu'il eſt aiſé de trouver des prétextes quand on les aime! Les raiſons ne manquent jamais aux paſſions. L'amour propre eſt habile à mettre toujours du moins les apparences de ſon côté; il change toujours nos foibleſſes en devoirs, & nos penchans deviennent bien-tôt des titres légitimes: & ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit ſaint Auguſtin, c'eſt que nous appellons la Religion même au ſecours de nos paſſions; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les regles de la piété même; & que nous recourons à des prétextes ſaints, pour autoriſer des cupidités injuſtes: *Et multi ſunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena Religionem ſuffragari debere chriſtianam.* S. Aug.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que nous paſſons preſque toute la vie à nous ſéduire nous-mêmes; que nous n'employons les lumieres de notre raiſon, qu'à obſcurcir celles de la Foi; que nous ne conſumons le peu de jours que nous avons à paſſer ſur la terre, qu'à chercher des autorités à nos paſſions, qu'à imaginer des ſituations où nous croyions pouvoir vous déſobéir impunément: c'eſt-à-dire, que tous nos ſoins, toutes nos réflexions, toute la ſupériorité de nos vues, de nos lumieres, de nos talens, toute la ſageſſe de nos meſures & de nos conſeils, ſe borne à nous perdre, & à nous déguiſer à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes Freres : ne comptons de voie sûre pour nous, que celle des regles & de la loi ; & souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la regle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

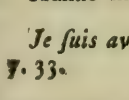
SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur l'Emploi du Tems.

Adhuc modicum tempus vobiſcum ſum.

Je ſuis avec vous encore un peu de tems. Joan. 7. 33.



LA ſource de tous les déſordres qui regnent parmi les hommes c'eſt l'uſage injuſte du tems. Les uns paſſent toute la vie dans l'oiſiveté & dans la pareſſe, inutiles à la Patrie, à leurs Citoyens, à eux-mêmes : les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne ſemblent être ſur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, & ſe dérober par la diverſité des plaiſirs à l'ennui qui les ſuit par-tout à meſure qu'ils le fuyent : les autres

n'y ſont que pour chercher ſans ceſſe dans les ſoins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il ſemble que le tems ſoit un ennemi commun contre lequel tous les hommes ſont convenus à conjurer: toute leur vie n'eſt qu'une intention déplorable à s'en défaire : les plus heureux ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux à ne pas ſentir le poids de ſa durée ; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaiſirs frivoles, ou dans les occupations ſérieuſes, c'eſt qu'elles abrégent la longueur des jours & des momens, & nous en débarraſſent, ſans que nous nous appercevions preſque qu'ils ont paſſé.

Le tems, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, eſt donc devenu pour nous un fardeau qui nous peſe & nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons preſque comme un malheur égal d'en porter l'ennui & la durée : c'eſt un tréſor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons ſouffrir entre nos mains.

Cependant, ce tems dont nous paroiſſons faire ſi peu de cas, eſt le ſeul moyen de notre ſalut éternel. Nous le perdons ſans regret, & c'eſt un crime; nous ne l'employons que pour les choſes d'ici-bas, & c'eſt une folie. Employons le tems que Dieu nous donne, parce qu'il eſt court, ne l'employons que pour travailler à notre ſalut, parce qu'il ne nous eſt donné que pour nous ſauver.

C'eſt-à-dire, connoiſſons tout le prix du tems, & nous ne le perdrons pas ; connoiſſons en l'uſage, & nous ne l'employerons que pour la fin pour laquelle il nous eſt donné. Par-là, nous éviterons & les périls de la vie oiſeuſe, & les inconvéniens de la vie occupée ; c'eſt le ſujet de cette Inſtruction. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE.

TRois circonſtances décident d'ordinaire du prix des choſes parmi les hommes ; les grands avantages qui peuvent nous en revenir ; le peu que nous avons à les poſſéder ; & enfin, tout eſpoir de retour ôté, ſi nous venons à les perdre. Or, voilà, mes Freres, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme ſage le tems précieux & eſtimable : premiérement, il eſt le prix de l'éternité ; ſecondement, il eſt court, & l'on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit ; enfin, il eſt irréparable, & ce que nous en avons une fois perdu, eſt perdu ſans reſſource. Il eſt le prix de l'éternité : oui, mes Freres, l'homme condamné à la mort par le crime de ſa naiſſance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'inſtant même qu'il l'a reçue. Le ſang de Jeſus-Chriſt tout ſeul a effacé cet arrêt de mort & de condamnation prononcé contre tous les hommes en la perſonne du premier pécheur ; nous vivons, quoiqu'enfans d'un pere condamné à la mort, & héritiers nous-mêmes de ſa peine, parce que le Rédempteur eſt mort à notre place : la mort de Jeſus-

Chriſt eſt donc la ſource & le ſeul titre du droit que nous avons à la vie ; nos jours, nos momens ſont donc les premiers bienfaits qui nous ſont découlés de ſa croix ; & le tems que nous perdons ſi vainement, eſt cependant le prix de ſon ſang, le fruit de ſa mort, & le mérite de ſon ſacrifice.

Non-ſeulement comme enfans d'Adam, nous ne méritons plus de vivre ; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naiſſance, ſont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre. Tout pécheur eſt donc un enfant de mort & de colére ; & toutes les fois que la miſéricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a ſuſpendu l'arrêt de notre condamnation & de notre mort, c'eſt comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laiſſer le tems de réparer l'uſage criminel que nous avions fait juſques-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidens, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis & de nos proches, & dont ſa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouiſſons eſt donc comme un miracle perpétuel de la miſéricorde divine : le tems qui nous eſt laiſſé eſt donc la ſuite d'une infinité de graces, qui compoſent le fil & comme tout le cours de notre

vie : chaque moment que nous reſpirons eſt comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; & paſſer ce tems & ces momens en une inutilité déplorable, c'eſt outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grace ineſtimable qui ne nous eſt point due, & livrer au hazard le prix de notre éternité. Voilà, mes Freres, le premier crime attaché à la perte du tems : c'eſt un bien précieux qu'on nous laiſſe, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laiſſe que pour acheter le Royaume du Ciel ; & que nous diſſipons comme la choſe la plus vile, & dont on ne ſait quel uſage faire.

Nous regarderions comme un inſenſé dans le monde, un homme lequel héritier d'un tréſor immenſe, le laiſſeroit diſſiper faute de ſoins & d'attentions, & n'en feroit aucun uſage, ou pour s'élever à des places & à des dignités qui le tireroient de l'obſcurité, ou pour s'aſſurer une fortune ſolide, & qui le mît pour l'avenir dans une ſituation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes Freres, le tems eſt ce tréſor précieux dont nous avons hérité en naiſſant, & que le Seigneur nous laiſſe par pure miſéricorde ; il eſt entre nos mains, & c'eſt à nous d'en faire uſage. Ce n'eſt pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, & à des grandeurs humaines ; hélas ! tout ce qui paſſe eſt trop vil pour être le prix d'un tems qui eſt lui-même le prix de l'éternité : c'eſt pour être placé au plus haut des Cieux à

côté de Jesus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfans d'Adam, au-dessus même des Césars & des Rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous nos Rois, & dont le regne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siécles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable ; de prodiguer en amusemens frivoles un tems qui peut être le prix de notre salut éternel ; & de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui, mes Freres, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le Ciel. Un seul jour perdu devroit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs & plus cuisans qu'une grande fortune manquée : & cependant, ce tems si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; & cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre ; c'est de notre tems : nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches & pour nos enfans ; notre crédit & notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes : notre tems, nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hom-

mes : on nous fait même plaiſir de nous en décharger : c'eſt comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant ſans ceſſe quelqu'un qui nous en ſoulage. Ainſi le tems, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de ſa clémence, & qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus peſant de notre vie.

Mais une ſeconde raiſon qui nous fait encore mieux ſentir combien nous ſommes inſenſés de faire ſi peu de cas du tems que Dieu nous laiſſe, c'eſt que non-ſeulement il eſt le prix de notre éternité ; mais de plus, il eſt court, & on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit. Car, mes Freres, ſi nous avions à vivre une longue ſuite de ſiécles ſur la terre, ce tems, il eſt vrai, ſeroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner ſur la longueur ces pertes paſſagères ; du moins, les jours & les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue ſuite de ſiécles que nous aurions à paſſer ici-bas. Mais hélas ! toute notre vie n'eſt elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure ſi peu ; nos jours & nos années ont été renfermés dans des bornes ſi étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un eſpace ſi court & ſi rapide. Nous ne ſommes, pour ainſi dire, qu'un inſtant ſur la terre : ſemblables à ces feux errans qu'on voit dans

les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin d'œil, & nous replonger pour toujours dans des ténébres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours & des momens de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événemens imprévus, aux bienséances inévitables de la Société : que reste-t'il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ? & ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, & de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur & la durée ;

Au peu de tems que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes Freres, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans: hélas! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : le tems seroit encore trop court ; & il faudroit que la bonté de Dieu suppleât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs & pour l'inutilité dans une vie aussi courte & aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu, quelle place peuvent

donc trouver les jeux & les amuſemens frivoles dans un intervalle ſi rapide, & qui ne ſuffiroit pas tout entier pour expier un ſeul de mes crimes ?

Ah ! mes Freres, y penſons-nous ? Un criminel condamné à la mort, & à qui on ne laiſſeroit qu'un jour pour obtenir ſa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre ? ſe plaindroit-il de la longueur & de la durée du tems que la bonté du Juge lui auroit accordé ? en ſeroit-il embarraſſé ? chercheroit-il des amuſemens frivoles pour l'aider à paſſer ces momens précieux qu'on lui laiſſe pour mériter ſon pardon & ſa délivrance ? ne mettroit-il pas à profit un intervalle ſi déciſif pour ſa deſtinée ? ne remplaceroit-il pas par le ſérieux, par la vivacité, par la continuité des ſoins, ce qui manqueroit à la briéveté du tems qu'on lui auroit accordé ? Inſenſé que nous ſommes ! notre arrêt eſt prononcé ; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laiſſe encore un jour pour éviter ce malheur & changer la rigueur de notre ſentence éternelle : & ce jour unique, & ce jour rapide, nous le paſſons indolemment, en des occupations vaines, oiſeuſes, puériles ; & ce jour précieux nous eſt à charge, nous ennuye ; nous cherchons comment l'abreger ; à peine trouvons-nous aſſez d'amuſemens pour en remplir le vuide : nous arrivons au ſoir ſans avoir fait d'autre uſage du jour qu'on nous laiſſe, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes Freres, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, & d'en retrancher une partie ? Que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, & moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! Que de morts soudaines & étonnantes, & toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie ! Quel siécle, quel regne vit jamais tant de ces tristes exemples! C'étoient autrefois des accidens rares & singuliers ; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Soit que nos crimes nous attirent ce châtiment ; soit que nos excès, inconnus à nos peres, nous y conduisent : ce sont aujourd'hui les morts les plus communes & les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connoître, loin de les déteſter ; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hazarder sur leur cadavre, & à qui le tems a été refusé à la mort, parce qu'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des momens vuides dans la journée ;

qu'il faut savoir s'amuser & passer le tems à quelque chose.

Il y a bien des momens vuides dans la journée? mais c'est-là votre crime de les laisser dans ce vuide affreux; les jours du Juste sont toujours pleins. Des momens vuides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont elles réglées, vos enfans instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places & de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prieres terminées, les lectures saintes finies? Le tems est si court, vos obligations si infinies: & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée? Mon Dieu! que de saints Solitaires se plaignoient que les jours passoient trop rapidement: ils reprenoient sur la nuit ce que la briéveté du jour avoit ôté à leurs travaux & à leur zèle: ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons & de leurs cantiques; il ne leur restoit pas assez de tems dans le calme & le loisir de leur solitude pour publier vos louanges & vos miséricordes éternelles; & nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins; & nous, au milieu des sollicitudes & des engagemens du siécle, qui absorbent presque tous nos jours & nos momens; & nous, redevables à nos proches, à nos enfans, à nos amis, à nos inférieurs, à nos Maîtres, à nos places, à la Patrie d'une infinité de devoirs; nous trouvons encore du vuide

dans notre vie, & le peu qui nous en reste nous paroît trop long, pour être employé à vous servir & à bénir votre saint Nom ?

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, & passer le tems à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre tems n'est pas déjà passé, & si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence ? mais votre tems vous appartient-il, pour en disposer à votre gré ? mais le tems passe lui-même si rapidement; & faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vîte ? Mais le tems ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation & de la destinée de l'homme ? Et le Chrétien, & l'héritier du Ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t'il pas, ajoutez-vous, des délassemens innocens dans la vie. Il y en a, j'en conviens : mais les délassemens supposent les peines & les soins qui les ont précédés; & toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassemens sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques momens de relâche à la foiblesse humaine ; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs & de vos délassemens mêmes : c'est de la fureur d'un jeu outré ; dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du tems, vous rend inhabiles au sortir de-là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre

état. Quel délaſſement qu'une paſſion effrénée qui occupe preſque toute votre vie, qui épuiſe votre ſanté, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hazard! Et n'eſt-ce pas dans ces maiſons où regne un jeu éternel & public, qu'on ne voit nul ordre, nulle regle, nulle diſcipline, tous les devoirs ſérieux oubliés, des enfans mal élevés, des domeſtiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité ſur vous, le ſcandale des gens de bien, la riſée du public, les ſoupçons, & peut-être les diſcours ſur vos mœurs, ſur votre conduite, ſur une vie qui vous livre, pour ainſi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des ſociétés qui ne ſiéent ni à votre rang ni à votre ſexe, à des familiarités dont la réputation ſouffre toujours; la paſſion du jeu n'eſt preſque jamais ſeule, & dans les perſonnes du ſexe ſur-tout, elle eſt toujours la ſource ou l'occaſion de toutes les autres? voilà ces délaſſemens que vous croyez innocens & néceſſaires pour remplir les momens vuides de vos journées.

Ah, mes Freres, combien de Réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miſéricorde de Dieu qu'un ſeul de ces momens dont vous ne ſavez que faire: & à leur demande pouvoit être exaucée, quel uſage ne feroient-ils pas d'un moment ſi précieux! Que de larmes de componction & de pénitence! que de prieres & de ſupplications pour toucher le Pere

les miséricordes, & engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance ! Cependant on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de tems pour eux ; & vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes Freres ; au lit de la mort, & dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez envain du tems, vous promettrez envain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; & ce tems qui vous pese, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes Freres, c'est que, non-seulement le tems que nous perdons avec tant d'insensibilité est court & précieux, mais encore irréparable ; & ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premierement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer ; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces tems perdus & passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, & qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que

que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours & de nos momens ; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, & qu'il n'ait attaché à chacun des graces & des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le sont aussi : les momens de Dieu sont finis, & ne reviennent plus : le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des momens inutiles ; & avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un dégré vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus, nous laissant en arriere, & la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin ; qu'il n'y a plus assez de tems pour fournir le reste de la carriere ; ou du moins pour regagner les momens perdus & arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carriere de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au-delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grace, & dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, & consommer dans un court intervalle ce qui devoit

être l'ouvrage laborieux de la vie entiere.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence & de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, & dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible ; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, & que la Religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétextes d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations : il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du tems & des forces pour satisfaire à cette loi immuable & éternelle : ce tems, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes ; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, & qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; & de-là on conclud qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, & de réparer par une seconde mort le malheur de la premiere : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel &

tel moment ; on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, & réparer en recommençant le même chemin les fautes de la premiere marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappellé tel que nous l'avons passé, & sera marqué de ce caractere ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Freres, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un tems qui ne revient plus, & qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité ?

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des tems & des momens ! vous entre les mains de qui sont nos jours & nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des momens, dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caracteres irrévocables le cours & la mesure ; des momens que vous tirez du tréfor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le tems de faire pénitence, des momens que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des momens que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend & entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-tems, dont vous allez

au premier jour terminer la triſte carriere. Grand Dieu! voilà déjà la plus grande & la plus belle partie de ma vie paſſée & toute perdue : il n'y a pas eu juſqu'ici dans tous mes jours un ſeul jour ſérieux, un ſeul jour pour vous, pour mon ſalut, pour l'éternité : toute ma vie n'eſt qu'une fumée qui ne laiſſe rien de réel & de ſolide à la main qui la rappelle, & qui la ramaſſe. Grand Dieu! traînerai-je juſqu'à la fin mes jours dans cette triſte inutilité, dans cet ennui qui me pourſuit au milieu de mes plaiſirs, & des efforts que je fais pour l'éviter? La derniere heure me ſurprendra-t'elle chargé du vuide de toutes mes années? & n'y aura-t'il dans toute ma courſe de ſérieux que le dernier moment qui la terminera, & qui décidera de mes deſtinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une ame deſtinée à vous ſervir, appellée à la Société immortelle de votre Fils & de vos Saints; enrichie de vos dons, & par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité. Quelle vie! qu'une vie qui n'eſt rien, qui ne ſe propoſe rien, qui ne remplit un tems qui décide de tout pour elle, qu'en ne faiſant rien, qu'en ne comptant pour bien paſſé que les jours & les momens qui lui échappent.

Mais ſi l'inutilité eſt oppoſée au prix du tems, le dérangement & la multitude des occupations ne l'eſt pas moins au bon ordre du tems, & à l'uſage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiſeuſe ; il faut vous expoſer les inconvéniens de la vie occupée.

A Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes Freres, la plûpart de ceux qui m'écoutent ont, sans doute ; opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse & inutile ; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagemens infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations & d'affaires, qui absorbe toute leur vie, & qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, & jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse. II. PARTIE.

Et voilà, mes Freres, une nouvelle maniere d'abuser du tems, plus dangéreuse encore que l'inutilité & la paresse. En effet, l'usage chrétien du tems n'est pas d'en remplir tous les momens ; c'est de les remplir dans l'ordre, & suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la Foi est une vie de regle & de sagesse ; l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit & du cœur, & que l'ordre & la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plûpart des hommes, est une vie toujours occupée & toujours inutile une vie toujours laborieuse & toujours vuide : leurs passions forment tous leurs mouvemens. Ce sont-là les grands ressorts qui agitent les hommes ; qui les font

courir çà & là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles: & en remplissant tous leurs momens, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, & satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, & sanctifier l'usage de notre tems? Il consiste premierement, à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places & les situations qui les multiplient; & ne pas compter parmi nos devoirs, les soins & les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles & les plus privilégiées, celles que nous devons à notre salut.

Je dis premierement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre tems, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules, nous forment.

L'inquiétude; oui, mes Freres, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes: rien n'est plus triste pour la plûpart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, & retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous souillent; que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une ré-

ponſe de mort, qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réflexions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations; & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes: nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement & la multiplicité des ſoins extérieurs, cette ivreſſe heureuſe qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas! nous nous trompons: l'ennui ne ſe trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'eſt à ſa place: c'eſt en vivant au hazard, que nous nous ſommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bien tôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons ſans ceſſe de ſituation pour nous fuir, & que nous nous portons par-tout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'eſt qu'un art diverſifié d'éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'eſt pas l'ordre, il faut néceſſairement que ſe trouve l'ennui; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en ſoit le remède, elle en eſt au contraire la ſource la plus féconde & la plus univerſelle.

Les ames juſtes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices & à l'humeur, elles dont toutes les occupations

ſont à leur place, dont tous les momens ſont remplis ſelon leur deſtination & la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette ſage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît ſi triſte aux yeux du monde, eſt la ſource de leur joie, & de cette égalité d'humeur que rien n'altére : jamais embarraſſées du tems préſent que des devoirs marqués occupent : jamais en peine ſur le tems à venir pour lequel de nouveaux devoirs ſont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui ſe ſuccédent les unes aux autres. Les jours leur paroiſſent des momens, parce que tous les momens ſont à leur place : le tems ne leur peſe pas, parce qu'il a toujours ſa deſtination & ſon uſage ; & elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, cette paix & cette joie que le reſte des hommes cherchent envain dans le dérangement & dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laiſſe donc livrés à l'ennui & au dégoût ; & elle ne ſanctifie pas pour cela l'uſage de notre tems. Car ſi les momens que l'ordre de Dieu ne regle point, ſont des momens perdus, quelque remplis qu'ils ſont d'ailleurs, ſi la vie de l'homme doit être une vie ſage & réglée, où chaque occupation ait ſa place fixe : quoi de plus oppoſé à une telle vie que cette circonſtance, ces variations éternelles, dans leſquelles l'inquiétude nous fait paſſer notre tems ? Mais

Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Freres, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole & des plaisirs; des soins plus sérieux & des occupations plus solides, succédent à l'oisiveté & aux amusemens des premieres mœurs & après avoir donné la jeunesse à la paresse & aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'Etat, au Prince, aux soins publics; que la Religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du Souverain, pour les intérêts & la gloire de la patrie; & même qu'elle seule fait former des sujets fidéles, & des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la Religion ne veut pas que l'orgueil & l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, & qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de tems par nous-mêmes : la Religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret & en tremblant, quand l'ordre de Dieu & l'autorité de nos maîtres nous y appelle; & que par son propre choix on préfére toujours la sûreté & le loisir d'un état privé, au péril & à l'éclat des dignités

& des places. Hélas ! nous avons ſi peu de tems à vivre ſur la terre, & le ſalut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, eſt ſi proche, que tous les autres ſoins, hors celui-là, devroient être pour nous, triſtes & onéreux ; & que tout ce qui nous diſtrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laiſſe qu'un petit nombre de jours, devroit nous paroître pour nous, un grand malheur. Ce n'eſt pas là une maxime de ſpiritualité : c'eſt la premiere maxime de la foi & le fond du Chriſtianiſme.

Cependant l'ambition, l'orgueil, toutes nos paſſions, font que nous ne pouvons ſupporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, & à la Cour ſur-tout, c'eſt une deſtinée & un état qui nous laiſſe à nous-mêmes, & ne nous établit point ſur les autres. Nous ne conſultons ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la Religion, ni les périls des ſituations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille & privé, où l'on n'a à répondre que de ſoi-même, ni ſouvent même nos talens ; nous ne conſultons que nos paſſions, que ce déſir inſatiable de nous élever au-deſſus de nos freres : nous voulons paroître ſur la ſcene, & devenir des perſonnages ; & ſur une ſcene qui va finir demain, & qui ne nous laiſſera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places ſont environnées de tumulte & d'embarras, plus elles nous paroiſſent dignes de nos recher-

ches : nous voudrions être le tout ; le loisir si cher à une ame fidéle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous & le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre tems ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins & d'agitations, que traîne après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plûpart des hommes se font inconsidérement une vie tumultueuse & agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux ; & cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille & privé : & redire sans cesse qu'il seroit tems enfin de vivre pour soi, après avoir si long-tems vécu pour les autres. Mais ce ne sont-là que des discours ; ils paroissent gémir sous le poids des affaires ; mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement, le poids du loisir & d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois ; & ils employent l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenues. C'est un langage de vanité ; ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune, & ils ne le sont pas au moindre revers & au plus léger refroidissement qui la

menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras & des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, & nous ôtent un tems dont nous ne connoîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le tems finit & l'éternité commence.

Encore, mes Freres, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous repareriez du moins, en quelque maniere, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde & les soins d'ici-bas occupent toute entiere. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de tems pour notre salut éternel. Ce qu'on donne au Prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps & de la parure ; à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paroît essentiel & indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher : on le prolonge même au-delà des bornes de la raison & de la nécessité ; & comme la vie est trop courte, & les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Freres, au lieu de prendre sur nos délassemens, sur des devoirs que l'ambition multiplie,

sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage & la molleſſe ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque-tems du moins pour Dieu & pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles restes qui ont échappé par hazard au monde & aux plaisirs ; quelques momens rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, & que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous, tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, & que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces momens de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs nous laisse : ce sont proprement des momens de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu ; un intervalle que nous mettons entre le monde & nous, pour y rentrer avec plus de goût & respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetteroit la vie du monde & des plaisirs trop soutenue, & prolongée outre une certaine mesure au-delà de laquelle se trouve l'ennui & la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu, font, à la Cour sur-tout, de leur tems.

Toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires sur l'affaire de leur salut : tout est rempli parce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût & il ne reste plus rien pour Dieu & pour l'éternité. Il semble que le tems nous est premiérement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; & qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous fait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! & pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle ? tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel ; tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissans du moins, & qui ne peuvent nous rendre heureux ; les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un Maître & à un Seigneur fidéle, juste, miséricordieux, tout-puissant, & qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillans qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits, nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, & qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité

tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, & rempliſſent toute la grandeur & toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes & souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles: les soins du salut tout seuls, les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix & le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore ? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiétent, nous aigriſſent ; mais les devoir que nous vous rendons, nous laiſſent une joie véritable dans le cœur ; nous soutiennent, nous calment, nous consolent & adouciſſent même les peines & les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'eſt vous qui avez les premiers droits sur notre cœur & sur notre raiſon, qui sont les dons de votre main libérale : c'eſt donc pour vous premiérement, que nous devons en faire uſage ; & nous sommes Chrétiens avant que d'être Princes, sujets, hommes publics, ou quelqu'autre choſe sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Freres, que vous croyez, en rempliſſant les devoirs pénibles & infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute juſtice, & travailler à votre salut : j'en conviens ; mais il faut remplir ces devoirs dans la

vue de Dieu, par des motifs de foi, & dans un esprit de religion & de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peres, de nos fatigues, de nos assujettissemens, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire & non pas à la nôtre ; & nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelque louanges qu'elle nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élévent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusemens puériles indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Freres, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante, où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenues avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importans, & exercées avec gloire ; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monumens publics, & dont le souvenir se conservera jusqu'à la derniere postérité ; voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu ; si l'on n'a eu

en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t'on fourni une carriere éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue: en vain les histoires parleront de nous ; nous serons effacés du livre de vie & des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siécles à venir ; elles ne seront point écrites sur des colonnes immortelles du Temple céleste : *Et in scripturâ domûs Israël non scribentur* : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scene de tous les siécles : nous serons dans les siécles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres & nos dignités, se conserveront sur le marbre & sur le cuivre ; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, ils périront avec eux ; & ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modéle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions & que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, & retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée. *Ezech.* 13. 9.

Car, de bonne foi, mes Freres, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre?

qu'il regardât comme un tems bien employé, le tems que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom & de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes ? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, & qu'il comptât vos vices parmi vos vertus ?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, & qu'il vous demandera compte d'un tems qu'il ne vous avoit donné, que pour l'employer à le glorifier & à le servir ? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires : j'ai servi utilement & glorieusement le Prince & la Patrie : je me suis fait un grand nom parmi les hommes ? Hélas ! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même : vous avez servi utilement les Rois de la terre, & vous avez méprisé le service du Roi des Rois : vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, & votre nom est inconnu parmi les Elus de Dieu : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : j'ai conclu des traités importans : j'ai ménagé les intérêts & la fortune des Princes : je suis entré dans les secrets & dans les conseils des Rois ! Hélas ! vous avez conclu des traités & des alliances avec les hommes, & vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous

aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des Princes, & vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des Rois, & vous n'avez pas connu les secrets du Royaume des Cieux : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail & une occupation pénible & continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, & vous n'avez rien fait pour sauver votre ame : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfans, j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes peres ? Hélas ! vous avez laissé de grands établissemens à vos enfans, & vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant & les établissant dans la Foi & dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos peres, & vous avez dissipé les dons de la grace & le patrimoine de Jesus-Christ : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : j'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrage utiles & curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talens & les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la Foi & de la grace dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, & vous avez toujours ignoré la science des Saints : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai

passé la vie à remplir les devoirs & les bienséances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai su plaire à mes maîtres ? Hélas ! vous avez eu des amis sur la terre, & vous ne vous en êtes point fait dans le Ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, & vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : tems perdu pour l'éternité.

Non, mes Freres, quel vuide affreux la plûpart de ces hommes, qui avoient gouverné les Etats & les Empires ; qui sembloient faire mouvoir l'univers entier ; qui en avoient rempli les premieres places ; qui faisoient tout le sujet des entretiens, des desirs, des espérances des hommes ; qui occupoient presque seuls les attentions de toute la terre ; qui portoient tout seuls le poids des soins & des affaires publiques ; quel vuide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort ! tandis que les jours d'une ame sainte & rétirée, qu'on regardoit comme des jours obscurs & oiseux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la Foi, & dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes Freres : le tems est court ; il est irréparable ; il est le prix de votre éternelle félicité ; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes Freres, dit l'Apôtre, le tems est court ; usons donc

du monde comme si nous n'en usions pas ; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas ; jouissons de la faveur de nos maîtres & de l'estime des hommes ; comme si nous n'en jouissions pas ; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit & nous échappe : & ne comptons de réel dans toute notre vie, que les momens que nous aurons employés pour le Ciel.

Ainsi soit-il.

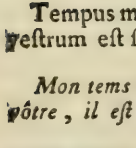
SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur le Salut.

Tempus meum nondum advenit; tempus autem vestrum est semper paratum.

Mon tems n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Joan. 7. 6.



E reproche que fait aujourd'hui Jesus-Christ à ses parens selon la chair, qui le pressoient de se manifester au monde, & d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens, nous pouvons les faire à la plûpart de ceux qui nous écoutent. Le tems qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt : il est toujours tems pour eux d'acquérir des biens, de la gloire,

& de satisfaire leurs passions ; c'est-là le tems de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum* : mais le tems de Jesus-Christ, c'est-à-dire, le tems de travailler au salut n'est jamais prêt ; ils le renvoient, ils le différent ; ils attendent toujours qu'il arrive, & il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus legers intérêts de la terre les agitent, & leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle, où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail & affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite & tout se méprend ?

Certes, mes Freres, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patiens dans leurs poursuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, & pour des biens qui doivent assurer leur félicité ! on ne comprend pas que tant de soins & d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée, & qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une mépriſe qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la Religion nous rappelle à des soins

plus ſolides & plus néceſſaires ; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit paſſer, c'eſt amaſſer à grands fraix des monceaux de ſable qui s'écroulent ſur nos têtes à meſure que nous les élevons que le plus haut point d'élévation où nous puiſſions atteindre ici-bas eſt toujours la veille de notre mort & la porte de l'éternité, & que rien n'eſt digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme : les ſoins des paſſions ſont toujours pénibles & férieux ; il n'eſt que les démarches que nous faiſons pour le ciel qui ſoient foibles & languiſſantes : le Salut tout ſeul eſt pour nous un amuſement : nous travaillons pour les biens frivoles, comme ſi nous travaillons pour des biens éternels, nous travaillons pour les biens éternels, comme ſi nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui, mes Freres, les ſoins de la terre ſont toujours vifs ; obſtacles, fatigues, contretems, rien ne nous rebute ; les ſoins de la terre ſont toujours prudens ; dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les ſoins du ſalut ne ſoient de ce caractère ; rien de plus languiſſant, & qui nous intéreſſe moins, quoique les obſtacles & les dégoûts y ſoient fort à craindre : rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies & le nombre des écueils y rendent les mépriſes ſi familieres. Il faut donc y travailler avec vivacité & avec prudence : avec vivacité, pour ne pas

ſe

se rebuter : avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

RIen sans doute ne devroit nous intéresser d'avantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; & les occupations infinies & diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manieres différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, & tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal & qui devroit être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur céde à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, & auquel les promesses de la foi & les consolations de la grace attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant & le plus triste. Et voilà, mes Freres, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, & souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes Freres, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, & que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur

& la même eſtime. Les travaux militaires ſont regardés parmi nous comme la voie de la réputation & de la gloire : les intrigues & les mouvemens qui font parvenir, ſont comptés parmi les ſecrets d'une profonde ſageſſe ; les projets & les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, & qui font ſouvent de l'ambition d'un ſeul, l'infortune publique, paſſent pour étendue de génie, & pour ſupériorité de talens : l'art d'élever ſur un patrimoine obſcur une fortune monſtrueuſe, aux dépens ſouvent de l'équité & de la bonne foi, eſt la ſcience des affaires, & la bonne conduite domeſtique : enfin, le monde a trouvé le ſecret de rehauſſer par des titres honorables tous les ſoins qui ſe rapportent aux choſes d'ici-bas : les actions de la foi toutes ſeules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'hiſtoire du ſiécle à venir, & qui ſeront gravées durant toute l'éternité ſur les colonnes immortelles de la ſainte Jéruſalem, paſſent pour des occupations oiſeuſes & obſcures, pour le partage des ames foibles & bornées, & n'ont rien qui les releve aux yeux des hommes. Et voilà, mes Freres, la premiere raiſon de notre indifférence pour l'affaire du ſalut : nous n'eſtimons pas aſſez cette ſainte entrepriſe pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illuſion ſi indigne même de la raiſon. Car, qu'eſt-ce qui peut ren-

dre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Eſt-ce la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ; ah ! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faiſons pour la terre aura la même deſtinée qu'elle : les victoires & les conquêtes, les entrepriſes les plus éclatantes, & toute l'hiſtoire des pécheurs, qui embellit le ſiécle préſent, ſera effacée du ſouvenir des hommes ; les œuvres du Juſte toutes ſeules ſeront immortelles, écrites à jamais dans le Livre de vie, & ſurvivront à la ruine entiere de l'univers. Eſt-ce la récompenſe qu'on nous y propoſe ? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut auſſi nous récompenſer, & on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Eſt-ce la dignité des occupations auſquelles on vous engage ? mais les ſoins de la terre les plus honorables ſont des yeux auſquels notre erreur a donné des noms ſérieux : ici tout eſt grand ; on n'aime que l'Auteur de ſon être ; on n'adore que le Souverain de l'Univers ; on ne ſert qu'un Maître tout puiſſant : on ne déſire que des biens éternels ; on ne fait des projets que pour le Ciel ; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t'il donc de plus glorieux ſur la terre, & de plus digne de l'homme, que les ſoins de l'éternité ? Les proſpérités ſont d'honorables inquiétudes les emplois éclatans : un eſclavage illuſtre ; la réputation

eſt ſouvent une erreur publique ; les titres & les dignités ſont rarement le fruit de la vertu, & ne ſervent tout au plus qu'à orner nos tombeaux & embellir nos cendres ; les grands talens, ſi la foi n'en regle l'uſage, ſont de grandes tentations ; les vaſtes connoiſſances, un vent qui enfle & qui corrompt, ſi la foi n'en corrige le venin ; tout cela n'eſt grand que par l'uſage qu'on en peut faire pour le ſalut ; la vertu toute ſeule eſt eſtimable pour elle-méme.

Cependant ſi nos concurrens ſont plus heureux & plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie ; & leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions & de nos eſpérances, mais lorſque les complices quelquefois de nos plaiſirs, changés ſoudain en de nouveaux hommes, rompent généreuſement tous les liens honteux des paſſions, & portés ſur les aîles de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du ſalut, tandis qu'ils nous laiſſent derriere eux errer encore triſtement au gré de nos deſirs déréglés ; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement ; & loin que leur deſtinée nous faſſe envie, & réveille en nous de foibles déſirs de Salut, nous ne penſons peut-être qu'à remplacer le vuide que leur retraite laiſſe dans le monde : qu'à nous élever à ces poſtes périlleux d'où ils viennent de deſcendre par des vues de foi & de religion : que dirai-je? nous devenons peut-être les cenſeurs de leur

vertu ; nous cherchons ailleurs que dans les tréſors infinis de la grace, les motifs ſecrets de leur changement ; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues toutes humaines ; & nos cenſures déplorables deviennent la plus dangereuſe tentation de leur pénitence. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous répandez des ténébres vengereſſes ſur des cupidités injuſtes ! D'où vient cela ? nous manquons d'eſtime pour la ſainte entrepriſe du Salut ; premiere cauſe de notre indifférence.

En ſecond lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faiſons pas une affaire principale, & que nous ne lui donnons jamais la préférence ſur tous nos autres ſoins. En effet, mes Freres, nous voulons tous nous ſauver ; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette eſpérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui ſe rapportent au Salut ; car nul ne s'abuſe juſqu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints, ſans avoir jamais fait une ſeule démarche pour s'en rendre digne ; mais où nous nous trompons, c'eſt dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Freres, les bienſéances & les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domeſtiques, les paſſions & les plaiſirs ont leurs tems & leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du Salut ? quel rang donnons-nous à ce ſoin

unique ſur tous nos autres ſoins ? en faiſons-nous une affaire ſeulement ? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple ? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largeſſes ſaintes ; mais qu'eſt-ce, ſi nous le comparons à ce que vous en ſacrifiez tous les jours à vos plaiſirs, à vos paſſions & à vos caprices ? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre eſprit au Seigneur par la priere, mais le monde au ſortir de-là ne prend-t'il pas ſa place dans votre cœur, & tout le reſte du tems n'eſt-il pas pour lui ? Vous aſſiſtez peut-être exactement chaque jour aux myſtères ſaints ; mais ſans entrer ici dans les motifs qui ſouvent vous y conduiſent, cet unique exercice de Religion n'eſt-il pas compenſé par une journée entiére, de vie oiſeuſe & mondaine ? Vous vous faites quelquefois une violence paſſagére ; vous ſouffrez peut-être une injure ; vous prenez ſur vous pour une obligation de piété : mais ce ſont-là quelques faits uniques & ſinguliers qui ſortent de l'ordre commun, & qui n'ont jamais de ſuite ; vous n'en ſauriez produire un ſeul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui ; le Salut n'a que vos intervalles ; le monde a pour ainſi dire, l'état & le fonds : les momens ſont pour Dieu ; la vie toute entiere eſt pour nous-mêmes.

Je ſais, mes Freres, que vous ſentez

vous-mêmes là-dessus l'injustice & le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entier, & qu'il vous reste peu de tems pour penser au salut : mais vous dites pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille ; que des affaires d'une certaine nature seront terminées ; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité : que certains embarras seront finis; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, & que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification ? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes ? la pénitence, si ces occupations sont pénibles ? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes ? la soumission aux ordres du Ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente ? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie & la violence ? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos Maîtres ? N'est-il pas des ames de votre rang & de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes,

menent une vie pure & chrétienne ? Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut trouver Dieu par-tout : car dans ces momens heureux où vous avez été touché quelquefois de la grace, n'est-il pas vrai que tout vous rappelloit à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenoient pour vous des instructions & des remèdes ; que le monde vous dégoûtoit du monde même ; que vous trouveriez par-tout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, & de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite ? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace & de salut ? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité & votre foiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph étoit chargé de toutes les affaires d'un grand Royaume : lui seul soutenoit tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t'il le Seigneur, qui avoit rompu ses liens, & justifié son innocence ? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses peres, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avoit ôté ? il sut faire servir à la consolation de ses freres, & à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnoissoit tenir que de sa main toute-puissante. Cet Officier de la Reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, étoit établi sur les richesses immenses de cette Princesse : le détail des tributs & des subsides, & toute l'administra-

l'adminiſtration des deniers publics étoit confiée à ſa fidélité : or cet abîme de ſoins & d'embarras ne lui laiſſoit-il pas le loiſir de chercher dans les prophéties d'Iſaïe le ſalut qu'il attendoit, & les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les ſituations les plus agitées, vous y trouverez des Juſtes qui s'y ſont ſanctifiés : la Cour peut devenir l'aſyle de la vertu comme le Cloître ; les places & les emplois peuvent être les ſecours comme les écueils de la piété & quand pour venir à Dieu on attend qu'on puiſſe changer de place, c'eſt une marque qu'on ne veut pas encore changer ſon cœur.

Auſſi, lorſque nous vous diſons que le Salut doit être l'unique affaire : nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous ſortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons ſeulement que vous les rapportiez toutes au ſalut que la piété ſanctifie vos occupations ; que la foi les regle ; que la Religion les anime ; que la crainte du Seigneur les modére, en un mot ; que le Salut ſoit comme le centre où elles aboutiſſent toutes. Car d'attendre que vous ſoyez plus tranquille & plus débarraſſé de tous ſoins, pour être plus homme de bien, outre que c'eſt une illuſion dont le démon ſe ſert pour reculer votre pénitence ; c'eſt un outrage même que vous faites à la religion de Jeſus-Chriſt : vous juſtifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faiſoient autrefois contre elle ; il ſemble que vous la regardez comme incompatible avec les de-

voirs de Prince, de Courtisan, d'homme public, de pere de famille : vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la République, & que s'il en étoit cru, il faudroit tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, & vivre comme si l'on étoit seul sur la terre : au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la Religion de Jesus-Christ toute seule qui peut former des Princes religieux, des Courtisans chrétiens, des Magistrats incorruptibles, des Maîtres modérés, des Sujets fidéles, & maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états & de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples & le salut des Empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte ; quand vous serez libre d'embarras & dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut, votre cœur sera-t-il libre des passions ? les liens injustes & invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même ? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié ? Ah ! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent, c'est le déréglement du dedans ; c'est le tumulte & la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune & dans l'embarras des événemens

& des affaires, dit St. Chryſoſtôme, qu'eſt la confuſion & le trouble, c'eſt dans les inclinations déréglées de l'ame ; un cœur où Dieu regne eſt par-tout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, ſed in nobis & in animis noſtris.* Vos ſoins pour la terre ne ſont incompatibles avec le ſalut ; que parce que les affections qui vous y attachent ſont criminelles. Ce ne ſont pas vos places, ce ſont vos penchans, qui ſont pour vous des écueils : or ces penchans vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos ſoins & de vos embarras : ils ſeront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais : ils auront outre ce fonds de foibleſſe, qu'ils tirent de votre propre corruption ; la force du tems & des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, & vous verrez que vos paſſions plus vives à meſure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au-dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même ; & vous ſerez ſurpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obſtacles que vous ne croyez avoir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lépre, ſi j'oſe parler ainſi, n'eſt pas attachée à vos vêtemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de ſorte que vous puiſſiez vous en défaire en les quittant ; elle a gagné votre propre chair : ce n'eſt donc pas en renonçant à vos ſoins, qu'il faut travailler à vous guérir : c'eſt en vous purifiant vous-même, qu'il faut ſanctifier vos ſoins ;

tout eſt pur à ceux qui ſont purs : autrement votre plaie vous ſuivra juſques dans le loiſir de votre ſolitude ; ſemblable à ce Roi de Juda dont il eſt parlé au Livre des Rois, lequel eut beau abdiquer ſa couronne, remettre tous les ſoins de la royauté entre les mains de ſon fils, & ſe retirer dans le fond de ſon palais, il y porta la lépre dont le Seigneur l'avoit frappé, & vit cette plaie honteuſe le ſuivre juſques dans ſa retraite. Les ſoins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur ; & c'eſt nous ſeuls qui rendons les occupations de la terre dangéreuſes, comme c'eſt nous ſeuls qui rendons celles du Ciel inſipides & dégoûtantes.

Et voilà, mes Freres, la derniere raiſon pourquoi nous faiſons paroître ſi peu de vivacité pour la grande affaire de notre ſalut éternel; c'eſt que nous en accompliſſons les devoirs ſans plaiſir & comme à regret. Les plus légeres obligations de la piété nous paroiſſent dures : tout ce que nous faiſons pour le Ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît : la priere captive trop nos eſprits : la retraite nous jette dans l'ennuie ; les lectures ſaintes laiſſent d'abord l'attention ; le commerce des gens de bien eſt languiſſant, & n'a rien qui faſſe plaiſir ; la loi des jeûnes altére le tempérament : en un mot, nous trouvons je ne ſais quoi de triſte dans la vertu, qui fait que nous n'en rempliſſons les obligations que comme des dettes odieuſes qu'on paye toujours de mau-

vaiſe grace, & ſeulement lorſqu'on s'y voit contraint.

Mais premiérement, mes Freres, vous êtes injuſtes d'attribuer à la vertu ce qui prend ſa ſource dans votre propre corruption ; ce n'eſt pas la piété qui eſt déſagréable, c'eſt votre cœur qui eſt déréglé ; ce n'eſt pas le calice du Seigneur qu'il faut accuſer d'amertume, dit ſaint Auguſtin, c'eſt votre goût qui eſt dépravé. Tout eſt amer à un palais malade ; corrigez vos penchans, & le joug vous paroîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur eſt doux : haiſſez le monde, & vous comprendrez à quel point la vertu eſt aimable ; en un mot, aimez Jeſus-Chriſt, & vous ſentirez tout ce que je dis.

Voyez ſi les Juſtes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les ; demandez leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuſe : ils vous répondront que vous leur paroiſſez dignes de compaſſion ; qu'ils ſont touchés de votre égarement & de vos peines ; de vous voir tout ſouffrir pour un monde, ou qui vous mépriſe, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaiſirs ſouvent plus inſipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur triſteſſe prétendue contre toutes les félicités de la terre. La priere les conſole, la retraite les ſoutient, les lectures ſaintes les

animent : les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte, & leurs jours les plus heureux sont ceux qu'il passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jesus-Christ est pour vous si dur & si accablant ; c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, & en vous déchargeant aussi-tôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, & vous prévenez les douceurs & les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'Arche du Seigneur hors de leurs frontieres, figures des ames infideles peu accoutumées à porter le joug de Jesus-Christ, mugissoient, dit l'Ecriture, & sembloient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes & mugientes ;* au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des Justes, accoutumés à ce ministere saint, faisoient retentir les airs des cantiques d'allegresse & d'actions de graces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas

1. Reg. 6. 12.

un fardeau pour l'ame juſte accoutumée à l'obſerver : il n'eſt que l'ame mondaine peu familiariſée avec ſes ſaintes obſervances, qui gémiſſe ſous un poids ſi aimable : *Pergentes & mugientes.* Lorſque Jeſus-Chriſt a aſſuré que ſon joug étoit doux & léger, il nous a ordonné en même-tems de le porter chaque jour : l'onction eſt attachée à l'accoutumance ; les armes de Saul n'étoient peſantes pour David, que parce qu'il n'en avoit point l'uſage : *Non uſum habeo.* Il faut ſe familiariſer avec la vertu pour en connoître les ſaints attraits : il faut percer avant dans cette terre heureuſe pour y trouver le lait & le miel ; ce n'eſt qu'à l'entrée qu'on trouve des géans & des monſtres qui dévorent ſes habitans. Les plaiſirs des pécheurs ne ſont doux que ſur la ſurface ; ils n'ont d'agréables que les premiers momens : ſi vous allez plus avant, ce n'eſt plus que fiel & qu'amertume ; & plus vous les approfondiſſez, plus vous y trouvez le vuide, l'ennui, la ſatiété qui en eſt inſéparable : la vertu au contraire eſt une manne cachée ; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais auſſi, plus vous avancez, plus les conſolations abondent ; plus les paſſions ſe calment, plus les voies s'applaniſſent, plus vous vous applaudiſſez d'avoir rompu des chaînes qui vous accabloient, & que vous ne traînez plus qu'à regret & avec une ſecrette triſteſſe. Ainſi tandis que vous vous en tiendrez à de ſimples eſſais de vertu, vous n'en goûterez

1. Reg. 17. 39.

ble, que les répugnances & les amertumes ; & comme vous n'aurez pas la fidélité du Juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction & de pénitence ; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frere ; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables ; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens & des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or J. C. n'est pas divisé : ce Simon le Cirénéen qui ne portoit qu'une partie de la Croix en étoit accablé, & il falloit que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère: *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante & onéreuse; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable, au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pésanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adou-

Matth. 27. 32.

ciſſemens : d'où vient cela ? c'eſt que l'obſervance imparfaite de la loi prend ſa ſource dans un cœur que les paſſions partagent encore; or un cœur diviſé & qui nourrit deux amours, ne peut être, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, qu'un royaume & un théâtre plein de trouble & de déſolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des Livres ſaints? Rebecca ſur le point d'enfanter Jacob & Eſaü ſouffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans ſe faiſoient déjà la guerre dans ſon ſein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* ; & comme laſſée de ſes maux, elle demandoit au Seigneur ſa mort ou ſa délivrance: Ne ſoyez point ſurpriſe, lui dit la voix du Ciel, ſi vos douleurs ſont ſi extrêmes, & s'il vous en coûte tant pour devenir mere, c'eſt qu'il y a deux peuples dans votre ſein : *Duæ gentes & duo populi ſunt in utero tuo.* Voilà votre hiſtoire, mon cher Auditeur : vous êtes ſurpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jeſus-Chriſt, le nouvel homme, dans votre cœur : ah ! c'eſt que vous y conſervez encore deux amours irréconciliables, Jacob & Eſaü, l'amour du monde & l'amour de Jeſus-Chriſt ; c'eſt que vous portez au-dedans de vous deux peuples, pour ainſi dire, qui ſe font une guerre éternelle : *Duæ gentes & duo populi ſunt in utero tuo* ; voilà la ſource de vos douleurs & de vos peines. Si l'amour de Jeſus-Chriſt tout ſeul poſſédoit votre cœur, tout y ſeroit

Gen. 25. 22.

Ibid. 23.

calme & paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes ; vous aimez encore le monde ; les plaisirs, les distinctions de la fortune ; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, & d'animosités, de désirs frivoles, d'attachemens criminels : *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo ;* & de-là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes & pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, & vous le servirez avec allegresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions ; observez les justices de la loi avec plénitude, & elles répandront, dit le Prophète : de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ps. 18. Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes & ameres : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagemens secrets lorsqu'elles sont sincères. Le Juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces & les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au-dedans ; vous voyez des macérations & des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde & des plaisirs ; mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis

que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triſte, ennuyeuſe, mais vous ne voyez pas la joie & la paix de l'innocence qui regne au-dedans. C'eſt-là que le Pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation répand ſes faveurs à pleines mains, & que l'ame ne pouvant quelquefois en ſoutenir l'excès & la plénitude, eſt obligée de demander à ſon Seigneur qu'il ſuſpende le torrent de ſes graces, & qu'il meſure l'abondance de ſes dons à la foibleſſe de ſa créature.

Venez vous-même en faire une heureuſe expérience, mon cher Auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve ; c'eſt ici qu'il aime à être tenté : venez eſſayer ſi nous rendons un témoignage trompeur à ſes miſéricordes ; ſi nous attirons les pécheurs par des fauſſes eſpérances & ſi ſes dons ne ſont pas encore plus abondans que nos promeſſes. Vous avez long-tems eſſayé du monde ; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avoit fait tout eſpérer, des plaiſirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé ; vous y êtes malheureux, vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une ſituation au gré de vos ſouhaits : venez voir ſi votre Dieu ne vous ſera pas plus fidéle ; ſi l'on ne trouve que des amertumes & des dégoûts dans ſon ſervice ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il eſt un Maître ingrat, inconſtant, bizarre ; ſi ſon joug eſt une cruelle ſervitude, ou une douce liberté ; ſi les devoirs

qu'il exige de nous ſont les ſupplices de ſes eſclaves, ou la conſolation de ſes enfans, & s'il trompe ceux qui le ſervent. Mon Dieu ! que vous ſeriez peu digne de nos cœurs, ſi vous n'étiez pas plus aimable, plus fidéle, & plus digne d'être ſervi que ce monde miſérable !

Mais pour le ſervir comme il veut l'être, mes Freres, il faut eſtimer la gloire & le bonheur de ſon ſervice ; préférer ce bonheur à tous les autres, & y travailler ſincérement, ſans réſerve, & avec une mûre circonſpection : car ſi c'eſt un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre ſalut éternel, & de s'en dégoûter ; c'en eſt un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence & de s'y méprendre.

II. PARTIE. UNe entrepriſe où les dangers ſont journaliers, où les mépriſes ſont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroiſſent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable ; & où cependant le ſuccès doit décider de nos deſtinées éternelles, une entrepriſe de ce caractère demande ſans doute des attentions non communes, & dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais beſoin de tant de circonſpection & de prudence. Or, que telle ſoit l'entrepriſe du Salut, il ſeroit inutile ici de le prouver, & nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir ce ſont les regles & les caracteres de cette prudence,

qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse & si essentielle.

La premiere regle, c'est de ne pas se déterminer au hazard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent ; les examiner toutes indépendamment des usages & des coûtumes qui les autorisent ; & dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion & à l'exemple : la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, & préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les regles communes de prudence que les enfans du siécle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions & de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligés. Premiérement, nul n'examine si ses voies sont sûres, & ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour propre pour lui : il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales & communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La premiere regle est de ne pas se déterminer au hazard, & dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion & à l'exemple. En effet, le Juste nous est par-tout représenté dans les Livres saints comme un homme sensé & prudent, qui suppute, qui compare, qui

examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légérement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches & ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, & qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchoit dans les sentiers les plus sûrs & les plus unis : *Sapiens timet, & declinat à malo : stultus transilit, & confidit.* Prov. 14. 16.

Or voilà, mes Freres, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternelle. Par-tout ailleurs prudens, attentifs, défians, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité & notre imprudence. Oui, mes Freres, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes ; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne : & dès-là, que c'est une vie de réprobation & d'infidélité, c'est la doctrine de la Religion où vous êtes né, & depuis votre enfance on vous a nourris de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener ; que ne vouloir pas s'y conformer, ce seroit un air sauvage, où il entreroit plus sin-

gularité & de petiteſſe que de raiſon & de vertu. Je veux qu'il ſoit encore douteux, qui du monde ou de nous a raiſon ; & que ce grand différend ne ſoit pas encore vuidé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuſe, & que s'y méprendre eſt le dernier de tous les malheurs, il ſemble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de paſſer outre. Il eſt naturel de douter du moins entre deux partis qui conteſtent, & où notre ſalut ſurtout eſt devenu le ſujet de ſa diſpute : or, je vous demande entrant dans le monde, & recevant ſes mœurs, ſes maximes, ſes uſages, comme vous les avez reçus ; avez-vous commencé par examiner s'il avoit raiſon, & ſi c'étoit nous qui avions tort & qui étions les ſéducteurs ?

Le monde veut qu'on aſpire aux faveurs de la fortune, & qu'on n'oublie ni ſoins, ni mouvemens, ni baſſeſſes, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous ſuivez ces uſages ; mais avez-vous examiné ſi l'Evangile ne les contredit point ? Le monde ſe fait honneur du luxe, de la magnificence ; des profuſions, de la délicateſſe des tables ; & en matiere de dépenſe rien n'eſt exceſſif ſelon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé ſi la Loi de Dieu ne preſcrit point un uſage plus ſaint des richeſſes que nous ne tenons que de lui ? Le monde autoriſe les jeux éternels, les plaiſirs, les ſpectacles ; & traite avec dériſion quiconque oſe même douter de

leur innocence : avez-vous trouvé cette dérision dans les maximes tristes & crucifiantes de Jesus-Christ ? le monde approuve certaines voies douteuses & odieuses d'augmenter le patrimoine de ses peres, & ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des loix, qui punissent les violences & les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les regles de la conscience n'y regardent pas de plus près, & n'entrent pas là-dessus dans des discutions que le monde ne connoît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces, & qu'on monte en rempant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les loix de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches, d'intrusion ; & le simple désir de crime ? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, étoit une vie innocente ; & que la vertu n'étoit pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du Ciel, souscrivoit à la nouveauté & au danger de ses maximes ?

Quoi, mes Freres ! dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis ? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent ? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si

vous

vous ne vous trompez point ? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre ? Quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison ? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous est bon ? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions quand il s'agit de vos intérêts terrestres ; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère ? vous n'y mettez rien du vôtre, & vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude & à l'exemple ? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule ; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, & de laisser au peuple & aux esprits médiocres les préjugés vulgaires ; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste ; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, & il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement ? Quoi, mes Freres, quand on vous demande tous les jours dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires & de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eu de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages & si solides ; vous justifiez votre choix par des

vues si sûres & si décisives ; vous paroissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre ; & lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des Saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous ; & aux régles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous ; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, & qu'il faut vivre comme tout le monde vit ? Grand Dieu ! & que servent les grandes lumieres pour conduire des projets qui périront avec nous ? Nous avons de la raison pour la vanité : nous sommes des enfans pour la vérité : nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde ; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage & plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous ; que vous ne pouvez pas entrer dans des discutions qui vous passent ; que si nous en étions crus il faudroit se chicaner sur-tout ; & que la piété n'est pas de tant rafiner ?

Mais je vous demande : faut-il tant de rafinement pour savoir que le monde est un guide trompeur ; que ses maximes sont réprouvées dans l'Ecole de Jesus-Christ, & que ses usages ne sauroient jamais prescrire contre la loi de Dieu ? n'est-ce pas la régle la plus simple & la plus commune de

l'Evangile, & la premiere vérité de la science du salut ? Il ne faut qu'aller simplement pour connoître le devoir. Les rafinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, & pour allier les passions avec les regles saintes ; c'est-là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile ; & voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeller les coûtumes à la regle en un rafinement insensé: il ne faut que se consulter soi-même pour connoître le devoir. Tandis que Saül fut fidéle, il n'est pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devoit faire ; la Loi de Dieu lui apprenoit assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, & allier ses foiblesses injustes avec la Loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, & vous l'aurez bien-tôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une ame simple & timide pour s'éclairer & pour s'instruire : je veux dire seulement que la plûpart des doutes sur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naissent d'un fond dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ses passions injustes ? & de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remord de la

transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, & que vos lumieres ne suffisent pas, il y a encore des Prophêtes dans Israël; consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi & de la saine doctrine; & qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité: ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs & ces adoucissemens, qui déterminent toujours la décision en votre faveur: ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci: ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs & éclairés: ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, & par différens organes; la voix du Ciel est uniforme; parce que la vérité dont elle est l'interprête, n'est qu'une: si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, & qui avoit déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Ecriture, avant que d'opter: vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitoit: laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, & se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avoit de la sûreté pour lui:

Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universo irrigabatur... sicut paradisus domini... & habitavit in Sodomis. En effet, son imprudence fut bien-tôt puni, dit saint Ambroise; peu de tems après les Rois des nations l'emmenent captif; & délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du Ciel qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit : infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam à prudentiore defle-xerat.* Il est rare que les décisions de nos penchans se trouvent les mêmes que celles des regles saintes. Gen. 13. 10 & 12. S. Ambr.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut; & dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est gueres de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la Loi sur chaque démarche : nous connoissons les sentiers par où Jesus-Christ & les Saints ont passé : on nous les montre encore tous les jours : on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces. C'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont precédé, vainquirent le monde, & obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer & que dans la voie où nous marchons, tout est à crain-

dre ; devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant, par-tout nous réſiſtons à nos propres lumieres ; par-tout nous préférons le péril à la ſûreté : toute notre vie n'eſt même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les ſimples fautes ; toutes les fois que nous agiſſons, il n'eſt pas queſtion de ſavoir ſi nous faiſons le plus grand bien, mais ſi nous ne faiſons qu'un mal léger & digne d'indulgence : tous vos doutes ſe bornent à nous demander, ſi ſe permettre un tel plaiſir, ſi tenir un tel diſcours, ſi ſe livrer juſqu'à un tel point à ſon reſſentiment, ſi uſer de cette duplicité, ſi ne pas refuſer une telle complaiſance eſt un crime ou une ſimple offenſe ; vous êtes toujours entre ces deux deſtinées, & votre conſcience ne put jamais vous rendre ce témoignage, que dans une telle occaſion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainſi vous ſavez qu'une vie de jeu, de plaiſir, de ſpectacle, d'amuſement, quand même il ne s'y mêleroit rien de groſſier & de criminel, eſt un parti fort douteux pour l'éternité : nul Saint du moins ne vous en a laiſſé l'exemple : des mœurs plus recueillies & plus chrétiennes ne vous laiſſeroient rien de ſemblable à craindre, vous le ſavez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une ſûreté trop gê-

nante. Vous savez que la grace a des momens qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse ; que le salut différé est presque toujours manqué ; & que commencer aujourd'hui ; c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grace à venir, au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos foiblesses que le Juge de votre conscience & le Médecin de vos maux, & qu'il manque ou de lumiere pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez, & si vivement, que vous même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes & de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix seroit nécessaire ; mais vos passions craignent ce changement ; & un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderoit que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, & que vous rempliſſez sans vocation, comme sans mérite ; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connoissez encore plus dignes que vous : la vraisemblance vous assure, que l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité & à l'injustice ; que ces

manieres détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la Religion, & que si parmi les interprêtes de la Loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolérent, tout le reste vous condamne ; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme ; & en matiere de Salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux & le plus sûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Freres, je ne vous demande ici que deux réflexions, & je finis. Premiérement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance seroit égale, c'est-à-dire, quand il seroit également douteux si vous vous sauvez, ou si vous vous perdez, s'il vous restoit un peu de foi, vous devriez être dans les alarmes cruelles : il devroit vous paroître affreux que votre salut éternel fût devenu un problême, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, & qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de notre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes ; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : & ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hazarder le moindre

de

de vos intérêts temporels ; & dans des mœurs, qui jusques ici n'ont sauvé personne, & où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous ; vous êtes tranquille dans cette voie ? vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables ; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux ; vous le dites, & vous ne croyez pas devoir les imiter ? Insensé ! s'écrie l'Apôtre ; quel est donc le prestige qui vous abuse ? & pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connoissez ?

Ah ! mes Freres, dans le choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence ? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui nous menent à rien, où la fortune est lente & douteuse, & qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux ? & laisse-t'on celles où tout paroît nous répondre du succès ? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire, une entreprise sans mesures, sans précautions, que nous abandonnons à l'incertitude des événemens, & dont nous attendons le succès du pur hazard, & non pas de nos soins & de nous-mêmes.

Enfin, derniere réflexion ; Souffrez que je vous demande, mes Freres, pourquoi

cherchez-vous & nous alleguez-vous tant de raiſons ſpécieuſes pour vous juſtifier à vous-mêmes les mœurs dans leſquelles vous vivez ? Ou vous voulez ſincérement vous ſauver, ou vous êtes réſolus de vous perdre. Voulez-vous vous ſauver ? choiſiſſez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aſpirez ; laiſſez-là les voies douteuſes, & qui juſqu'ici n'y ont conduit perſonne ; tenez-vous-en à celle que Jeſus-Chriſt nous a montrée, & qui ſeule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, & à les enviſager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre ; groſſiſſez-en au contraire le péril dans votre eſprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; & le ſalut eſt la ſeule affaire où les précautions ne ſauroient jamais être exceſſives, parce que la mépriſe y eſt ſans reſſource. Voyez ſi ceux qui ſuivoient les voies douteuſes où vous marchez, & qui nous alleguoient les mêmes raiſons que vous pour les juſtifier, s'en ſont tenus là ; dès que la grace a opéré dans leur cœur des déſirs ſinceres de Salut, ils ont regardé les périls au milieu deſquels vous vivez, comme inalliables avec leur deſſein ; ils ont cherché des routes plus sûres & plus ſolides ; ils ont fait ſuccéder la ſainte sûreté de la retraite, à l'inutilité & aux dangers des ſociétés & des commerces ; l'uſage de la priere, à la diſſipation des jeux & des amuſe-

mens ; la garde des sens ; à l'indécence des parures & au péril des spectacles ; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce & sensuelle ; la modestie & les largesses saintes, aux profusions de la vanité ; l'Evangile au monde : ils ont couru au plus sûr, & ont compris que ce seroit une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolus de périr : eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la Religion ? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, & sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jesus-Christ ? pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi, & laissez-vous encore à vos passions les plus grossieres le frein inutile de la Loi ? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, & qui en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce Confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, & vous interdisent encore certains profits bas & manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le Royaume de Dieu ; franchissez le pas ; & ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle

de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités ſuſpectes où votre ame eſt toujours bleſſée, ôtez à la paſſion la barriere importune & inutile de ce que le crime a de plus groſſier. Au lieu de ces mœurs molles & mondaines qui auſſi-bien vous damneront, ne refuſez rien à vos paſſions, & vivez comme les animaux au gré de tous vos déſirs. Oui, pécheurs, périſſez avec tous les fruits de l'iniquité : puiſqu'auſſi-bien vous en moiſſonnerez les larmes & les peines éternelles. Mais non, mon cher Auditeur, nous ne vous donnons ces conſeils de déſeſpoir que pour vous en inſpirer de l'horreur : c'eſt un tendre artifice du zèle, qui ne fait ſemblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y conſentiez pas vous-même. Hélas ! ſuivez plutôt ces reſtes de lumiere qui vous montrent encore de lui la vérité : ce n'eſt pas ſans raiſon que le Seigneur a conſervé juſqu'ici en vous ces ſémences de Salut, & qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât juſqu'aux principes ; c'eſt un droit qu'il ſe réſerve encore ſur votre cœur : prenez garde ſeulement de ne pas fonder là-deſſus une vaine eſpérance de converſion à venir ; il n'eſt permis d'eſpérer, que lorſque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre ſalut éternel, pour lequel ſeul Dieu vous a mis ſur la terre, & auquel vous n'avez pas même encore penſé : eſtimez un point ſi néceſſaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez

de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs & les plus propres pour y réussir ; & les choisissez ; quoiqu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Evangile, si souvent recommandée par Jesus-Christ ; hors de là tout est vanité & mépriſe : vous auriez un esprit supérieur & capable de tout, des talens rares & éclatans ; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent : ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauroient être vos garants : ne laissez rien au hazard & à l'incertitude des événemens : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; & d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages & les exemples à la régle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroissent droites aux hommes, & qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque

qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; & que tous les Réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem* ? parce qu'ils s'attendoient tous au partage des Justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les regles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le Ciel.

Matth. 25. 37.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent Jesum.

Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jesus. Joan. 10. 31.

VOILA donc les marques d'ingratitude que Jesus-Christ reçoit des hommes ; voilà les consolations que le Ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain & de possédé du démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le tems de sa vie

mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, & rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Freres, nous ses membres & ses disciples; hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse, ce ne sont que plaintes, que murmures; dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, & de retourner au monde, comme un maître plus doux & plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs & des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appellant à sa suite, ne nous l'a-t'il pas déclaré en termes exprès, que le Royaume des Cieux ne se donne qu'à titre de conquête, & qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui les raviſſent? Et ces paroles, que signifient-elles? sinon, qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer; qu'au contraire il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes,

des répugnances qui exerceront notre patience, & qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grace qui le rend léger ; parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts & nos premiers penchans, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, & qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant & léger, si difficile à fixer, qui à propos de rien & sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé. Voilà, mes Freres, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu : c'est ici le tems des combats & des épreuves : la paix & la félicité ne sont que pour le Ciel ; mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir ; ou de n'oser le servir ; quand on a commencé à le connoître. En voici les raisons ; premiérement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie : secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure : troisiémement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; quatriémement, parce que quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vé-

rités édifiantes, après que nous aurons imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. J'Ai dit premiérement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas! mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme né pour jouir pleinement de Dieu, ne sauroit être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement: les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, & qui ne peut la trouver sur la terre; qui cherche à se fixer, & qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu; mais qui ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, & n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vuide & les mêmes dégoûts qu'il avoit trouvés dans le crime; parce que, à quelque degré de grace qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice & d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos désirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, & que nous ne saurions jamais trouver que dans le Ciel.

S'il étoit possible d'être heureux sur la terre, on le seroit sans doute en servant

Dieu, parce que la grace calme nos passions, modére nos désirs, console nos peines, & met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, & dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité, mais comme elle le laisse aussi toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet & en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs ; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls ; qu'il les rebute, loin de les attirer ; & que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant & plus fidéle. Mais parcourez tous les états ; interrogez tous les pécheurs ; consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet, & les différentes passions qu'il inspire ; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif ; nul n'est heureux ici-bas ; chacun se plaint ; nul n'est à sa place ; chaque condition a ses dégoûts ; à chaque état sont attachés des amertumes ; la terre est la patrie des mécontens, & les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condi-

tion de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ſes raiſons pour laiſſer ici-bas les ames les plus juſtes dans un état, en quelque ſorte, toujours violent & déſagréable à la nature : il veut par-là nous dégoûter de cette vie miſérable ; nous faire ſoupirer après notre délivrance & cette partie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je ſens en moi, diſoit l'Apôtre, une loi funeſte toujours oppoſée à la Loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, & que je voudrois faire ; & je fais le mal que je hais, & que je ſouhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la Loi de Dieu juſte & ſainte ; & cependant mon homme charnel & extérieur, qui eſt en moi, ſe révolte ſans ceſſe contr'elle. Infortuné que je ſuis ! qui me délivrera donc de ce coup de mort, qui eſt la ſource de tous mes malheurs & de toutes mes peines ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus !* Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes ; le mépris de la vie préſente ; le déſir des biens éternels ; l'empreſſement d'aller jouir de Dieu, & d'être délivré de toutes les miſéres inſéparables de cette vie mortelle.

Rom. 7. 24.

De plus, ſi la vertu étoit toujours accompagnée de conſolations ſenſibles ; ſi elle formoit toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux & tranquille, elle deviendroit une récompenſe temporelle ; on ne cher-

cheroit plûs, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercheroit soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourroit ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces passions violentes & inquiétes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des régles, & les devoirs que la Loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercénaires & intéressés, qui viendroient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix: des ouvriers qui se présenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne & porter le poids du jour & de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits: des serviteurs qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, & n'en feroient usage que pour eux-mêmes.

Les Justes vivent de la Foi: or, la Foi espére & ne possède pas encore: tout est à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur Royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le tems des tribulations & des amertumes; c'est ici un exil, & une terre étrangére, où les larmes & les soupirs deviennent la seule consolation du Fidéle: il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu où tout nous retrace nos malheurs, ou tout nos offre de nouveaux périls, où tout

réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chûtes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes & sans le secours du Ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grace nous fait faire; il est, dis-je, injuste de chercher une félicité & des consolations humaines dans un séjour si triste & si désagréable aux enfans de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil & de notre tristesse; les jours de paix & de joie viendront ensuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance sembleroit au moins avoir une excuse, mais je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu; en changeant de Maître, nous ne faisons que changer de supplice? en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus rians que la vertu, je l'avoue; mais partout, le fond n'est que travail & affliction d'esprit; & puisque les peines sont inévitables en cette vie, & qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t'il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, & ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Premiere vérité; les dégoûts sont inévitables en cette vie.

MAis j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. II. PARTIE.

Car, mes Freres, quoique nous convenions que le Royaume de Dieu souffre violence, que Jesus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations & des retranchemens qui coûtent à la nature, que le tems de la vie présente est le tems de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines & de douleurs; & que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes; il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une ame qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, & que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contr'elle que les préjugés des sens & des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil, & ses amertumes ne vont pas si loin, qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable & malheureuse.

Car premiérement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde & des passions; & quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vuide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances,

de ſes événemens, de ſes agitations, & de ſes viciſſitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous laſſer en vain en courant après des phantômes qui nous échappent ſans ceſſe : hélas ! la deſtinée d'une ame juſte ſeroit toujours digne d'envie; quelles que puſſent être les amertumes de la vertu, elles ſeroient mille fois plus ſouhaitables que les plaiſirs du monde; & il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades & puériles des enfans du ſiécle.

Secondement, ſi la vertu ne nous garantit pas des afflictions, & des diſgraces inévitables ſur la terre, du moins elle les adoucit; elle ſoumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiſer la main qui nous frappe, elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos paſſions, ou les juſtes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'auroit encore que le privilège de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachemens; de nous rendre moins ſenſibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour, de préparer notre ame aux afflictions en la tenant ſans ceſſe ſoumiſe à Dieu, quand la vertu n'auroit que cette conſolation, hélas ! devroit-on ſe plaindre de toutes les amertu-

mes qui l'accompagnent ; & qu'y a-t'il de plus à désirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions & des contretems ; où tout nous échappe ; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous momens enlevés, & tombent sans cesse à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien ; & change tous les jours de face : hélas ! qu'y a-t'il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événemens ; qui nous soutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; & qui, dans les changemens éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes ?

Troisiémement, ces répugnances & ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, & qui sont la source de toutes nos peines : ce sont des remédes un peu douloureux, à la vérité ; mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment d'avantage ; c'est une contrainte qui nous gêne ; mais qui en nous gênant ; nous délivre d'une servitude qui nous accabloit : c'est une amertume qui mortifie les passions ; mais qui en les mortifiant, les affoiblit & les calme : c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif ; mais qui en fait sortir la corruption & la pourriture ; de sorte que dans la douleur même de la playe, nous trouvons la douceur & la consolation d'un re-

mède : ce ſont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations ; mais qui en les révoltant, les rapprochent de l'ordre & de la regle. Ainſi les amertumes & les épines de la vertu, ont toujours du moins une utilité préſente qui en dédommage : en nous dégoûtant, elles nous purifient : en nous piquant, elles nous guériſſent : en nous troublant, elles nous calment. Ce ne ſont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reſte jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos paſſions nous impoſent ; & qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos paſſions injuſtes ; ce ne ſont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutiſſent jamais à rien ; qui ne nous valent rien ; qui ne ſervent ſouvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire ; qui éloignent de nous les graces & les faveurs que nous voulons mériter par elles ; qui nous laiſſent toujours nos haines nos déſirs, nos inquiétudes & nos peines ; ce ſont des violences qui avancent l'ouvrage de notre ſanctification ; qui détruiſent peu à peu en nous l'ouvrage du péché ; qui nous perfectionnent ; qui nous embelliſſent ; qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre ame, une nouvelle ſolidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de ſalut, une nouvelle fermeté à nos bons déſirs, & qui portent avec elles le fruit qui nous paye & qui nous conſole.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même ; que si notre cœur n'avoit point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de consolant, que les plaisirs de l'innocence ; que nous sommes nés pour la justice & pour la vérité ; que ce devroit être-là notre premier goût, comme c'est notre premiere destinée ; & que si nous trouvons en nous des penchans opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu ; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrois ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne ; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, & un cœur plus sensible au monde & aux plaisirs, la vertu nous paroît plus triste & plus insoutenable ; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur accoutumé aux plaisirs vifs & piquans, ne sauroit plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne ; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse ; l'agitation des parties & des plaisirs, la retraite plus dégoûtante ; l'abandonnement aux passions, la priere plus pénible ; les maximes frivoles dont nous nous sommes

toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides & plus étrangéres ; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que des choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que de phantômes de théâtre, ne sauroit plus goûter rien de solide ; que n'ayant jamais rien mêlé de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, & que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde & sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté ! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, & des restes de sa premiere innocence ! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connoître le Seigneur ; qu'on revient à lui dans cette premiere saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes & si désespérées ; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, & nous font de la vertu comme une inclination naturelle ! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frain à son cœur ; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur ; & qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, & qui font aussi toute l'amertume de nos vertus ! que de dégoûts,

que des peines; que d'inquiétudes s'épargne-t'on ! que de facilités & de consolations se prépare-t'on ! que de douceurs répandues sur le reste de la vie ! & quelle différence pour le repos même & la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, & ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de-là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, & s'est répandue sur tout le reste de la carriere ! c'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable ; & nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part & d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seroient moins solides ; quand il seroit vrai que nous ne sommes pas les premieres causes de nos dégoûts pour la vertu ; du moins seroit-il inconteſtable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible ; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu ; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes & ennuyeux, ils nous paroîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, & dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer & de pénible ; si en tenant plus long-tems contre la grace nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une com-

position plus favorable, & gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes & d'agrémens, & à des conditions plus douces & plus flatteuses : hélas ! quelque risque que l'on court en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardemens. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes : plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu : ce n'est plus qu'un vase souillé dit le Prophête ; & à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût & une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes Freres, lorsqu'après un long cours de crimes & de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux ! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t'on pas dans soi même ! Ces cœurs que le monde a toujours occupées, & qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophête, n'oppose-t'ils pas à la grace ! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu ! ils peuvent la trouver juste ; mais ils ne sauroient plus, disent-ils, la trouver aimable : ils peuvent revenir à Dieu ; mais ils ne le goûtent plus : ils peuvent se nourrir de la vérité ; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation & d'amertume : ils peuvent chercher le Royaume de Dieu & le trésor de l'Evangile, mais c'est comme

des eſclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuſes : ils peuvent puiſer l'eau dans le puits de Jacob ; mais ils n'en ont jamais que le travail ; ils n'en ont pas les douceurs & les conſolations, qui portent la paix & le rafraîchiſſement dans l'ame : ils voudroient aller à Dieu, & tout les en éloigne : ils voudroient fuir le monde, & ils le portent par-tout dans leur cœur : ils cherchent les gens de bien, & ils n'y trouvent qu'un ennui & une triſteſſe qui les dégoûte de la piété même : ils tentent de vaquer à la priere ; & leur cœur fermé à la vérité, ne s'y repaît que de phantômes & de chiméres : ils s'appliquent aux œuvres ſaintes ; hélas ! & ce n'eſt qu'une bienſéance ennuyeuſe qui les y ſoutient. Il ſemble qu'ils jouent dans la vertu le perſonnage d'un autre ; ſi peu la vertu leur convient ſi fort, ce caractère les contraint & les gêne ; & quoiqu'ils cherchent de bonne-foi le ſalut, il y paroît je ne ſais quoi de ſi contraint & de ſi étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le ſemblant ; & que ne ſe ſentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts & les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu : puiſqu'à meſure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violens & plus inſupportables. Mais après tout, mes Freres, de bonne-foi, eſt-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans ſon

ſervice? Ah ! ſi nos eſclaves & nos domeſtiques nous faiſoient le même reproche, s'ils ſe plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous ſervant, ils le pourroient, & ils auroient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles dont ils ſouffrent tant, nos bizarreries & nos caprices auſquels il faut qu'ils s'accommodent ; nos heures & nos momens auſquels il faut qu'ils s'aſſujettiſſent ; nos plaiſirs & nos goûts auſquels il faut qu'ils ſacrifient leur repos & leur liberté ; notre indolence toute ſeule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennuis, paſſer des momens ſi triſtes, ſans que nous daignions même nous en appercevoir ; ſans doute ils auroient droit de ſe plaindre. Cependants'ils oſoient le dire, qu'ils s'ennuyent en nous ſervant ; qu'ils n'y trouvent aucun plaiſir ; qu'ils n'ont aucun goût pour nous ; & que tous les ſervices qui nous rendent ſont pour eux d'un dégoût qui leur paroît inſoutenable ; hélas nous les regarderions comme des inſenſés : nous les trouverions trop heureux d'avoir à ſoutenir nos humeurs & nos caprices ; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous, nous dirions qu'ils ſont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Freres ! & Dieu ne paye-t'il pas aſſez bien ceux qui le ſervent, pour qu'ils ſupportent les dégoûts & les ennuis qui peuvent ſe trouver dans ſon ſervice ? & ne ſommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos ſervices malgré nos dégoûts & nos répugnances qui les rendent tiedes

& languissans! Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légeres? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables, pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances Ne? doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuye dans son service, que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'il est bien triste & ennuyeux d'entreprendre de le servir & de lui être fidéle? Est-il donc un maître semblable à nous bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, & qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? injustes que nous sommes! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on ses les figure.

III. REFLEX.

MAis quand ils le feroient, j'ai dit en troisiéme lieu, qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde ; & c'est ici, mes freres, où je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage, & où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde & des passions,

qu'eſt-ce que votre vie toute entiere, qu'un ennui continuel, où en diverſifiant vos plaiſirs, vous ne faites que diverſifier vos dégoûts & vos inquiétudes qu'eſt-ce que votre vie, qu'un vuide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-même ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'une circulation faſtidieuſe de devoirs, de bienſéances, d'amuſemens, d'inutilités, qui, revenant ſans ceſſe, n'ont rien de plus doux que de remplir déſagréablement des momens qui vous peſent, & dont vous ne ſavez que faire ? qu'eſt-ce que votre vie qu'un flus & reflus de haines, de déſirs, de chagrins, de jalouſies, d'eſpérances qui empoiſonnent tous vos plaiſirs, & qui font qu'au milieu de tout ce qui devroit vous rendre heureux, vous ne pouvez réuſſir à être contens de vous-mêmes ?

Quelle comparaiſon entre les fureurs des paſſions, l'humiliation d'une préférence injuſte, le chagrin d'un oubli éclatant, la ſenſibilité d'un mauvais office, & les peines légeres de la vertu ? Quelle comparaiſon entre les aſſujettiſſemens de l'ambition, les gênes & les travaux des prétentions & des eſpérances, les peines pour parvenir, les violences & les ſoupleſſes pour plaire, les ſoins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever ; & les violences légeres qui nous aſſurent le Royaume de Dieu, & les dégoûts preſque inſenſibles de la vertu ? Quelle comparaiſon entre les amertumes d'une paſſion profane, les ſoupçons, les jalouſies, les craintes, les dégoûts, les contradic-

tions, les fureurs ; & les amertumes consolantes du service de Dieu ? Quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime que nous mine & qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, & que nous portons par-tout avec nous, & la tristesse aimable de la pénitence qui opére le salut ? Mon Dieu ! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde ? votre joug peut-il paroître triste, au sortir du joug des passions ? & les épines de votre Croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde & de l'iniquité sont semées ?

Aussi nous entendons tous les jours, mes Freres, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui ; se savoir mauvais gré de leur destinée : faire des invectives piquantes contre ses injustices & ses abus ; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable : mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu ; qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins & d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, & convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien : mais trouvez-moi,

ſi vous le pouvez, une ame vraiment juſte qui envie la deſtinée du monde; qui publie qu'il n'y a que les partiſans du monde d'heureux; qui faſſe l'éloge de leur ſort & de leur ſageſſe; qui regarde ſa condition comme la plus malheureuſe & la plus inſenſée. Que dirai-je? nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par déſeſpoir; & par dégoût du monde, des partis extrêmes; perdre le repos, la ſanté, la raiſon, la vie; s'abattre, ſe détruire, ſe déſoler; tomber dans des états de noirceur & de mélancolie, & ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourmens. Mais où ſont les Juſtes que les dégoûts de la vertu aient jetté dans des extrêmités ſi terribles? Ils ſe plaignent quelquefois de leurs peines, il eſt vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaiſirs des paſſions: la vertu leur paroît quelquefois triſte & dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute ſa triſteſſe, elle leur plaît encore d'avantage que le crime: ils voudroient quelquefois un peu plus de conſolations ſenſibles du côté de Dieu; mais ils déteſtent celles du monde: ils ſouffrent, mais la même main qui les éprouve les ſoutient, & ils ne ſont pas tentés au-delà de leurs forces: ils ſentent ce que vous appellez la peſanteur du joug de Jeſus-Chriſt; mais en rappellant le poids de l'iniquité ſous lequel ils ont gémi ſi long-temps, ils trouvent leur ſort heureux, & ce paralléle les calme & les conſole.

En effet, mes Freres, premiérement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces, que celles qui nous viennent du dehors, & qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires: ce sont des croix que nous choisissons par raison, & que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir: il s'y trouve des amertumes: mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous: nous ne le voulons pas; nous ne l'aimons pas: nous le détestons: & cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons, que parce que nous voulons bien souffrir; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions, moins & que tous nos penchans se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse & à l'indolence ce sont des répugnances qui ne sont ameres qu'aux sens: mais les dégoûts du monde, ah! ils coupent dans le vif: ils mortifient toutes les passions ils humilient l'orgueil; ils abaissent la vanité: ils allument l'envie: ils écrasent la fierté; ils désolent l'ambition; & il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse & leur amertume.

Troisiémement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premieres dé-

marches ; ce ſont les premiers efforts qui coûtent, la ſuite les adoucit : les paſſions, qui d'ordinaire ſont la ſource des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur, & nous laiſſent bien moins à ſouffrir pour les ſuites : mais les dégoûts du monde ſont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes paſſions, ils nous laiſſent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne ſervent qu'à rendre ceux qui ſuivent plus inſupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos paſſions, & par-là augmentent nos peines : ceux de la vertu ne font que les réprimer, & par-là établiſſent peu à peu la paix & la tranquillité dans notre ame.

Quatriémement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui ſervent le monde avec plus de fidélité : il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à ſon parti & plus zélés pour ſes abus & pour ſes eſpérances : au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde ſont preſque toujours ceux qui y trouvent plus de déſagrémens & d'amertumes, parce qu'ils ſentent plus vivement ſes oublis & ſes injuſtices : leur vivacité eſt la ſource de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes, que notre relâchement & notre

pareſſe: plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affoibliſſent; plus nous le ſervons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits & de conſolations dans ſon ſervice: c'eſt en nous relâchant, que nous rendons les devoirs déſagréables; c'eſt en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la peſanteur de ſon joug, & ſi malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce ſont des épreuves & non pas des punitions; ce ne ſont pas des conſolations, qu'on nous refuſe, c'eſt un nouveau mérite qu'on nous ménage; ce n'eſt pas un Dieu irrité qui nous ferme ſon cœur, c'eſt un Dieu miſéricordieux qui purifie le nôtre; ce n'eſt pas un maître mécontent qui ſuſpend ſes graces, c'eſt un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour; ce ne ſont pas nos hommages qu'on rejette, ce ſont nos complaiſances qu'on prévient, on ne veut pas nous rebuter, on veut ſeulement nous aſſurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu: nous-mêmes, avec la grace, les appuis humains, avec les dons du Ciel; & les richeſſes de la foi, avec les conſolations de l'amour propre. Et voilà, mes Freres, la derniere vérité qui va finir cet entretien: non-ſeulement les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers que ceux du monde; mais encore ils ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.

IV. REFLEX. JE dis des reſſources : hélas ! mes Freres, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur; mais ils ne fournit point de remedes : le monde a ſes chagrins, mais il n'y a rien qui les conſole: le monde eſt plein de dégoûts & d'amertumes mais on n'y trouve point de reſſources.

Mais dans la vertu, il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation, & s'il s'y trouve des répugnances & des dégouts, il s'y trouve auſſi mille reſſources qui les adouciſſent.

Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Quelle douceur de ſe ſentir en paix avec ſoi-même, de ne plus porter enfin au dedans de ſoi ce ver importun qui nous ſuivoit par-tout, de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoiſonnoient toute la douceur de notre vie, d'être enfin délivré du poids de l'iniquité ! Les ſens peuvent encore ſouffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur eſt tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne ſont pas perdues, que nos dégoûts ſont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux ſacrifices, nous aſſurent un nouveau droit aux promeſſes de la foi; que ſi la vertu nous coutoit moins, elle auroit auſſi moins de prix aux yeux de Dieu; & qu'il ne nous rend la voie ſi difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante & plus glorieuſe.

Troisiémement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité qui consulte plus nos intérêts que nos penchans ; & qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devoit être pour nous la plus sûre.

Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même-tems que nos violences abbattent l'amour propre ; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même-tems que nos sens en sont dégoûtés ; qui font que notre esprit est prompt & fervent, quoique la chair soit foible & languissante ; de sorte qu'il rend notre vertu, d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble. plus triste & plus pénible.

Cinquiémement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement & dans la sécheresse : les mystères saints où Jesus-Christ lui-même, le consolateur des ames fidéles, vient consoler notre cœur: les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux Justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir & que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive & plus assurée : enfin, la

lecture de l'hiſtoire des Saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts & par les mêmes épreuves : quainſi nous avons d'autant moins ſujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidéles que nous, ont eu le même ſort ; que telle a preſque toujours été la conduite de Dieu envers ſes ſerviteurs ; & que ſi quelque choſe peut nous répondre en cette vie de ſon amour pour nous, c'eſt qu'il nous mene par la voie de ſes Saints, & qu'il nous traite ici bas comme il a preſque traité tous les Juſtes.

Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs, qui ont ſuccédé aux fureurs des paſſions, & au tumulte de la vie mondaine : qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux & plus paiſibles, que ceux que nous avions paſſés au milieu du plaiſir, & qui en nous laiſſant encore quelque peine, nous ont fait du moins une deſtinée plus tranquille & plus ſupportable.

Septiémement, la foi qui nous approche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui ſe paſſe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout ſera fini : que nous touchons au terme heureux, que toute la vie préſente n'eſt qu'un inſtant rapide, & qu'ainſi nos violences ne ſauroient durer long-tems ; mais ce moment léger de tribulations nous aſſure un avenir glorieux & immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de reſſources pour un cœur fidéle! quelle diſproportion entre les peines

de la vertu & celles du crime ! C'eſt pour nous en faire ſentir la différence, mes Freres, que Dieu permet ſouvent que le monde nous poſſéde un certain tems, que nous nous livrions durant les premieres années de l'âge, aux égaremens des paſſions, afin que nous rappellant enſuite à lui, nous connoiſſions par notre propre expérience combien ſon joug eſt plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple ſerve quelque tems les nations ; qu'il ſe laiſſe ſéduire à leurs ſuperſtitions profanes, & qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il ſache mieux faire la différence de mon ſervice & du ſervice des Rois de la terre, & qu'il ſente combien mon joug eſt plus doux & plus ſupportable que la ſervitude des hommes : *Veruntamen ſervient ei, ut ſciant diſtantiam ſervitutis meæ & ſervitutis regni terrarum.* 2 Paral. 12, 8.

Heureuſes les ames qui n'ont pas eu beſoin de cette expérience pour ſe détromper elles-mêmes, & à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, & la triſte deſtinée des plaiſirs & des paſſions injuſtes ! Hélas ! puiſqu'il faut enfin le mépriſer ? l'abandonner, s'en déſabuſer ; puiſque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoutant, inſoutenable ; où il ne nous reſtera plus ; de ces joies inſenſées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confuſion de les avoir ſuivies, que les obſtacles qu'elles auront laiſſé dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas

prévenir de ſi triſtes regrets ? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes ce qu'il faudra faire un jour ? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir enſuite à des remèdes qui ne nous rétabliſſent qu'avec plus de peines, & qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire ?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; mais hélas ! les premiers Fidéles qui ſacrifioient aux maximes de l'Evangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie ; qui couroient ſur les échafauts confeſſer Jeſus-Chriſt ; qui paſſoient tous les jours dans les chaînes, dans les priſons, dans les opprobres, & dans les ſouffrances, & à qui il en coûtoit tant pour ſervir Jeſus-Chriſt, ſe plaignoient-ils des amertumes de ſon ſervice ! lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le ſervoient ? Ah ! ils ſe glorifioient dans leurs tribulations ; ils préféroient l'opprobre de Jeſus-Chriſt à tous les vains plaiſirs de l'Egypte ; ils ne comptoient pour rien les roues, le feux & les gibets, dans l'attente de la bienheureuſe eſpérance ; ils chantoient des hymnes & des cantiques au milieu des tourmens, & regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair,

proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asyle, que des antres & des cavernes; regardés par-tout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! ils s'estimoient heureux d'appartenir à Jesus-Christ; ils croyoient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, & la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes Freres, au milieu de trop de commodité de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissemens du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfans, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jesus-Christ, nous murmurons contre les dégoûts & les amertumes légeres que nous trouvons dans la vertu: nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en paralléle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, & tous les supplices des Martyrs; les austérités des Anachoretes; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints Pénitens: ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jesus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui; à qui son Royaume n'a rien coûté: & qui portant devant son Tribunal plus

d'iniquités nous seuls qu'une infinité de Saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété les comparer à une seule de nos violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes: servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse: s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres & nos hommages; recevons de sa main également les consolations & les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui: sachons être, comme l'Apôtre; dans la disette ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jesus-Christ: l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes Freres, malgré tous les dégoûts & toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidéle à Dieu; il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe & d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs & des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble & l'amertume du crime,

Non encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos momens de tristesse, & nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis & tædii mei* ; c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable ; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde & de ses amusemens : *Intrans in dommum meam, conquiescam cum illa* ; c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui s'occupe paisiblement tous les momens, & qui en nous laissant plus de loisir: nous laisse bien moins de tems & d'ennui que la vie mondaine ; *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.*

Grand Dieu ! que le monde fait d'honneur à votre service ! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des Justes : que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire & votre louange, de vos ennemis mêmes ! & que vous laissez peu d'excuses aux ames qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes ; & que vous vous servez de leurs misères pour les rappeller à vos miséricordes éternelles !

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI

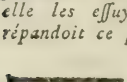
DE LA SEMAINE

DE LA PASSION

La Pécheresse de l'Evangile.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ût cognovit quod Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti; & stans retro secus pedes ejus, lacrimis cœpit rigare pedes ejus & capillis capitis sui tergebat, & osculabatur pedes ejus & unguento ungebat.

En même-tems une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant su que Jesus étoit à table chez un Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, & se tenant derriere lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, & y répandoit ce parfum. Luc. 7. 17.



Des larmes si abondantes, à une confusion si sincere, à des ministères si touchans, à une démarche si humiliante & si nouvelle, on comprend aisément, & ce que les passions avoient pu sur le

le cœur de cette Péchereſſe, & ce que la grace vient d'opérer en elle. La Paleſtine la regardoit depuis long-tems, comme la honte & le ſcandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix* ; la Maiſon du Phariſien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, & un modéle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus*, quel changement, & quel ſpectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuſes & les plus indiſſolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; & ſans héſiter elle court chercher aux pieds de Jeſus-Chriſt ſon ſalut & ſa délivrance : cette ame juſqu'ici toute plongée dans les ſens, & ne vivant plus que pour la volupté, en ſacrifie en un inſtant les attraits les plus vifs & les attachemens les plus chers : cette ame enfin, juſques-là impatiente de tout joug, & dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre regle ; que le déréglement de ſes penchans, commence ſa pénitence par les démarches les plus humiliantes & les aſſujettiſſemens les plus triſtes. Que les œuvres de votre grace ſont admirables, ô mon Dieu ! que la miſere la plus déſeſpérée eſt près de ſa guériſon, dès qu'elle devient l'objet de vos miſéricordes infinies ! & que les voies par où vous menez vos élus ſont rapides & abrégées !

Mais d'où vient, mes Freres, que de ſi grands exemples ſont ſur nous de ſi foibles impreſſions ? de deux préjugés très-

opposés en apparence, & qui cependant partent du même principe, & conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, & que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des penchans même que le tems tout seul a changés, nous ont menés là, nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, & nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme de leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès: nous nous représentons la pénitence Chrétienne, comme un état affreux, & le désespoir de la foiblesse humaine un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur; & rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre Pécheresse; confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premiérement, sa pénitence non-seulement finit ses égaremens, mais les expie & les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes & sa douleur; mais elle commence

auſſi de nouveaux plaiſirs pour elle. Elle rend à Jeſus-Chriſt dans ſa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ſes égaremens ; en voilà les réparations : mais la paix & les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ſes égaremens, elles les trouve avec Jeſus-Chriſt dans ſa pénitence ; en voilà les conſolations. Les réparations & les conſolations de ſa pénitence ; c'eſt toute l'hiſtoire de ſa converſion, & le ſujet de ce diſcours.

I. PARTIE.

L'Office de la pénitence, dit ſaint Auguſtin, eſt de rétablir l'ordre par-tout où le péché a porté le déréglement. Elle eſt fauſſe, ſi elle n'eſt pas univerſelle ; car l'ordre ne réſulte que de la parfaite ſubordination de tous les déſirs & de tous les mouvemens qui s'élevent dans nos cœurs ; il faut que tout ſoit remis à ſa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée ; & tandis qu'il s'y trouve encore quelque choſe de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reſte ; vous élevez un édifice mal aſſemblé, qui s'écroule toujours par quelqu'endroit, & où tout eſt encore dans la confuſion & dans le déſordre.

Or voilà l'inſtruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuſe Péchereſſe, dont l'Égliſe nous propoſe la converſion. Son péché renfermoit pluſieurs déſordres : prémierement, une injuſte uſage de ſon cœur, qui n'avoit jamais été oc-

cupé que des créatures : ſecondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les inſtrumens de ſes paſſions : troiſiémement, un aſſujettiſſement indigne de ſes ſens, qu'elle avoit toujours fait ſervir à la volupté & à l'ignominie ; enfin, un ſcandale univerſel dans l'éclat de ſes égaremens. Sa pénitence répare tous ces déſordres : auſſi tout eſt pardonné ; parce que rien n'eſt omis dans le repentir.

Je dis, prémierement, un juſte uſage de ſon cœur. Oui, mes Freres, tout amour qui n'a pour objet que la créature dégrade notre cœur : c'eſt un déſordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conſéquent notre repos. Car aimer, c'eſt chercher ſa félicité dans ce qu'on aime ; c'eſt vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'eſt l'appeller au ſecours de ce vuide affreux que nous ſentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il ſera capable de remplir c'eſt le regarder comme la reſſource de tous nos beſoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'eſt que Dieu ſeul en qui nous puiſſions trouver tous ces avantages, c'eſt un déſordre, & un aviliſſement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour : quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons

bien-tôt dans les créatures qui nous l'inſpirent ; des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes : nous les trouvons bien-tôt injuſtes, bizarres, fauſſes, vaines, inconſtantes: plus nous les approfondiſſons. plus nous nous diſons à nous-mêmes que notre cœur s'eſt trompé ; & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit. Notre raiſon rougit tout bas de la foibleſſe de nos penchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine : notre paſſion devient notre ennui & notre ſupplice. Mais punis de notre erreur, ſans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le remède de notre mépriſe : nous errons d'objet en objet, & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Notre Péchereſſe avoit ſuivi l'égarement de ces voies: d'injuſtes amours avoient fait tous ſes malheurs & tous ſes crimes ; & née pour n'aimer que Dieu ſeul, il étoit le ſeul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que rougiſſant de l'indignité de ſes premieres paſſions, elle ne trouve plus que lui ſeul qui ſoit digne de ſon cœur : tout lui paroît vuide, faux : dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont ſon cœur avoit eu tant de peine à ſe défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger & la vanité. Le Seigneur tout ſeul lui paroit bon, vérita-

fidéle, conſtant dans ſes promeſſes, aimable dans ſes ménagemens, magnifique dans ſes dons, réel dans ſa tendreſſe, indulgent même dans ſa colere; ſeul aſſez grand pour remplir toute l'immenſité de notre cœur, ſeul aſſez puiſſant, pour en ſatisfaire tous les déſirs; ſeul aſſez généreux pour en adoucir toutes les peines; ſeul immortel, & qu'on aimera toujours; enfin, le ſeul qu'on ne ſe repend jamais que d'avoir aimé trop tard: *Dilexit multum.* Premiere réparation de ſa pénitence, ſon amour.

C'eſt donc l'amour, mes Freres, qui fait les véritables pénitens. Car la pénitence n'eſt que le changement du cœur, & le cœur ne change qu'en changeant d'amour: la pénitence n'eſt que le rétabliſſement de l'ordre dans l'homme; & l'homme n'eſt dans l'ordre, que lorſqu'il aime le Seigneur pour qui il eſt fait: la pénitence n'eſt qu'une réconciliation avec Dieu; & votre réconciliation eſt une feinte, ſi vous ne lui rendez pas votre cœur; en un mot, la pénitence obtient la rémiſſion des péchés, & les péchés ne ſont remis qu'à proportion de notre amour: *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Ne nous dites donc plus, mes Freres, lorſque nous vous propoſons ces grands exemples, pour vous animer à les ſuivre, que vous ne vous ſentez point nés pour la dévotion, & que vous avez une ſorte de cœur; à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher Auditeur, votre

cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu? votre cœur ne seroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur seroit donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de son être? Quoi! vous seriez donc né pour la vanité & pour le mensonge? vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, & que rien ici-bas ne peut satisfaire; vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent, un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît; Dieu seul pour qui vous êtes fait, & qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur: vous ne vous connoissez pas, & vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimere êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords & les sombres inquiétudes? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, & vous être à charge à vous-même?

O homme! ouvrez ici les yeux, approfondissez la destinée de votre cœur: & vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnan-

ces à la vertu, vous sont étrangères, que ce n'est point à la situation naturelle de votre cœur; que l'Auteur de la nature & de la grace vous avoit fait une destinée plus heureuse que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice & pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heureux, en le tournant à des passions injustes; & que si vos n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, & vous devenez incompréhensibli à vous-même.

Mais d'ailleurs vous vous trompez de regarder comme des inclinationsinalliables avec la piété, ces penchans de vivacité pour le plaisir nés avec nous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grace les aura sanctifiées. Plus vous êtes vifs pour le monde & pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur & pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre & sensible, plus la grace trouvera d'accès & de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse; plus vous paroissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera facile de vous dépendre de vos attachemens criminels, & de revenir à votre Dieu; enfin, vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avoit été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut: vous verrez qu'avoit

avoir reçu un cœur tendre, fidéle, généreux, c'eſt être né pour la piété ; & qu'un cœur que les créatures ont pu toucher offre des grandes diſpoſitions à la grace.

Liſez ce qui nous reſte de l'hiſtoire des Juſtes ; & vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des paſſions inſenſées, qui étoient nés avec tous les talens propres au monde, & toutes les inclinations les plus vives pour le plaiſir & les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grace a opéré de plus grandes choſes. Et ſans parler de la Péchereſſe de notre Evangile, les Auguſtins, les Pélagies, les Fabioles, ces ames mondaines & diſſipées ; ſi vives dans leurs égaremens, ſi peu nées, ce ſemble pour la piété : quels progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu ? & qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchans que les traits, pour ainſi dire, de leur pénitence ? Le même fond qui fait les grandes paſſions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait auſſi les grandes vertus. Mon Dieu ! vous nous avez tous faits pour vous ; & nos foibleſſes mêmes, dans l'ordre incompréhenſible de votre Providence & de vos miſéricordes ſur les hommes, doivent ſervir à notre ſanctification éternelle. C'eſt ainſi que notre Péchereſſe répara l'injuſte uſage qu'elle avoit fait de ſon cœur.

Mais en ſecond lieu, l'amour qu'elle eut pour Jeſus-Chriſt, ne fut pas une de ces ſenſibilités vaines & oiſives, qui ſont plutôt

les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grace, & qui ne menent jamais à rien, qu'à nous rendre contens de nous-mêmes, & nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour : ce sont les sacrifices.

Aussi comme le second désordre de son péché, avoit été l'abus criminel & presque universel, de toutes les créatures ; la seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps & de la nature, avoient été les instrumens de ses plaisirs ; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en fait faire : c'est par-là qu'elle commence sa pénitence : les parfums sont abandonnés, & consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat* : les cheveux sont négligés, & ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son Libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat* ; les soins du corps & de la beauté sont oubliés, & ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auroient pu passer pour innocens ; & croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore.

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avoit sur elles : tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer : le péché nous rend comme anathème à toutes les créatures qui nous environnent, & que le Seigneur avoit destinées à notre usage. Ainsi il est des regles pour une ame infidéle : qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes : elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun ; & ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais les exceptions personnelles qui la regardent.

Or sur ce principe, vous nous demandez éternellement, si user d'un tel artifice de parure est un crime ? si tels plaisirs publics sont défendus ? Je ne veux point ici décider pour les autres ; mais je vous demande, à vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé ? n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes ? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, où à nourrir la corruption du vôtre ? Quoi, toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions & de miseres ; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, & en avez fait les instrumens de vos désirs déréglés ; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur ; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos mai-

heurs ; votre œil n'a jamais été ſimple & innocent, & vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard : tous vos ſoins ſur votre perſonne ont été des crimes ; & quand il s'agit de retourner à votre Dieu, & de réparer une vie entiere de corruption & d'abandonnement, vous venez lui diſputer des vanités dont vous avez toujours fait un ſi indigne uſage ! vous venez nous ſoutenir l'innocence de mille abus, qui vous ſeroient interdits, quand ils ſeroient permis au reſte des hommes ? vous entrez en conteſtation, lorſqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous à qui les plus innocentes, s'il en eſt, ſont déſormais défendues, & qui ne devriez avoir pour ornement, que la cendre & le cilice ? Pouvez-vous encore venir nous juſtifier des ſoins, qui ſont votre confuſion ſecrette, & qui vous ont tant de fois fait rougir aux pieds du tribunal ſacré ? & faudroit-il tant de diſcours & de conteſtations, où votre honte devroit ſuffire ?

D'ailleurs, la ſainte triſteſſe de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur, ce qui a été pour nous une occaſion de chûte. L'ame touchée n'examine pas ſi l'on peut ſe le permettre avec innocence ; il lui ſuffit de ſavoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la ſienne. Tout ce qui l'a conduite à ſes malheurs, lui devient auſſi odieux que ſes malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ſes paſſions, elle le déteſte comme ſes paſſions mêmes ; tout ce qui a favoriſé ſes crimes,

devient pour elle criminel. Quand on voudroit même le tolérer encore à sa foiblesse, ah ! son zèle, sa componction prendroit les intérêts de la Justice de Dieu, contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourroit se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le souvenir de ses désordres passés ; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappellassent les premieres dispositions, & que son cœur ne se retrouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble & l'allarme ; & loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudroit pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, & s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes ? & à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver par-tout la matiere de mille sacrifices invisibles. Comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles ; tout ce qui flatte ses passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices ; & par-tout, comme un glaive tranchant & douloureux, elle fait des divi-

ſions & des ſéparations qui coûtent au cœur, & coupe juſqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos penchans. La grace de la componction mene d'abord là une ame touchée ; elle la rend ingénieuſe à ſe punir elle-même, & fait ſi bien que tout lui ſert d'expiation à ſes crimes ; que les devoirs, les bienſéances, les honneurs, les proſpérités, les chagrins de ſon état ſe changent pour elle en des occaſions de mérite : & que ſes plaiſirs mêmes, par la foi & la circonſpection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le ſecret divin de la pénitence ; comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle, dit Tertullien, la fonction de la Juſtice de Dieu, & que la Juſtice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abuſé : la Pénitence prévient ce terrible Jugement elle s'impoſe par-tout à elle-même des privations rigoureuſes ; & ſi la condition miſérable de la vie humaine l'oblige d'uſer encore des choſes préſentes, c'eſt bien moins pour flatter ſes ſens, que pour les punir, par l'uſage ſobre & auſtère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à meſurer là-deſſus la vérité de votre pénitence. En vain paroiſſez-vous revenu des égaremens groſſiers des paſſions. S'il vous faut toujours le même faſte, pour contenter cette inclination naturelle qui aime à ſe diſtinguer par une

vaine magnificence ; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour propre de superfluités accoutumées ; les mêmes agrémens du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui, les mêmes avantages du côté de la fortune ; pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent : vos mœurs semblent différentes, tous vos penchans sont encore les mêmes ; vous paroissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes Freres ! que de conversions superficielles & vaines ! & que d'ames changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu !

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchemens qui éloignent les attraits du crime : il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisieme lieu, la Pécheresse de l'Evangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums & ses cheveux à Jesus-Christ ; elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrens de larmes, elle les essuye, elle les baise ; & comme le troisieme désordre de son péché avoit été un assujettissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût de ces tristes ministeres.

Nouvelle instruction : il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, & les rapprochent du devoir & de la regle. Vous aimiez les jeux, les plaisirs, les amusemens, & tout ce qui compose la vie mondaine : c'est peu de retrancher de ces plaisirs, tout ce qui peut encore conduire au crime. Si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la priere, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succédent à ces mœurs dissipées, & ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir ce monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens & de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu-à-peu ces flammes impures, affoiblissent ces penchans devenus désormais indomptables par un long usage de volupté ; & non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachemens que vous aurez rompus ; sans les avoir affoiblis, & comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse vos passions plus violentes & plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées & suspendues, sans les affoiblir & sans les combat-

tre, vous feront éprouver des agitations & des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage : vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus foible, plus combattu, plus vif pour les plaisirs, plus aisé à ébranler, plus degoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil : vous vous ferez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même, plus d'opposition aux devoirs ; & comme il est difficile de se soutenir long-tems seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bien-tôt d'une vertu, qui vous coûtera si cher & pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille & mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, & par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines, que d'augmenter & multiplier ses sacrifices : & tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine & le dégoût, que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avoit accompagné le péché de la Femme de notre Evangile, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite. Le scandale de la Loi, qui se trouvoit dèshonorée dans l'esprit des Romains, & de tant d'autres Gentils assemblés & répandus dans la Pa-

leſtine, & qui, témoins des égaremens de notre Péchereſſe, en prenoient ſans doute occaſion de blaſphémer le nom du Seigneur de mépriſer la ſainteté de ſa Loi, de ſe confirmer dans leurs impies ſuperſtitions, & de regarder l'eſpérance d'Iſraël, & les merveilles de Dieu rapportées dans les Livres ſaints, comme des fictions inventées pour amuſer un Peuple crédule.

Scandale du lieu : ſes égaremens avoient éclaté dans la Cité, c'eſt-à-dire, la Ville principale, d'où le bruit de tels événemens ſe répandoit bien-tôt dans le reſte de la Judée.

Or, voilà les ſcandales qu'elle répare dans ſa pénitence : le ſcandale de la Loi, en renonçant aux traditions ſuperſtitieuſes des Phariſiens, qui en avoient altéré les préceptes ; & venant reconnoître Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin & l'accompliſſement. Car ſouvent après avoir dèshonoré la Religion dans l'eſprit des impies, par nos excès & par nos ſcandales, nous la dèshonorons encore par notre piété : nous nous faiſons une maniere de vertu toute mondaine, ſuperficielle, phariſaïque : nous devenons ſuperſtitieux ſans devenir pénitens : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le ſcandale de nos déſordres, que par celui d'une piété ſenſuelle : & nous faiſons plus de tort à la vertu, par les foibleſſes & les illuſions que nous y mêlons, que nous ne

lui en faisons par des excès ouverts & déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre, & plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même Cité qui avoit été le théâtre de sa confusion & de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, sa douleur & ses larmes : elle ne vient point trouver Jesus-Christ, à la faveur des ténébres de la nuit comme Nicodéme, ou dans des bourgades éloignées de la Cité, pour dérober aux yeux du public, les premieres démarches de sa conversion. A la vue de cette grande Ville, qu'elle avoit scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du Pharisien : & ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence, ceux qui l'avoient été de ses crimes. Car souvent après avoir mépriſé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu ; les yeux du public ne paroissoient pas redoutables dans nos égaremens ; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices se montroient sans ménagement, notre vertu se cache & se ménage : nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jesus-Christ ? nous avons honte de paroître si différens de nous-mêmes : nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, & nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuſe Pécheresſe n'eſt pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal : elle ſoutient même avec une ſainte inſenſibilité, les reproches du Phariſien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ſes mœurs paſſées. Car le monde figuré par ce Phariſien, ſe fait un plaiſir inſenſé de rappeller les anciens égaremens des perſonnes que la grace a touchées : loin de s'édifier de leur régularité préſente, on revient ſans ceſſe à leur conduite paſſée : on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvellant le ſouvenir de ce qu'elles ont fait, il ſemble que les égaremens qu'elles pleurent, autoriſent ceux que nous aimons, & dans leſquels nous vivons encore, & qu'il nous eſt plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitens ſincères ſe repentent de l'avoir été. C'eſt ainſi, ô mon Dieu! que tout coopére à notre perte ; & qu'au lieu de bénir les richeſſes de votre miſéricorde, lorſque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines & diſſolues, & de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, ſi diſpoſée à recevoir le pécheur qui revient ; inſenſibles à ſa pénitence nous ne ſommes occupés qu'à rappeller ſes égaremens : comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons rien à craindre dans le déſordre ; qu'un jour enfin nous en reviendrons ; & que cette ame touchée, ayant été encore plus engagée que nous dans les paſ-

sions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement, dans les exemples mêmes de pénitence!

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premieres mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent : c'en est une autre non moins dangéreuse, de regarder ces expiations, comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il faut vous en exposer les consolations.

II. PARTIE.

VEnez à moi, dit Jesus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité; venez éprouver les douceurs & les consolations de mon joug; & vous y trouverez la paix & le repos, que vos ames tyrannisées sous la servitude des passions cherchent envain depuis tant d'années: *Et invenietis requiem animabus vestris.*

Cette promesse adressée à toutes les ames criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la Pécheresse de notre Evangile. En effet, tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égaremens, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence;

& elle eſt heureuſe avec Jeſus-Chriſt par les mêmes endroits qui avoient fait tous ſes malheurs dans le crime.

Oui, mes Freres, un amour injuſte avoir fait ſon premier crime, & la premiere ſource de tous les malheurs; la premiere conſolation de ſa pénitence, c'eſt une ſainte dilection pour Jeſus-Chriſt, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec l'amour profane, qui juſques-là avoit occupé ſon cœur. Je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correſpondance.

Dans l'objet : le déréglement de ſon cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconſtans, perfidies, plus diſſolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuſe, qu'à ſatisfaire leurs paſſions déſordonnées; à des hommes qui joignent toujours la paſſion contentée au mépris; à des Amnons à qui l'objet infortuné de leur amour, devient vil & odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils déſirent; à des hommes dont elle connoiſſoit les foibleſſes, les artifices, les emportemens, les défauts, qu'elle ſentoit bien en ſecret n'être pas dignes de ſon cœur, & auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuſe de la paſſion, plus que par le choix libre de la raiſon; enfin, à des hommes qui n'avoient pu encore fixer la légéreté & les viciſſitudes éternelles de ſon cœur. Sa pénitence l'attache à Jeſus-Chriſt le modéle de toutes les vertus, la ſource de tou-

tes les graces, le principe de toutes les lumieres : plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur & de sainteté ; plus elle aime, plus elle le trouve digne d'être aimé : à Jesus-Christ l'ami fidéle, immortel, désintéressé de son ame, qui n'est touché que de ses intérêts éternels, qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse ; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel ; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguoit le plus elle-même par l'excès de ses miseres ; qui n'attend rien d'elle, & qui veut lui donner plus qu'elle n'en sauroit attendre elle-même : enfin, à Jesus-Christ qui a calmé son cœur, en le purifiant ; qui a fixé l'inconstance & la multiplicité de ses désirs ; qui a rempli toute l'étendue de son amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame ! jusqu'à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes & vos peines ? vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter ? la vertu & l'innocence vous seroient-elles plus pénibles, que les passions honteuses qui vous asservissent & vous déchirent ? Ah ! tout vous sera plus supportable, que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès

de la passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté: à des complaisances honteuses; à des assujettissemens désagréables; à des sacrifices éclatans, & dont souvent, pour toute reconnoissance, ils ne prenoient que le droit d'en exiger de nouveaux: car telle est l'ingratitude des hommes; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur esprit le mérite: & ils vous punissent de la vivacité & de la honte de votre emportement, en prenant occasion de-là même, de laisser affoiblir jusqu'à leur reconnoissance.

Voilà les ingratitudes que notre Pécheresse avoit éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté; les plus légeres démarches qu'elle fait pour Jesus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jesus-Christ même. Envain le Pharisien tâche d'en diminuer le mérite, (car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du Juste,) le Sauveur en prend la défense: Voyez-vous cette femme? lui dit-il: *Vides hanc mulierem*? comme s'il vouloit lui dire: Connoissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, & jusqu'où va la force & l'excès de son amour? *Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux; de les parfumer*

mer, de les baiſer. Il compte tout, il remarque tout, un ſoupir, une larme, un ſimple mouvement du cœur; rien n'eſt perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui: rien n'échappe à la fidélité de ſes regards & à la tendreſſe de ſon cœur: on eſt bien aſſuré qu'on ne ſert pas un ingrat; il fait valoir même les plus légers ſacrifices: *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudroit, ce ſemble, que tous les hommes la regardaſſent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fuſſent des eſtimateurs auſſi équitables que lui de ſon amour & de ſes larmes? *Vides hanc mulierem.* Il ne voit plus ſes égaremens: il oublie une vie entiere de diſſolution & de crime; il ne voit que ſon repentir & ſes larmes.

Or quelle conſolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir ſe dire à elle-même: Je n'avois vécu juſqu'ici, que pour le menſonge & pour la vanité: mes jours, mes années, mes ſoins, mes inquiétudes, mes peines, tout juſqu'ici eſt perdu & ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir des hommes, pour leſquels ſeuls j'ai vécu, pour leſquels ſeuls j'ai tout ſacrifié; ma bonne-foi, mes empreſſemens, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude: mais déſormais tout ce que je vais faire pour Jeſus-Chriſt ſera compté: mes peines, mes violences, les plus légers ſacrifices de mon cœur; mes ſoupirs, mes larmes, que j'avois verſées tant de fois en vain pour les créatures; tout cela ſera écrit

en caracteres immortels dans le livre de vie: tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidéle que je sers: tout cela, quelques défauts que ma foiblesse & ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grace de mon libérateur; & il couronnera ses dons, en récompensant mes foibles mérites: je ne vis plus que pour l'éternité: je ne travaille plus envain, mes jours sont réels, & ma vie n'est plus un songe. Oh! mes Freres, que la piété est un grand gain! & qu'une ame qui revient à Jesus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie!

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre Pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes. On doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime: on est ingénieux à se rendre malheureux, & à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies: plus on est de bonne foi, plus on souffre; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez; & ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour! A peine a-t'elle commencé d'aimer Jesus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée: elle entend sortir de sa bouche divine, la sentence favorable, qui en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté & de l'amour de celui qui les

remet : *Remittuntur ei peccata multa*, non-seulement on oublie ses égaremens ; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ses allarmes ; on ne laisse plus le lieu aux défiances & aux incertitudes ; & elle ne peut plus douter de l'amour de Jesus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance, & de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une ame brisée de douleur, au sortir du Tribunal où Jesus-Christ par le ministère du Prêtre, vient de lui remettre des désordres, qu'elle a effacés par son amour & par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine inséparable de l'état présent de cette vie ; une paix secrette lui rend témoignage au fond de son cœur, que Jesus-Christ s'est rendue à elle : elle sent une douceur & une joie au fond de sa conscience, qui ne peut-être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions & des allarmes, & qu'en certains moment frappée plus vivement de l'horreur de ses égaremens, & de la sévérité des jugemens de Dieu, tout ne lui paroisse désespéré : mais Jesus-Christ qui excite lui-même ces organes au fond de son cœur, les a bien-tôt calmés : sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un Apôtre allarmé sur les ondes ; Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? *Modicæ fidei, quare dubitasti* ? ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection

Matth. 14. 31.

& de ma bienveillance ? rappellez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramene pas de si loin, pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Premiere consolation de sa pénitence, la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jesus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes ; & ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines.

On a beau dire que les soins des passions sont la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, & que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ; quelles attentions ! quelle gêne ! Il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles, & qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, & sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! Il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate,

le Marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher, les retardemens & les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des allarmes, des jalousies, des assujettissemens, des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion: quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance & de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisi pour les ministres & les confidens de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur & sa liberté, & dont on n'oseroit se plaindre ! à tout cela ajoutez ces momens cruels, où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, & de sentir toute l'indignité de notre état ; ces momens où le cœur né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, & trouve son supplice dans ses dégoûts & dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est-là cette félicité que tu nous vante tant, favorises-en tes adorateurs ; & punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre Pécheresse met aux pieds de Jesus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instrumens de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la ver-

tu n'aurois point d'autre consolation : n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures; de s'être rendu supérieur aux événemens; de trouver dans son propre cœur, tout ce qu'il faut pour être heureux, & de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? Que perd-on en sacrifiant des soucis sombres & cruels, pour trouver la paix & la joie? & n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jesus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la Pécheresse : allez en paix : *Vade in pace.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense & la consolation des larmes & du repentir : la paix du cœur qu'elle n'avoit pu encore trouver, & que le monde n'a jamais donnée. Insensés! dit un Prophête malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant des liens du joug qui l'accable, & qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissemens, & des contraintes! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, & quasi vinculum plaustri peccatum!* Is. 5. 18.

Enfin, son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes : on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité & l'opprobre de sa conduite: elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation, & une

vie exempte de blâme ; & le Pharisien est surpris que Jesus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement ; couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions, & il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire ; & il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane ; & ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures, & il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, & dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; & de réveiller par-tout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avoient été les amertumes & les opprobres qui avoient accompagné les passions & les désordres de notre Pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire, que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécheresse si mépriſée dans le monde, trouve en Jesus-Christ un

apologiſte & un admirateur : cette Péchereſſe, dont on ne parloit qu'en rougiſſant, eſt louée par les endroits mêmes les plus glorieux ſelon le monde, la bonté du cœur, la généroſité des ſentimens, la fidélité d'un ſaint amour : cette Péchereſſe qu'on n'oſoit comparer qu'à elle-même, dont le ſcandale n'avoit point d'exemple dans la cité, eſt élevée au-deſſus du Phariſien ; la vérité, la ſincérité de ſa foi, de ſa componction, de ſon amour, mérite d'abord la préférence ſur une vertu ſuperficielle & phariſaïque : Enfin, cette Péchereſſe dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, & qui n'eſt nommée que par ſes crimes, eſt devenue la gloire que Jeſus-Chriſt, la louange de la grace, l'honneur de l'Evangile. O admirable pouvoir de la vertu !

Oui, mes Freres, elle nous rend un ſpectacle digne de Dieu, des anges & des hommes : elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits & dans des honneurs dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelle : elle nous réunit aux ſerviteurs de Jeſus-Chriſt & à la ſociété des Juſtes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même appercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des paſſions avoit comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs paſſées ne nous avoient attiré de honte & de mépris. Tandis que Jonas eſt infidéle, il eſt

l'anathême

l'anathême du ciel & de la terre ; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, & de le rejetter comme un enfant de honte & de malédiction, & il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'azile, & cacher sa confusion & son opprobre. Mais à peine touché de repentir, a-t'il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses peres, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive ; que les Grands & le Peuple lui rendent des honneurs jusques-là inouis ; & que le Prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, & se couvre de cendre & de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue & inspire, nous en avoient attiré le mépris ; la vertu que le monde censure & combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que vous ne finissiez votre honte & vos inquiétudes avec vos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous allarment ? mais plus vous différez, plus elles grossissent ; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre foiblesse. Ah ! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier? Elles vous jetteront alors dans le désespoir : vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug, & de ne plus compter sur votre salut : vous vous ferez des ma-

ximes, pour vous calmer dans le libertinage ; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource : on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent : on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; on a bien-tôt conclu que tout est incertain, dès que le cahos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste & de si rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?

Ame infidelle ! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ; & vous avez pû soutenir jusqu'ici la tristesse secrette du crime : la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter ; & il y a si long-tems que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, & que nul plaisir ne sauroit égayer. Ah ! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu : vous avez fait dans les peines & les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété ; & d'autant plus que la grace adoucit, & rend aimables les violences de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu ! j'aurois pû en effet depuis tant d'années errer dans des voïes triſtes & pénibles, ſous la tyrannie du monde & des paſſions ; & je ne pourrois pas vivre avec vous ſous la tendreſſe de vos regards, ſous les aîles de votre miſéricorde, ſous la protection de votre bras ? ſeriez-vous donc un maître ſi cruel ? Le monde qui ne vous connoît pas ; croit que vous rendez malheureux ceux qui vous ſervent : mais pour nous, Seigneur, nous ſavons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les peres, le plus fidéle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs ; & que vous prévenez par mille conſolations ſecrettes, dont vous favoriſez ici-bas vos ſerviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

Ainſi ſoit-il.

AVIS.

ON ne trouvera point ici de Sermon pour le Vendredi de cette Semaine. Le Pere Maſſillon dans ſon Manuſcrit, met pour ce jour-là un Sermon ſur le myſtère de l'Incarnation : nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce Sermon au volume des Myſtéres.

Après le Sermon que l'on va lire, on trouvera un point de Sermon qui traite de l'énormité des Communions indignes. Le Pere Maſſillon en avoit fait d'abord ſon premier point ; mais enſuite le ſecond point où il s'agiſſoit des diſpoſitions néceſſaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un Sermon entier, & laiſſa ce qu'il avoit écrit ſur l'énormité des Communions indignes. Le Public, après avoir lû ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, ſi nous l'avions ſupprimé ; mais il ſeroit à propos de le lire ayant le Sermon qui ſuit.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DES RAMEAUX.

Sur la Communion.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur. Matth. 21. 5.

Les oracles des Prophêtes, les manifeſtations du Seigneur aux Patriarches, les ſacrifices & les oblations de la Loi, ſes ſignes & ſes figures annonçoient depuis pluſieurs ſiécles à l'infidéle Jéruſalem, que ſon Libérateur & ſon Roi ne tarderoit pas de la viſiter, & de paroître au milieu d'elle. Le précurſeur lui-même, cet Ange du déſert, prédit dans Malachie, avoit enfin paru ſur les bords du Jourdain, pour préparer les voïes au Roi de gloire, & dire à ſon

peuple : Le voici ; & Jéruſalem n'avoit plus d'excuſe, ſi elle venoit à le méconnoître, & à le recevoir indignement dans ſon propre Royaume.

Cependant cet avénement ſi heureux, que tant de Juſtes avoient demandé, que tant de ſiécles avoient attendu, que tant de préparatifs avoient annoncé, & qui annonçoit lui-même des biens ſi magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, & de lui rappeller ſes anciens jours de gloire & de magnificence, la jette dans un trouble univerſel & dans des allarmes publiques : *Commota eſt univerſa civitas.* Tout eſt ému dans Jéruſalem, lorſqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les Prêtres, les Phariſiens, témoins des acclamations & des chants d'Allégreſſe d'une populace obſcure, & de quelques Juifs ſpirituels & fidéles, ſe trouvent agités de mille mouvemens divers de frayeur, d'inquiétude, de jalouſie, de triſteſſe : une terreur univerſelle ſe répand parmi eux : il ſemble que c'eſt un tyran qui vient porter dans les murs de Jéruſalem l'effroi & le carnage, & emmener, comme autrefois ſes citoyens en ſervitude, plutôt qu'un Roi pacifique qui vient la délivrer par ſa préſence, & la purifier par l'effuſion de ſon ſang. Il n'eſt que ce petit nombre d'ames ſimples & innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville ; & qui lui font un innocent triomphe de leurs

Matth. 21 10.

cris de joie, & des branches d'arbres dont elles couvrent & ornent sa route.

Voilà, mes Freres, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carriére, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, & qu'il venoit se donner à nous pour être notre Pâque : ses prieres, ses purifications, ses cérémonies : ont été comme autant de voix qui nous ont averti de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la Communion aux jours solemnels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos désirs & notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, & sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion* : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes Freres, cette heureuse nouvelle? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience, & n'y trouvant que des habitudes criminelles, des playes envieillies & honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur & d'indignation, pour nous juger & pour nous perdre; & non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, & pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Il n'eſt qu'un petit nombre d'ames fidéles qui vont au-devant de lui par leurs déſirs, & qui le voyent arriver avec une ſainte allégreſſe, & ce qu'il y a de plus affligeant, c'eſt que malgré cette frayeur, cette triſteſſe, ces allarmes d'une conſcience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne ſe préſentent à Jeſus-Chriſt pour le recevoir, & qui ne croyent avoir ſatisfait à la loi de l'Egliſe, après l'avoir reçu avec des diſpoſitions ſi oppoſées à celles qu'il exige de nous. Inſenſés, qui ne penſent pas que recevoir Jeſus-Chriſt dans ces diſpoſitions, ce n'eſt plus manger la cène du Seigneur, c'eſt manger & boire ſa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable, de peur que Jeſus-Chriſt ne vienne vous viſiter, comme il viſita autrefois Jéruſalem, pour votre condamnation & pour votre perte. Quelles ſont les diſpoſitions qui doivent nous préparer au devoir paſcal ? je vais en marquer trois principales, & ce ſera le ſujet de cette inſtruction. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. REFLEX. LOrſque j'ai aſſuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jeſus-Chriſt en ces jours ſaints, n'apporteront pas à cette grande action les diſpoſitions néceſſaires, & ſe rendront peut-être coupables du corps & du ſang du Seigneur ; je n'ai

pas prétendu parler de ces ames noires, qui de sang froid & le sachant, viennent par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, & peuvent se familiariser avec le sacrilège : je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue & peu sincère, viennent aux pieds de l'autel cacher sous la plus sainte & la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une ame impure; & aiment encore mieux être impies, que passer pour moins réligieux. Ah ! il faudroit des foudres, & non pas des discours à des ames de ce caractère, ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie & à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! & c'est vous qui me la donnez; que parmi les Fidéles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfans de malédiction; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathême parmi les Fidéles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines, lesquelles après une année entiére de plaisirs & de dissolution se présenteront au Tribunal avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera, ni dissimulation ni feinte, & qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, & une

conſcience que le bain de la pénitence aura achevé de ſouiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Freres, ſi vous n'avez rien à craindre ſur la profanation des ſaints Myſtères auſquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles ſont les diſpoſitions eſſentielles à une Communion ſainte; & chacun en s'appliquant ces régles, que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conſcience pure, venir ſe préſenter à l'autel.

Or, toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à cette action ſainte, ſont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve ſoi-même, avant que de manger de ce Pain de vie : *Probet autem ſeipſum homo, & ſic de pane illo edat.* Je ſais que l'eſprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme; & que s'éprouver ſoi-même, n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs, & achever de ſe méconnoître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'eſt pas ſi difficile à faire; & la mépriſe n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent ſe tromper. Car il s'agit de ſavoir premiérement, ſi vous êtes ſincèrement changé; ſecondement, ſi vos anciennes paſſions non-ſeulement ne ſubſiſtent plus dans vos penchans déréglés, mais ſi vous avez commencé du moins à les expier par les larmes & les rigueurs de la pénitence; enfin, ſi vous ajoûtez à ces pré-

1. *Cor.* XI. 28.

caution un désir sincère & ardent de vous unir à Jesus-Christ : c'est-à-dire, qu'on exige de vous, & de tous ceux qui vous ressemblent & qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, & une épreuve de ferveur. *Probet autem seipsum homo, & sic de pane illo edat.*

Je dis premiérement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté & de la justice que vous aviez perdue par vos crimes ; si vous êtes encore dans la mort & dans le péché, la table de Jesus-Christ vous est interdite. Car c'est ici un Pain de vie ; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'est la table des enfans ; les ennemis en sont indignes : c'est la pierre précieuse de l'Evangile ; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent & changé ? & votre conversion sera-t'elle sincère ? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du Prêtre: je n'examine pas si le choix même que vous faites du Confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité, & le plus sévère

n'eſt pas toujours le plus ſaint ni le plus inſtruit ; mais ſi vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener les pécheurs: un de ces hommes, des mains duquel une ame échappe difficilement, pour ainſi dire, & auſquels l'on ne s'adreſſe que lorſqu'on veut ſincérement renoncer au vice & ſervir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendroit aux remèdes, aux expédiens, au détail de vos mœurs & de vos beſoins ; qui ne laiſſeroit plus rien de douteux dans votre conduite ; & des pieds duquel vous ne ſortiriez plus avec ces incertitudes ſecrettes qui ſuivent toutes vos confeſſions, & qui ſont toujours les triſtes fruits d'une conſcience embarraſſée, & qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'examine pas encore ſi dans la diſcution de votre conſcience, vous ſerez un jour éclairé & ſévère envers vous-même ; ſi vous ne vous ferez pas grace ſur mille tranſgreſſions pour leſquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu ; ſi les lumiéres de la foi, ou les préjugés du monde & de vos paſſions, ſeront les régles conſultées dans votre examen & dans vos recherches ; & ſi les ſoins pour approfondir les abîmes de votre conſcience, répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude de vos crimes. Laiſſons-là ces abus plus ſenſibles & plus marqués, & ſur leſquels il eſt mal-aiſé de s'abuſer ſoi-même.

Mais ſouffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchez aux pieds

du Prêtre ; mais venez-vous y laiſſer vos paſſions ? vous ſortez du Tribunal abſous ; mais en ſortez-vous juſtifié ? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce déſir ſincère de réparer le paſſé, ces vûes, ces projets, ces réſolutions réelles & effectives d'une nouvelle vie ? prenez-vous tout de bon des meſures pour commencer ? cherchez-vous des expédiens pour rompre vos engagemens profanes, pour vous retirer ſans délai des occaſions ? arrangez-vous déjà par avance dans votre eſprit vos devoirs, vos occupations, vos liaiſons, vos dépenſes, tout le détail de vos mœurs, juſques ici ſi dérangées, & ſi pleines, ou de paſſions, ou d'inutilités ? Voilà les ſoins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée ſur le point d'une ſincère converſion : c'eſt par-là que vous connoîtrez ſi vous êtes revenu de bonne-foi de cet attachement depuis ſi long-tems fatal à votre innocence, ſi ſouvent confeſſé, jamais corrigé ; de cette haine ſur laquelle vous ne ſauriez vous vaincre ; de cette fureur du jeu qui vous tyranniſe, qui trouble la paix domeſtique, qui dérange vos affaires, & à laquelle mille événémens malheureux n'ont pû encore vous obliger de renoncer ; en un mot, ſi vous êtes une nouvelle créature ; ſi vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet ; & ſi Jeſus-Chriſt, entrant par la Communion dans la maiſon de votre ame, pourra dire, comme lorſqu'il entra

dans la maiſon de Zachée : C'eſt aujourd'hui un jour de ſalut pour cette maiſon : *Luc. 19.* *Hodiè ſalus domui huic facta eſt.*

Quoi, mon cher Auditeur ! vous avez prolongé vos crimes juſqu'au jour de votre pénitence ! à peine avez-vous mis entre vos déſordres & votre confeſſion, l'intervalle d'un léger examen ; au ſortir de l'autel, & la ſolemnité paſſée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaiſons ſe renoueront ; les paſſions ſe réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'eſt pas ici une prédiction en l'air ; c'eſt ce que vous avez toujours éprouvé après la ſolemnité de Pâques : & vous croiriez que le court intervalle qui s'eſt paſſé entre vos crimes & votre rechûte, a été préciſément le moment de votre juſtification, & que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame néceſſaire pour manger la chair de l'Agneau ?

Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, qui que vous ſoyez ; vous venez manger & boire votre condamnation : ces retours promts & toujours certains au premier vomiſſement ; ce cours de paſſions & de crimes qui n'eſt interrompu que par l'inſtant de la ſolemnité & de la participation à la table du Seigneur ; ce mêlange monſtrueux de ſaint & de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des Myſtères

saints ! Ce n'eſt pas qu'on prétende que la divine Euchariſtie doive vous établir dans un état immuable de juſtice ; un tel état eſt le privilège non de la terre, mais du Ciel, où Dieu ſe découvrant à l'ame comme ſon bien ſouverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de ſon amour, la mettra dans une heureuſe impuiſſance de l'offenſer. Eh ! qui ne ſait qu'ici-bas la vie de l'homme eſt une tentation continuelle ; que les plus juſtes mêmes affligent quelquefois l'Egliſe par des chûtes éclatantes, & que celui qui eſt débout doit toujours craindre de tomber. Mais on voudroit du moins qu'après le remède, vous ne paruſſiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que ſi vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convaleſcences avancées qui ne différent de la parfaite guériſon, que par un reſte de foibleſſe : on voudroit que la juſte crainte d'une rechûte rendît les précautions plus exactes : on voudroit, dit ſaint Chryſoſtôme, qu'au ſortir de l'autel, vous offriſſiez aux ſéductions des ſens, plus de force ; aux périls, plus de vigilance ; aux objets qui ont ſéduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir & pour la vertu : on voudroit continue ce Pere, que le ſang de Jeſus-Chriſt auquel vous venez de participer, tranſmît avec lui dans votre cœur, les ſentimens & les inclinations de Jeſus-Chriſt ; & que comme le ſang des Rois & des Céſars, en coulant

dans les veines de leurs auguſtes enfans, y fait paſſer avec lui le courage & la magnanimité de leurs ancêtres, & des ſentimens dignes de leur naiſſance, on voudroit que le ſang de Jeſus-Chriſt, en coulant dans vos peines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jeſus-Chriſt, & vous inſpirât des ſentimens dignes d'une ſi haute origine; on voudroit, en un mot, qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

Joan. 6. En effet, *celui qui mange ma chair, & qui boit mon ſang*, dit Jeſus-Chriſt, *demeure en moi, & je demeure en lui.* Jeſus-Chriſt ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, *Il y demeure*: *In me manet*; il ne dit pas, Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui*: j'établis dans ſon cœur une demeure fixe, ſolide, durable: je fais avec lui une alliance ferme & conſtante: *In me manet, & ego in illo.* Donc, conclut ſaint Auguſtin, celui qui ſe contente de recevoir Jeſus-Chriſt, & qui ne le conſerve pas, & qui ne demeure pas en lui, & qui le chaſſe d'abord de ſon cœur, il ne l'a pas reçu ſpirituellement: il a mangé & bû ſa condamnation.

Oui, mes Freres, déſabuſons-nous; une Communion ſainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jeſus-Chriſt d'une maniere ſi intime & ſi ineffable, lui donne tant de force & de courage, augmente ſi ſenſiblement ſa foi, que cette ame marche long-tems, comme le Prophête, dans la force

force & dans le secours de cette viande sainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius*; & qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion, aux foiblesses les plus indignes d'une ame chrétienne. 3. Reg. 19. 8.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos Communions, en ces jours solemnels, sont des profonations ou des graces ? voyez quel en est le fruit ; quel changement elles opérent en vous ; quelle vie vous menez au sortir des Mystères redoutables : la régle est sûre. Des Communions saintes & utiles, ne sauroient subsister avec des mœurs toujours également mondaines & profanes : & tandis que vous vivrez dans les mêmes passions & les mêmes engagemens, & qu'au sortir de l'autel saint, vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos Communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes Freres, vous que ce discours regarde, & qui vivez dans les habitudes du crime, que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Eglise exige. Le Ministre qui vous absout témérairement, ne vous délie pas devant le Seigneur ; parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le Ciel : la sentence qu'il prononce, est pour vous une sentence de mort : il met sur

votre tête le ſang innocent, il eſt vrai; mais ce ſang devient votre crime, au lieu qu'il auroit dû être votre remède, & vous périſſez ſous la main deſtinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du tems pour examiner ſi vos habitudes ſont enfin éteintes; ſi cette démarche de pénitence ſera plus heureuſe que les autres juſqu'ici inutiles; ſi vos promeſſes ſeront plus ſincères; ſi vous n'irez pas demain rentrer dans vos premieres voïes; & ſi vous ne vous préſentez pas au Tribunal pour ſatisfaire au devoir extérieur que l'Egliſe vous preſcrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? ne devoit-il pas exiger de vous des preuves de la ſincérité de vos proteſtations avant d'expoſer la grace du Sacrement; l'éloignement des occaſions; un divorce entier & ſans retour avec les objets de vos paſſions; une ceſſation du crime; & enfin, un commencement du moins d'expiation des ſouillures dont vous vous êtes préſenté encore tout couvert au Tribunal?

II. REFLEX. ET c'eſt ici la ſeconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeller l'ancienne pratique de l'Egliſe, & la diſcipline de ces ſiécles fervens, où l'on faiſoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Egliſe avoit alors ſes raiſons en établiſſant cette régle: elle en a eu auſſi en ceſſant de l'obſerver; & c'eſt à nous,

en soupirant sur la cessation de ses anciennes régles, à nous conformer à ses usages, & non pas à les reformer. Mais je vous dis à vous, mon cher Auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs passées, & à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au Tribunal, & qui ont toujours recommencé après la solemnité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les Justes à la Table sainte? Quoi? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jesus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux Mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au Prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les Anges, & vous nourrir de leur pain? Quoi? au sortir du Tribunal, la Communion vous tiendroit lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense & la consolation, disent les Saints? vous iriez de plein-pied du crime à l'autel? & loin de répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens, vous viendriez d'abord vous consoler avec les Justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Eglise du Ciel, il n'y aura que les Vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le sang, & qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de

même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que les ames innocentes & pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, & qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses Mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entieres d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prieres: il se purifioit longtems dans les exercices publics d'une discipline pénible: il y devenoit un homme nouveau; l'on ne voyoit plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; & l'on peut dire que la divine Eucharistie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis; & que toute la pureté qu'exige la chair de Jesus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur & l'infection de ses playes? Ah! l'usage, mes Freres, n'a rien changé à la Loi: l'Eglise a pû se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulieres: les siécles ont pû dégénérer de leur premiere ferveur; le corps de Jesus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Freres, l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la Communion pascale. Elle nous instruit par-là que les grands pécheurs ont besoin d'un tems d'épreuve & de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour se purifier par le jeûne & par la priere, & se disposer ainsi à la participation des Mystères saints : elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres & la Table du Seigneur, & que les faire passer du crime à l'autel, ce seroit, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, & non pas les conduire à la source des graces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme par-tout ailleurs, appliquer & conduire la régle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entiere, si marquée, qu'on doit abréger le tems des épreuves, & se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; & qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitens, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au Pere de famille : *J'ai péché contre le Ciel & devant vous*; qu'on peut les faire asseoir comme lui à la Table sainte, & les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchûs par leurs crimes. *Luc.* 15. 18.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent

des ames ſincèrement touchées, & toutes réſolues de renoncer à leurs paſſions, & de ſervir Dieu; mais avec cela ſi foibles, ſi inconſtantes, ſi peu à l'épreuve des occaſions, que ſi vous ne vous hâtez de les ſoutenir, de fixer, pour ainſi dire, leur légéreté par la grace des ſaints Myſtères; ſi vous les laiſſez trop long-tems à elles-mêmes, loin de ſe purifier par la pénitence, elles s'affoibliront par le dégoût; & la vivacité de leur componction, loin de ſe rallumer par le délai, ſe rallentira par leur propre inconſtance. Je ſais que les loix de l'Egliſe ſont pleines de ſageſſe, de charité & de condeſcendance; que le ſalut des pécheurs étant la ſeule fin qu'elle s'y propoſe, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à ſon eſprit; qu'il faut ſouvent relâcher de ſes régles, pour mieux entrer dans ſes intentions; & ſavoir être foible avec les foibles, pour les ſauver tous. Mais je dis que la régle ordinaire, c'eſt que la Communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la premiere démarche de ſa pénitence: qu'elle doit enfin couronner & récompenſer ſes larmes; & non pas ſuccéder à ſes crimes: & qui peut en douter, s'il croit encore que nos Myſtères ſont ſaints & terribles? C'eſt la régle de l'Egliſe; c'eſt la pratique de tous les ſiécles; c'eſt la doctrine des Saints; & c'eſt ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux Fidéles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain

céleſte : *Probet autem ſe ipſum homo, & ſic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Egliſe preſſe, & ne laiſſe pas de lieu, dites-vous, au délai & aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne-foi, mes Freres, que l'Egliſe regarde vos communions indignes comme l'accompliſſement du devoir paſcal? croyez-vous qu'on ſatisfaſſe à ſes loix ſaintes par des ſacrilèges ? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles ; & que fouler aux pieds les Myſtères terribles, ſoit lui donner une grande marque de reſpect & d'obéiſſance? Vous évitez ſes cenſures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît; qu'elle ne punit que les déſobéiſſances ouvertes, & le mépris déclaré de ſes loix : mais évitez-vous les anathêmes du Ciel, qui juge des profanations ſecrettes ? Eh ? qu'auroit-elle prétendu en vous faiſant une loi de la participation au corps du Seigneur ? vous préſenter un remède, ou un poiſon ; un pain de vie, ou une nourriture de mort ; le gage de votre immortalité, ou le ſçeau de votre réprobation ; autoriſer la témérité & les profanations des pécheurs, ou récompenſer les larmes des pénitens, & ſoutenir l'innocence des Fidéles ?

L'Egliſe vous ordonne de participer aux ſaints Myſtères en ces jours ſolemnels; parce qu'elle ſuppoſe que vous en approcherez avec une conſcience pure, & des diſpoſitions dignes de ce Sacrement adorable;

& n'a-t'elle pas raiſon de le ſuppoſer? Hélas les premiers Fidéles en approchoient tous les jours ; ils venoient tous participer aux choſes ſaintes avec le Prêtre qui les offroit : ils ne formoient avec lui qu'un même Prêtre, pour ainſi dire, comme ils ne formoient entr'eux qu'un cœur & qu'une ame : auſſi chaque jour voyoit croître leur foi, & fortifier leur charité & leur courage. Et comment voulez-vous que l'Egliſe, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puiſſe encore ſuppoſer que vous ne ſerez pas en état de vous y préſenter ; elle qui a vû la divine Euchariſtie être le pain de tous les jours de ſes enfans ; faire toute leur conſolation dans les exils, dans les priſons, dans les calamités les plus accablantes ? pourroit-elle croire qu'une année entiere de préparation ne ſuffiroit pas pour vous diſpoſer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleſte ? & quelle différence mettroit-elle donc entre ſes enfans & les infidéles, qui n'ont point de part à ſes promeſſes, & qu'elle ne nourrit pas de ſa foi, de ſes Sacremens & de ſes Myſtères ? C'eſt déjà une néceſſité bien triſte pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un tems, pour nous nourrir de Jeſus-Chriſt : hélas ! notre foi, notre piété, notre utilité toute ſeule auroit dû nous tenir lieu là-deſſus de loi & de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Egliſe, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même-tems

tems de différer, si vous n'êtes pas en état : elle veut que ses Ministres remettent pour vous la grace de la résurrection : elle consent qu'ils vous marquent un autre tems que le sien ; & qu'ils prolongent le devoir pascal au-delà des bornes qu'elle avoit prescrite aux autres Fidéles. Ah ! votre Pâque véritable, mon cher Auditeur, sera le jour où vous communierez dignement : le jour heureux où Jesus-Christ entrera dans votre cœur comme un Libérateur, & non pas comme un Juge ; pour achever de le purifier, & non pas pour y être souillé lui-même : votre Pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azile pur : votre Pâque véritable sera le jour fortuné, où vous ressuscriterez avec Jesus-Christ, & où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grace. L'Eglise n'en connoît point d'autre ; & le fruit de ce Sacrement n'est pas attaché aux jours & aux tems, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au Livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au tems de Pâque, & par conséquent contracté une souillure qui demandoit le remède des purifications, & qui par ordonnance de la Loi leur interdisoit la manducation de l'Agneau pascal : *Quidam immundi super animâ hominis, qui non pote-* Num. 9. 6.

rant facere in Phaſe in die illo ; vinrent ſe plaindre à Moyſe & à Aaron de la dureté de cette ordonnace, qui les empêchoit de célébrer la Pâque avec leurs freres : Pourquoi ſommes-nous privés, leur dirent-ils de la célébration de la Pâque ? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore ſuo inter filios Iſrael* ? Attendez, leur répondit Moyſe, & je conſulterai le Seigneur : *State ut conſulam Dominum.* Dites aux enfans d'Iſraël, répondit le Seigneur : Tout homme qui ſe trouvera immonde au tems de la Pâque, ne pourra la célébrer que le ſecond mois : *Loquere filiis Iſraël : Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.* Voilà la réponſe du Seigneur, mon cher Auditeur : voilà votre régle, vous qui venez porter à cette ſainte ſolemnité des ſoüillures anciennes, dont la Loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier durant ces jours de ſalut, par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous, purifiez-vous, & attendez avec l'avis d'un guide éclairé, le ſecond mois pour célébrer la Pâque : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.* Vous n'aurez pas, il eſt vrai, la joie ſainte de venir environner l'autel au milieu de vos freres, pour ſolemniſer avec eux le jour du Seigneur, & vous nourrir de l'Agneau ſans tâche. Mais n'eſt-il pas juſte que vous portiez la peine & la confuſion dûe à votre perſévérance honteuſe dans le crime ; &

Ibid. ℣. 7.

Ibid. ℣. 20. 21.

que vous soyez privé d'une consolation qui est le prix des larmes ou de l'innocence: *Homo qui fuerit immundus, faciat Phasé Domino in mense secundo.*

Ah ! il auroit fallu pendant cette sainte carriére, commencer une vie plus chrétienne ; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, & à la célébration de la Pâque ; entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction & de pénitence ; ajoûter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît ; & non pas, ou vous en dispenser tout-à-fait, ou y mêler des adoucissemens, qui en ont anéanti tout le fruit, & vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solemnité de la Pâque, par ces jours de douleur & de pénitence : on vous en avoit averti à l'entrée de la carriére ; & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité de régles saintes vous rejette aujourd'hui & vous éloigne de l'Autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement; & qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes & la témérité d'oser en approcher.

III. REFLEX.

ENCORE, mon cher Auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, & un désir ardent & sincére de vous nourrir de Jesus-Christ, vous

conduiſoit à l'autel, la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuſer l'indiſcrétion de la promptitude ; mais c'eſt ici la derniére épreuve, & le dernier préjugé que la plûpart des pécheurs dont je parle, viennent manger & boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes Freres, quel eſt le motif qui vous conduit la plûpart à la Table ſainte en ces jours ſolemnels ? eſt-ce un profond ſentiment de votre foibleſſe, une ardeur ſincére de recourir au ſecours deſtiné à vous fortifier, & une ſainte faim de Jeſus-Chriſt, Hélas ! la plûpart voyent approcher avec un chagrin ſecret, la ſolemnité ſainte. Les Myſtères chrétiens, ces jours ſi heureux pour l'Egliſe, ces jours de joie & d'allégreſſe, vous les craignez comme des myſtéres lugubres, & des jours de deuil & de malheur : vous êtes triſtes & inquiets à l'approche de la Pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jeſus-Chriſt avoit ordonné de renoncer à tout & de le ſuivre : cette ſeule penſée trouble, empoiſonne un mois d'avance tous vos plaiſirs. On voit ces ames infidéles dont je parle, ſur la fin de cette ſainte carriére, traîner le poids d'une conſcience irréſolue ; balancer long-tems entre le devoir & les paſſions ; reculer, différer ; & enfin après bien des agitations & des remiſes, adoucir par le choix d'un Confeſſeur indulgent & peu habile, l'amertume de cette démarche : encore a-t'il fallu attendre le moment où l'E-

gliſe tonne, foudroye ; & l'on n'eſt entré dans la ſalle du feſtin, que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques, c'eſt-à-dire, des plaiſirs & des paſſions du monde, & les traîner malgré eux au feſtin du Pere de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des Chrétiens des foudres & des anathêmes pour les conduire à vos autels ! que la corruption de nos ſiécles, & l'affoibliſſement de la Foi, ait contraint votre Egliſe de leur ordonner, ſous peine de mort, la participation à votre Corps & à votre Sang ! La ferveur des premiers tems auroit-elle pû comprendre que l'Egliſe eût dû faire un jour cet uſage de ſon autorité ? & ſes menaces étoient-elles deſtinées à mener par force ſes enfans à l'autel, ou à ſéparer de ſes Myſtères ſes ennemis & les indignes ?

Mais dites-moi, mes Freres : la privation du corps de Jeſus-Chriſt n'eſt-elle pas la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles ? La vie ſeroit-elle ſupportable à un Chrétien, ſans la divine Euchariſtie ? Faudroit-il même que nous euſſions beſoin de vous exhorter à l'uſage fréquent de ce Sacrement adorable ? eh ! qu'a la Religion de plus conſolant, & la vertu de plus deſirable & de plus utile ? C'eſt le plus tendre adouciſſement de nos peines : c'eſt la ſeule conſolation de notre exil : c'eſt le remède journalier de nos foibleſſes ; c'eſt la

reſſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, dites-vous, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher. Il eſt vrai ; mais ces diſpoſitions, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie, qui les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'eſt en vous nourriſſant de Jeſus-Chriſt, que vous apprendrez comme il nous en aſſure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, & ipſe vivet propter me* ; à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriſer tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'eſt pas digne de lui : c'eſt en approchant ſouvent de la Table ſainte, que vous ſentirez un nouveau goût pour la priére, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'eſt aux pieds de l'autel, & dans l'uſage de cette nourriture céleſte, que vous trouverez des forces pour réſiſter aux péril, pour fuir les occaſions, pour vous défendre contre vous-mêmes : en un mot, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie qui nous met en état d'en approcher dignement ; & une Communion doit nous ſervir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente : plus les paſſions croiſſent ; plus Jeſus-Chriſt diminue dans votre cœur ; plus l'homme de péché augmente & ſe fortifie : auſſi les Communions au tems paſcal ſont-elles inutiles à ces ames mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours ſolemnels ; qui at-

Joan. 6. 58.

tendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre : & plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation.

Hélas ! nos peres s'éloignoient autrefois de leur patrie & de leurs enfans : nos Rois & nos maîtres, à la tête de leurs armées & de leurs plus vaillans sujets, armés du signe sacré de la Croix, s'arrachoient aux délices de leur Cour ; & poussés par la simplicité d'un saint zèle, & par l'ardeur d'une Foi vive, ils traversoient les mers ; ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les Mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disoit-on, il guérissoit un paralitique de trente huit ans : ici, il ressuscitoit Lazare : ici, il marchoit sur les ondes, & commandoit aux vents & à la mer : ici, il reçut le Baptême des mains du Précurseur, & sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la Pécheresse de la Cité : ici, il chassa les profanateurs de la Maison de son Pere. A ces paroles, ces hommes pleins de foi, versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse & de religion ; & ne pouvoient se résoudre à quitter les lieux qui leur rappelloient les actions, les Mysteres, les prodiges d'un si bon Maître. Ah ! mes Freres, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois S. Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Pere : Heureux ceux qui le virent, & qui purent seulement tou-

cher le bord de ſes vêtemens ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous ſe trouve celui que vous ne voulez pas connoître, & dont nos peres alloient chercher ſi loin les précieux reſtes, & adorer les ſacrés veſtiges. Venez à l'autel : ce ne ſont plus des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence : c'eſt lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un Enfant prodigue, & l'a fait aſſeoir à ſa Table : ici, il a guéri l'infirmité d'une Hémorroïſſe, que toute la ſcience humaine, & toutes les reſſources du monde, n'avoient pû tirer de ſa langueur : ici, il a retiré un Publicain de ſes injuſtices, & a porté la paix dans la maiſon de ſon ame : ici, il raſſaſie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne ſuccombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ſes autels, ſont marqués par quelqu'un de ſes prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos déſirs, mon cher Auditeur ? & vous ne lui diriez pas dans ce moment avec Saint Auguſtin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon ame pour en prendre poſſeſſion ; pour y régner ſeul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes foibleſſes ; pour y établir une paix ſolide ? car juſques-ici le monde & les créatures l'ont eſſayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la maiſon de mon ame n'eſt pas aſſez parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-mê-

me tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets & invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ; votre seule présence les dissipera ; & tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t'elle encore des tâches & des rides, qui l'enlaidissent à vos yeux ; car les Anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous & dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera ; & vous renouvellerez sa jeunesse & sa beauté, comme celle de l'aigle : venez seulement, Seigneur, & ne tardez pas : on a tout, quand on vous possède, & au milieu même des plaisirs & des prospérités humaines, on est vuide & on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce-là, mes Freres, les saints empressemens, qui vous conduisent la plûpart à la Table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché ; & vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse & de familiarité ; & vous en faites un devoir de pure bienséance : c'est la table des enfans ; & vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Eglise vous laissoit libre ; si elle se contentoit de vous exhorter seulement par le motif de la solemnité & de vos propres besoins à la participation des saints Mystères, la Table de Jesus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, & nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce

ſont des eſclaves qui craignent & qui obéiſſent : & j'ai eu raiſon de dire que la Fête de Pâque ne fait preſque point de converſions ; & que ces jours heureux voyent plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Diſciples, qui faſſent leur Pâque avec Jeſus-Chriſt : *Cum Diſcipulis meis facio Pascha.* *Matth. 26. 18.*

Auſſi, mes Freres, ſi l'Apôtre ſe plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts ſoudaines, les événemens malheureux, n'étoient qu'une punition des Communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi* ; *1. Cor. 11. 30.* s'il s'en plaignoit dans un ſiécle, où la divine Euchariſtie faiſoit des Martyrs, & non pas des ſacrilèges ; s'il s'en plaignoit à l'Egliſe de Corinthe, toute compoſée preſque de Prophétes, de Docteurs, de Fidéles, qui avoient reçu les dons miraculeux, & qui abondoient en grace & en vertu de l'Eſprit-Saint ; ſi l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la ſource des calamités publiques qui affligeoient cette Egliſe floriſſante, grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colére ne doivent pas attirer ſur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de Miniſtres peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui viennent ſe préſenter tous les jours à l'Autel, & y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez auſſi depuis long-tems, grand Dieu ! vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces, la

coupe de votre fureur & de votre colére : nous voyons les Rois armés contre les Rois, & les peuples contre les peuples : toute l'Europe inondée de sang & de carnage ; la stérilité, désoler nos campagnes ; la mort cruelle, moissonner à nos yeux nos citoyens, & changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés : tant de morts imprévues ; tant d'accidens funestes ; tant de scandales qui affligent votre Eglise. Eh ! d'où pourroient partir, grand Dieu ! ces fléaux si longs & si cruels ? où auroient pû se former ces nuées de fureur & de vengeance, qui depuis si long-tems éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels même, oui, sur ces autels, d'où ne devoient couler que des sources de grace sur les Fidéles ? vous n'êtes peut-être armé, que pour venger les sacriléges, & la profanation des Mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes Freres, les suites les plus terribles des Communions indignes. Comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange & qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange & boit sa propre condamnation.* On ne nous dit pas, Il est condamné ; mais, *Il mange & boit sa propre condamnation* ; c'est-à-dire, le pain de vie qu'il reçoit est un poison : une se- 1. Cor. 11. 29.

mence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance ; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathême qui est devenu comme le fonds de son être, & une partie de lui-même ; c'est-à-dire, que les Sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est le fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guéres : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des Fidéles qui ne discernoient plus le corps du Seigneur : les autres Eglises virent bien-tôt de ces Ministres, dont parle un Apôtre, qui suivoient les routes de Balaan, qui corrompoient toutes leurs voies, qui déshonoroient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue & d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan & à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, & où leur impiété se consomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir, qu'on ne doive attendre d'une ame familiarisée avec les sacrilèges. Un Prêtre corrompu ne l'est jamais à demi ; voilà pourquoi les playes du Sanctuaire sont toujours les plus désespérées ; voilà pourquoi le Sacerdoce dans une ame souillée, est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Eglise

des Miniſtres fidéles : ſecondez le zèle des Paſteurs attentifs à ne choiſir que ceux que vous avez vous-même ſéparés pour le ſaint Miniſtère : faites croître de plus en plus cet eſprit de renouvellement & de diſcipline, que vous avez reſſuſcité dans notre ſiécle ; & ſauvez votre peuple, en lui donnant des Miniſtres qui ne ſoient touchés que de ſon ſalut.

Oui, mes Freres, il y a une malédiction attachée au crime de la Communion indigne, qui ne s'efface preſque plus de deſſus le front de l'ame criminelle : c'eſt un Caïn qui a répandu le ſang innocent. Cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour ſe relever ; mais ces retours n'auront pas de ſuite, & elle retombera ; elle ſortira peut-être des déréglemens groſſiers ; mais ſa pénitence ſera défectueuſe, & elle en demeurera à des mœurs tiédes & lâches, où elle ſe perdra. Il n'eſt preſque point de pénitence pour la profanation de l'Euchariſtie : ce n'eſt pas que les larmes ne puiſſent expier ce crime ; mais c'eſt qu'elles ſont rarement accordées : ce n'eſt pas que l'Egliſe ne puiſſe le remettre ; mais c'eſt qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Auſſi parmi les bourreaux ſur le Calvaire, il s'en trouva à qui le ſang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence. Mais le ſeul profanateur de l'Euchariſtie, dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monſtre &

comme un déſeſpéré : ce diſciple perfide ſe reconnoît, & il ne ſe repent pas : il crie, J'ai péché ; & ſon péché ne lui eſt pas remis : il meurt déſolé, & il meurt réprouvé : ſatan entre dans ſon corps en même tems que la Viande ſainte ; il prend poſſeſſion de cet homme de perdition : *Poſt buccellam introivit in eum ſatanas* ; & ſa mort eſt la plus affreuſe & la plus déplorable dont il ſoit parlé dans les Livres ſaints.

Joan. 13. 27.

Le châtiment que le Seigneur exerce ſur les imitateurs de ſon crime, eſt d'autant plus terrible, qu'il eſt plus ſecret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aſpic, ſelon l'expreſſion de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame ſacrilége ; mais il la frappe d'un anathême inviſible, & la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, leſquelles après des mœurs licencieuſes, n'apportent en ces jours ſaints point d'autre préparation à la table du Seigneur, qu'une confeſſion précipitée, tombent après la ſolemnité, dans des égaremens encore plus déplorables que les paſſés : leur dernier état devient pire que le premier : elles ſentent leurs paſſions croître, & prévaloir avec encore plus d'empire & de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime ; moins de pudeur dans leur confuſion. Il reſtoit encore auparavant quelques déſirs de converſion & de pénitence, réveillés & excités par l'approche & la ſainte ter-

reur de la solemnité : mais le devoir pascal infidélement accompli ; mais la Viande sainte reçue indignement, & leurs jours solemnels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme ; les inquiétudes cessent ; les remords sont appaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce tems saint. On pensoit à changer de vie aux approches de la Pâque : les Sacremens une fois reçus, on n'y pense plus : la Communion a répandu de nouvelles ténébres sur le cœur : le Pain du Ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde & de la terre : les Mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la Foi ; c'est-à-dire, que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son Prophête : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solemnités de Juda* ; elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solemnels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes. Vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon Nom ; que je me plais au milieu de leurs encensemens & de leurs sacrifices ; & que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables saintes de mon Autel ne sont remplies que de vomissemens & de souillures ; *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu* Is. 28. 8.

sordiumque ; ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur & le saint : *Inter sanctum & profanum non habuerunt distantiam* ; & loin d'être glorifié, je suis souillé & déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* ; les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paroissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi, sont encore pleines de sang & d'abomination ; & leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum.*

Ezech. 22. 26.

Ibid.

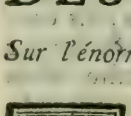
Evitez ce malheur, mes Freres ; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentimens de compoction & d'amour qu'exige de vous le Pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jesus-Christ n'entre pas en vain dans votre ame : conservez ce trésor, & défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples & la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous ; & ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des graces, & le gage de votre immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

FRAGMENT
DE SERMON
POUR LE DIMANCHE
DES RAMEAUX.

Sur l'énormité des Communions indignes.



LA plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'eſt qu'ils ſe rendent coupables du Corps & du Sang du Seigneur : *Reus erit Corporis & Sanguinis Domini.* Comme le ſacrifice de la Croix ſe renouvelle tous les jours de la part de Jeſus-Chriſt ſur nos autels, il s'y renouvelle auſſi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il eſt vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, & dans des circonſtances mille fois plus odieuſes qu'il ne fut crucifié ſur le Calvaire. I. REFLEX. 1. Cor. 11. 27.

Car, premiérement, ſi les Juifs euſſent

connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre; ils ne l'eussent jamais crucifié: leurs outrages ne s'adressoient qu'au Fils de Marie & de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardoient comme un séducteur, & comme un ennemi de Moyse & de la Loi. Leur mépriſe n'avoit point d'excuſe, il est vrai, les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jesus-Christ, l'accompliſſement des prophéties en sa perſonne, auroient dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître le salut qui leur étoit envoyé; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le diſtinguérent par des faux Meſſies qui avoient peu de tems auparavant troublé la Paleſtine, & excité des séditions dans Jérusalem; & en le puniſſant d'un ſupplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu & venger les intérêts de sa loi & de son culte. Mais vous, mon Frere, qui venez le recevoir indignement, vous le connoiſſez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi. Vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-haut, la ſplendeur de son Pere, le Roi immortel des siécles, le libérateur des hommes, le Chef & l'Epoux de l'Egliſe: vous reconnoiſſez en lui toutes ces auguſtes qualités; & c'est avec ces lumiéres, que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme ſur une croix bien plus douloureuſe & plus infâme pour lui ſans comparaiſon que la premiére: les coups que vous portez s'adreſſent à un Dieu; & vous n'avez plus d'ex-

cuſe que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attacherent à la Croix, il avoit encore une chair ſujette à nos infirmités; il pouvoit ſouffrir, il pouvoit mourir; il étoit encore revêtu de la reſſemblance du péché; la mort étoit comme une deſtinée naturelle pour lui; elle étoit la ſuite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triſte loi. Mais aujourd'hui, mon cher Auditeur, vous l'arrachez du ſein de la gloire; vous le faites deſcendre de la droite de ſon Pere, pour l'expoſer à de nouvelles indignités. Il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, & que ſa réſurrection termineroit la carriére pénible de ſes ſouffrances; & vous l'obligez à y rentrer: vous le dépouillez de ce vêtement de gloire & d'immortalité dont le Pere l'avoit revêtu au ſortir du tombeau pour le revêtir encore d'une robe de pourpre & d'ignominie: vous attachez à la croix une chair glorieuſe qui ne devoit plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flâtiez en expirant ſur la croix que tout étoit conſommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines & de vos ſouffrances, & que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pû inventer contre vous étoit accompli; cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même; un calvaire plus ignominieux vous étoit préparé ſur nos autels; & votre croix n'étoit, pour

ainſi dire, que le commencement de vos douleurs & de vos peines : *Initium dolorum hæc.* *Marc. 13. 8.*

Troiſiémement, du moins ſes bourreaux en le crucifiant accompliſſoient les ordres de ſon Pere, exécutoient ſans le ſavoir, l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre ſon Fils en la perſonne du premier pécheur; *Morte morieris* ; ils ſervoient même au-deſſein que Jeſus-Chriſt avoit eu dès le premier inſtant de s'offrir à ſon Pere : il ſemble que ces meurtriers ne faiſoient que ſe joindre à la juſtice de Dieu qui le frappoit, & à ſon propre amour qui l'immoloit, c'étoit alors le tems où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici, mes Freres, vous le déshonorez dans le tems que le Pere le glorifie. Il ne vous livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de ſon ſein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : perſonne ne ſe joint plus à vous pour opérer ce myſtère de mort ; le Fils lui-même ne ſe livre plus parce qu'il l'a voulu, comme autrefois ; vous êtes le ſeul qui trempez dans ce funeſte ſacrifice, le ſeul qui le voulez, le ſeul qui l'exécutez ; le ciel & la terre en ont horreur, & toute l'énormité du ſang répandu, retombe ſur vous ſeul. *Gen. 2. 7.*

En quatriéme lieu, le crime de ceux qui le crucifierent fut utile à tous les hommes : ils répandirent un ſang dont l'effuſion lava nos ſouillures ; ils immolerent un Agneau

dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un Juste dont le tombeau fut glorieux, & où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit, & d'où sortirent tous les Justes des siécles à venir ; ils percerent des mains d'où mille graces découlerent sur l'univers ; ils couronnerent un chef sacré qui par-là devint le Roi des hommes & des Anges ; ils éleverent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut-là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, & les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, & vous y rendre coupable de son Corps & de son Sang, en y participant indignement ; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilège ? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage ? Voulez-vous le savoir ? des maux publics & des calamités nouvelles, les malheurs de l'Eglise. Ah ! si l'apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidens funestes n'étoient qu'une suite de communions indignes : *Ideò inter vos dormiunt multi* ; & s'il s'en plaignoit dans un siécle où chacun répandoit son propre sang pour Jesus-Christ, au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisoit des martyrs plutôt que des sacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe toute composée presque de Prophêtes, d'Apôtres, de Martyrs, de

I. Cor. XI. 30.

Docteurs, de Fidéles qui avoient reçu le don des langues, des miracles, & l'effusion visible de l'Esprit-saint; si dans ces siécles de foi & de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, les calamités qui affligeoient l'Eglise de Corinthe: grand Dieu, quels fléaux ne doivent pas attirer sur nous tant de Ministres indignes; tant d'ames ou téméraires, ou hypocrites, qui dans un siécle aussi corrompu viennent se présenter à vos autels? N'en doutons pas, mes Freres, si le Seigneur nous frappe depuis si long-tems; s'il verse sur nos villes & sur nos Provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, de chutes terribles, l'Eglise dèshonorée par ceux-mêmes qui devoient en être l'appui & l'ornement: d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs & si cruels, si ce n'est du sanctuaire? Où auroient pû se former ces orages & ces tempêtes, qui depuis si long-tems éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes, & la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes Freres, la source des malheurs publics. Car si sur le Calvaire le Ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jesus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fut attaché; si toute la nature retomba, pour

ainſi dire, dans ſon premier cahos; ſi tout fut confondu; le voile du Temple fut déchiré; ſi tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu : quelles peuvent être les ſuites du même attentat renouvellé mille fois ſur l'autel, ſi ce n'eſt le dérangement des ſaiſons, la confuſion de la nature, les troubles & les ſchiſmes qui déchirent l'Egliſe; en un mot, la face du chriſtianiſme entiérement bouleverſée ?

En cinquiéme lieu, les motifs de ceux qui le crucifierent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premiérement, les Prêtres & les Phariſiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoit décriés, qui avoit découvert au peuple l'impoſture de leur conduite, qui les avoit appellés ſépulcres blanchis; & il étoit de leur intérêts que leur accuſateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : ſon ſupplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Freres, vous le livrez dans le tems qu'il vous épargne; qu'il diſſimule vos fautes; qu'il a une langue, & qu'il ne s'en ſert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux, & qu'il ne veut pas encore voir les ſecrets déréglemens dont vous êtes coupable. Dans un tems où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiſer; il ne vous foudroye pas; il ne vous dit pas en ſe dévoilant, comme à des ſacrilèges ſoldats : Voici le Jeſus que vous cherchez. Dans un tems où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux

pieds de ſes autels, & auquel cependant il ſe tait, il vous ménage, il veut ignorer ce que vous êtes, & ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos freres; c'eſt le tems que vous choiſiſſez pour lui faire le plus ſanglant de tous les outrages. Secondement, il n'eſt pas dit que ceux qui eurent part à ſa mort, fuſſent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés, ou de ces boiteux qu'il avoit redreſſés, ou de ces lépreux qu'il avoit guéris, ou de ces morts qu'il avoit reſſuſcités. S'ils ne le défendirent pas contre la violence & l'autorité de ſes ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ſes bourreaux; du moins ne les entendit-on pas crier: Que ſon ſang ſoit ſur nous & ſur nos enfans: & ſi la reconnoiſſance n'en fit pas de génereux confeſſeurs de ſon nom; ah! du moins l'ingratitde ne les confondit pas avec ceux qui l'attacherent à la croix.

Or ici, mes Freres, comprenez quel eſt le crime du pécheur qui communie indignément: c'eſt un aveugle que Jeſus-Chriſt a éclairé: c'eſt un lépreux qu'il a mille fois guéri; c'eſt un mort que ſa bonté a reſſuſcité: il porte encore ſur lui les marques précieuſes de ſes faveurs; il eſt marqué du caractère ineffaçable de ſes dons: la reconnoiſſance toute ſeule devroit l'attacher à ſon libérateur; il ne devroit paroître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de ſon amour & de ſes actions de grace. Que l'infidéle que Jeſus-Chriſt a négligé, que le

le barbare qu'il a laiſſé dans les ténébres de la ſuperſtition & de l'impiété, viennent les dèshonorer ſur ſes autels, nous n'en ſerions point ſurpris : il les traite à la rigueur; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre ſa voix ; il ne les a fait naître, ce ſemble, que pour les faire ſervir d'exemple à ſa juſtice. Mais un fidéle pour lequel il n'a rien eu de réſervé, un Diſciple de ſon Evangile à qui il a révélé tous ſes myſtères, communiqué tous ſes dons, qu'il a aſſocié à l'eſpérance de ſes promeſſes ; mais un chrétien devenu la chair de ſa chair, & les os de ſes os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans ſon batême, peut-il armer contre lui des mains conſacrées par tout ſon ſang ? peut-il venir même inſulter ſon bienfaiteur dans le plus ſignalé de tous ſes bienfaits ? Ah! c'eſt de quoi il ſe plaint lui-même dans ſon Prophéte : Si mon ennemi, dit-il, ſi un ſauvage qui ne me connoît pas, & qui n'a preſque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je l'aurois ſouffert avec patience : *Si inimicus meus maledixiſſet mihi, ſuſtinuiſſem utique* ; mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps & qu'une ame avec moi ; vous qui étiez au nombre de mes Diſciples & de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, & notus meus* ; vous que j'avois principalement en vûe dans la carrière pénible de mes ſouffrances ; vous que j'ai encore diſtingué ſur mes autres Diſciples, par mille marques particulieres de *Pſal.* 54. 13. *Ibid.* 14.

bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu verò homo unanimis, dux meus & notus meus.* Aussi sur la croix
Luc. 27. 24. il prioit pour ses bourreaux : *Mon Pere, pardonnez-leur*, disoit Jesus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* ; mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Sixiémement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avoit pas encore racheté les hommes ; le sang qu'ils répandoient n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les graces que vous avez reçues ; une chair qui a été la médiatrice de votre reconciliation ; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort & sur l'enfer ; une chair qui devoit être au-dedans de vous le germe & le gage de l'immortalité de la vôtre ; une chair qui vous a ouvert le chemin du Ciel, & dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer ; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu & vaincu que pour vous. Ah ! il est rapporté dans l'histoire, qu'un

Empereur religieux baiſoit avec reſpect les playes glorieuſes que de ſaints Evêques avoient reçues pour la confeſſion de la Foi de Jeſus-Chriſt, & qu'ils portoient encore ſur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient ſouffert ces tourmens ; ce n'étoit pas au milieu de ſes armées, & pour la défenſe de ſa gloire & de ſon Empire, qu'ils avoient reçu ces marques illuſtres de leur courage. Et vous, mon cher Auditeur, qui voyez la chair de Jeſus-Chriſt ſur l'autel, par-tout encore marquée des cicatrices éclatantes des playes qu'il ſouffrit pour vous ; encore marquée de ces ſignes glorieux de la victoire qu'il remporta ſur vos ennemis ; ces marques ſi touchantes n'excitent pas votre reſpect, ne reveillent pas votre connoiſſance : & au lieu de leur donner un baiſer de paix & d'amour, ah! vous déchirez vous-même cette chair ſacrée, & vous y faites des playes plus profondes & plus ignominieuſes que les premieres ? N'êtes-vous pas le plus dénaturé & le plus ingrat de tous les pécheurs ?

Septiémement, le crime des Juifs n'eut point d'autre ſuite que la perte de la vie naturelle du Sauveur, & la honte de voir deſcendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux & la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'eſt non-ſeulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il eſt en vous ; c'eſt encore le fruit de ſa mort ; c'eſt la vie de la grace qu'il venoit porter dans votre ame. Vous le faites mou-

rir dans tous ſes dons dans ſa charité, dans ſa foi, dans ſon eſpérance; vous lui donnez une mort univerſelle. Ce n'eſt plus dans un tombeau de pierre, où perſonne encore n'avoit été mis, que vous le faites deſcendre; c'eſt dans votre cœur, dans un ſépulcre plein d'oſſemens & d'infection, dans votre cœur où il trouve les eſprits impurs qui en ſont maîtres: il n'y deſcend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuſes de ſa victoire, pour délivrer les captifs & rompre les chaînes de ceux qui attendoient ſon arrivée: il y deſcend dans un appareil triſte & lugubre pour y être captif lui-même; pour s'y voir encore le jouet de ſes ennemis; pour y eſſuyer leurs dériſions & leurs inſultes; pour les voir aſſis ſur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à ſi grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de ſortes de droits ſur elle, qui devroit y être ſouverain, n'y eſt plus qu'un vil eſclave, & n'y trouve pas où répoſer ſa tête.

Huitiémement, ſur le Calvaire mille circonſtances glorieuſes accompagnerent ſa mort; & dans un myſtère ſi humiliant, ſa puiſſance & ſa divinité ne laiſſerent pas d'éclater: toute la nature le reconnut pour ſon auteur; le Centenier confeſſa qu'il étoit le Fils de Dieu; les morts reſſuſciterent; lui-même reſſuſcita le troiſiéme jour, & répara par l'éclat de ce myſtère, tout ce que l'opprobre de ſa mort avoit pû avoir d'ignominieux aux yeux des hommes.

Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége, est un mystère tout d'ignominie pour lui. Rien n'y relève sa grandeur & sa majesté ; rien ne l'y console de ses outrages ; rien n'y adoucit le fiel & l'absinthe de son calice. La nature le laisse souffrir sans s'y intéresser; les assistans le voyent mourir entre vos mains sans le plaindre, pour ainsi dire ; les morts qui reposent sous l'autel, & qui sont en dépôt dans ce saint édifice, n'interrompent pas leur sommeil ; les pierres du temple ne se brisent pas, & ne crient point à leur maniere ; le voile qui couvre les mystères saints est immobile : tout est dans un profond silence ; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille. Loin qu'il se trouve des Centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu ; des mondains qui voyent approcher de l'autel l'ame pécheresse, & qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occasion de blasphêmer le nom du Seigneur, de décrier la vertu & ceux qui la pratiquent, & de dire comme le Pharisien : Si ce Jesus étoit Prophète, il connoitroit sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher & pour le recevoir. Enfin, Jesus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort & la réprobation de cette ame.

En effet, mes Freres, comme la Religion ne connoit pas de crime plus énorme, il n'en eſt pas auſſi dont la punition ſoit plus terrible. Celui qui mange & boit indignement, dit l'Apôtre, mange & boit ſa propre condamnation : il ne dit pas : Il eſt condamné ; mais, Il boit & mange ſa propre condamnation ; c'eſt-à-dire, la nourriture céleſte qu'il profane eſt un poiſon qui s'incorpore avec lui, qui pénétre dans l'intérieur de ſes os, qui ne fait plus de tout ſon corps qu'une maſſe de perdition & deſtinée au feu ; c'eſt-à-dire, la ſentence de mort qu'on prononce contre lui, ſe mêle avec ſa propre ſubſtance, ne devient plus qu'une même chair avec lui de ſorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainſi dire, de l'en démêler & de ſéparer l'anathême qui eſt devenu comme ſon être ; c'eſt-à-dire, que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent ſeulement quelques puiſſances, au lieu que celui-ci eſt un poiſon qui ſe mêle avec elle-même, qui n'y laiſſe rien de ſaint & qui va en corrompre les ſources & les principes : c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour. C'eſt le fond de l'abîme dont on ne revient guéres : l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement, les monſtres qu'on n'oſeroit nommer, en ſont les triſtes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface preſque plus de deſſus le front de l'ame ſacrilége : elle pourra faire

peut-être quelques efforts pour se relever ; mais ces retours n'auront pas de suite, & elle retombera : elle sortira peut-être des déréglemens grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse, & elle en demeurera à des mœurs tièdes & lâches où elle se perdra ; elle sortira peut-être du siécle, & choisira le parti de la retraite ; mais elle se déclarera pour un état saint & relevé peu convenable aux déréglemens de sa vie passée, & le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, & qui seront les suites des premieres. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie ; ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées ; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guéres de pécheurs qui s'en répentent.

Aussi, mes Freres, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un misérable & comme un désespéré. Il se reconnoît, & il ne s'en répent pas ; il pleure, & il n'expie pas sa faute ; il crie, J'ai péché, & son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé, & il meurt réprouvé : son ame veut sortir de douleur, & ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur, s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle & le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardoit Jesus-

Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour ; & lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi & profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent ; & cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux & du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les Livres saints. Les bourreaux se convertirent; parmi ceux qui crucifierent Jesus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence : mais Judas, qui le crucifia dans la cêne, est réprouvé comme un anathême ; son apostolat, les prodiges qu'il avoit opérés, le tems qu'il avoit passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de réprobation, & on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Freres, Jesus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, & n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre & négligée ; il n'avoit pas quelquefois où reposer sa tête; il avoit pû même habiter en naissant parmi de vils animaux ; mais quand il veut célébrer sa cêne, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, or-

Marc. 15. né : *Cœnaculum grande stratum.* Il prévient

il veut que tout ſoit en état; que tout réponde à la magnificence & à la ſainteté de ce Sacrement : jugez donc, mes Freres, de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le ſpectacle de la croix avec des circonſtances mille fois plus ignominieuſes à Jeſus-Chriſt que celles du Calvaire. Ah ! ſi cette eau de jalouſie dont il eſt parlé dans le Lévitique, devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; ſi elle ne pouvoit reſter dans ſon ſein ſans déchirer ſes entrailles, & ſans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuſes ; grand Dieu ! le ſang de votre Fils reçu dans un corps ſouillé peut-il y tenir ſans le frapper de la même malédiction, & ſans que le pécheur expire ſous l'autel même où il vient de commettre ſon ſacrilége ? Si l'Arche, mes Freres, ne put reſter autrefois un moment à côté de Dagon ſans le renverſer & le mettre en piéces ; la véritable Arche d'alliance, Jeſus-Chriſt peut-il demeurer au-dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue, ſans éclater & reduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? Si un feu vengeur ſortit autrefois du fond du ſanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devroit-il pas ſortir de l'autel où réſide le Roi de gloire, des flammes vengereſſes pour conſumer les pécheurs qui viennent attenter à la majeſté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur

donnoit la loi, ſans être foudroyé ; Jeſus-Chriſt ſur l'autel, ſur cette montagne myſtérieuſe où il eſt le légiſlateur de ſon Egliſe, devroit ſans doute lancer des foudres pour vanger ſa gloire & punir l'inſolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de ſon repos : mais il exerce des punitions plus ſecrettes & plus terribles, dont les autres ne ſont que de foibles figures. Ce n'eſt pas dans ſon ſanctuaire que ſa juſtice allume un feu vengeur, c'eſt dans le lieu des ſupplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'eſt pas en frappant le pécheur d'une mort ſenſible qui le punit, c'eſt en le frappant d'un anathême inviſible ; ce n'eſt pas en déchirant les entrailles de l'ame ſacrilège, c'eſt en fermant ſes propres entrailles à tous ſes beſoins, c'eſt en l'abandonnant, c'eſt en la livrant à un ſens réprouvé, & à toute la corruption de ſon cœur. Ces malheurs ne vous allarment pas ſans doute, mes Freres, parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas ; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger & boire leur condamnation aux jours ſolemnels qui approchent; vous vous propoſez de ne paroître à l'autel qu'après avoir purifié votre conſcience dans le bain de la pénitence : voyons donc ſi cette précaution ſuffit pour éviter une communion indigne, & ſi le nombre des pécheurs qui ſe rendent coupables du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt dans cette auguſte ſolemnité, n'eſt pas plus

grand que l'on ne penſe. Pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles ſont les conditions eſſentielles d'une communion ſainte & utile ; & chacun s'appliquant les régles que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & voir s'il n'a rien à craindre en venant ſe préſenter à l'autel.

SERMON

POUR

LE VENDREDI-SAINT.

Sur la Paſſion de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Conſummatum eſt.

Tout eſt accompli. Joan. 19. 30.

Elles ſont les dernieres paroles avec leſquelles le Sauveur expirant ſur la croix conſomme aujourd'hui ſon ſacrifice : tels les derniers ſoupirs que les ſaintes femmes & le Diſciple bien-aimé recueillent de ſa bouche mourante : telles les dernieres inſtructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'eſt ainſi qu'il quitte la terre, & qu'il laiſſe ſes chers Diſciples également conſternés, & de la douleur de ſa perte, & du myſtère profond de cette derniere parole : Tout eſt accompli : *Conſummatum eſt.*

En effet, que peuvent-ils entendre par-là ? & à combien de triſtes penſées, leur eſprit timide & abattu, ne s'abandonne-t'il pas dans ce terrible moment? Peut-être le ſoleil qui s'éclipſe; la terre qui s'ébranle, & ſe couvre de deuil; les ſépulcres qui s'ouvrent; les morts qui reſſuſcitent; toute la nature qui ſemble ſe bouleverſer & ſe confondre, leur perſuade que Jeſus-Chriſt vient de leur annoncer, que tout va finir avec lui; que le monde ne ſauroit ſurvivre à la mort de ſon auteur; que l'attentat commis contre ſa perſonne, ne doit être expié que dans la ruïne entiere de l'univers; & tout ce qu'ils lui avoient oui dire, durant ſa vie mortelle, ſur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante penſée; ils croyent peut-être que tout va finir : *Conſummatum eſt.*

Pour nous, mes Freres, nous ſavons, que lorſque la derniere conſommation arrivera, ah! le Fils de l'Homme ne paroîtra pas humilié & chargé d'opprobres ſur une croix, tel que nous le voyons aujourd'hui; mais aſſis ſur une nuée de gloire, environné de ſes Anges, & précédé de puiſſance, de terreur & de majeſté. Appliquons-nous donc à développer la ſainte obſcurité de cette derniere parole; elle renferme de grandes inſtructions & toute la doctrine de la Croix.

En premier lieu, le Seigneur avoit ſouvent déclaré dans ſes Prophêtes, que les

sacrifices des boucs & des taureaux ne
plaisoient pas ; il rejettoit l'imperfecti
de ces hosties ; & il ne les eût même j
mais souffertes , s'il n'eût découvert
elles les traits éloignés & figuratifs de l'i
molation de son Fils. C'étoient des prél
des grossiers , qui suspendoient sa justic
mais qui ne pouvoient le satisfaire : la mo
de Jesus-Christ accomplit donc tout ce qu
ces anciens sacrifices avoient de défectueu
& la justice de son Pere n'a plus rien à ex
ger de l'homme : premiere consommatio

En second lieu , les sujets du pere d
famille ne s'en étoient pris jusqu'ici qu'
ses serviteurs : Jérusalem n'avoit fait mou
rir que les Prophètes qui lui avoient ét
envoyés , & la mesure de ses crimes n'é
toit pas encore comblée. Il falloit donc qu
le sang du Fils , & de l'héritier lui-même
fut répandu , & que l'iniquité de ce peu
ple ingrat fût ainsi consommée : seconde
consommation.

Enfin , les Justes de l'ancien tems , qui
avoient auparavant rendu gloire à Dieu , en
mourant pour la vérité , n'avoient offert
qu'une vie triste & malheureuse , exposée
aux tentations des sens & de la chair , &
un corps soumis à la malédiction de la mort
mais Jesus-Christ renonce à la plus heu-
reuse de toutes les vies , & qu'aucun pé-
ché ne pouvoit jamais souiller ; il offre une
ame que personne n'eût pû lui ravir , s'il
n'eût pas voulu lui-même la livrer ; & en
goûtant volontairement la mort , dont il

étoit exemt par la condition de sa nature, il donne à son Pere la plus grande marque d'amour, qu'aucun Juste lui eût encore donnée : troisiéme consommation.

C'est-à-dire ; que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle & honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Pere ; une consommation de malice de la part des hommes ; une consommation d'amour du côté de Jesus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce Discours, & l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu; nous y trouverons des instructions solides, & des vérités que le monde ne connoît pas, parce que le monde ne connoît pas Jesus-Christ : & nous verrons que la Croix est la condamnation du pécheur, & la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, Croix adorable, le seul azile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile ; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix & de notre reconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui sur-tout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jettons avec toute l'Eglise : *O Crux, Ave, &c.*

I. PARTIE. DIeu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression : il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, & de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager & la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser; mais l'homme n'a pu réparer l'offense : car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu? Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que la terre ne pouvant rien fournir, qui pût appaiser son Dieu & le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devint le réconciliateur de la terre; & qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, vint se mettre entre ses foudres & nos crimes, & arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avoit préparés contre nous. Tel est le dessein de

la

la sageſſe & de la bonté de Dieu, dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Freres, que le péché renferme trois déſordres : un déſordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défendue : un déſordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu ; un déſordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la raiſon qu'ils auroient dû ſuivre. Or, le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois déſordres par des peines proportionnées : premiérement, la juſtice de ſon Pere s'applique à contriſter ſon eſprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; ſecondement, à humilier ſon ame, en la couvrant de toute la honte du péché, enfin, à jetter ſon corps dans la derniere défaillance, en lui faiſant ſentir d'avance toutes les douleurs dûes au péché. L'expoſition ſimple de l'hiſtoire, nous fournira les preuves de ces vérités ; le ſujet lui-même intéreſſe aſſez votre attention, ſans qu'il ſoit beſoin que je vous la demande, mes Freres.

L'heure étant venue où Jeſus-Chriſt devoit paſſer de ce monde à ſon Pere, après avoir donné aux ſiens les dernieres marques de ſon amour, par l'inſtitution de la nouvelle Pâque ; & les avoir fortifiés contre le ſcandale de ſa Paſſion, par la grace de

cette nourriture céleſte, & par-tout ce que les dernieres inſtructions d'un pere & d'un bon maître ont de plus touchant; n'ignorant pas tout ce qui lui doit arriver, il ſort accompagné de ſes diſciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la derniere fois avec ſon Pere, du grand myſtère de la rédemption des hommes. Comme ſes Diſciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le ſpectacle de ſes défaillances & de ſon agonie; il ſe ſépare d'eux; il ſe proſterne le viſage contre terre; & acceptant, en la préſence de ſon Pere, toute l'amertume de ſon calice: Pere juſte, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire & de mes opprobres: les victimes & les holocauſtes de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, dont le ſacrifice & les tourmens vont appaiſer votre juſtice: je ne ſuis venu dans le monde que pour y faire votre volonté ſainte; & la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le déſir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame ſainte du Sauveur a-t'elle ainſi accepté le miniſtère ſanglant de notre réconciliation, que la juſtice de ſon Pere commence à le regarder comme un homme de péché. Dès-lors il ne voit plus en lui ſon Fils bien aimé, en qui il avoit mis toute ſa complaiſance; il n'y avoit plus qu'une hoſtie d'expiation & de colére, chargée de

toutes les iniquités du monde, & qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette ame pure & innocente : c'est ici où Jesus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colére de Dieu même, & où va se consommer par avance son sacrifice ; mais d'une maniere d'autant plus douloureuse, que son ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur & à la puissance des hommes.

Car en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'ame de Jesus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette premiere circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes Freres, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premierement un défaut de lumiere. Hélas! notre ame, toute plongée dans les sens, n'est presque frappé que des choses sensibles ; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, & qui la sépare éternellement de Dieu ; on est saisi de la terreur & de l'éternité des supplices, qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie & de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dûs : on trouve au contraire, que la peine excéde l'offense ; & que Dieu est trop sévère, en punissant

des infidélités paſſagéres, par des tourmens éternels. Ainſi on regarde le péché qui efface de notre ame le ſçeau de notre ſalut, le caractère & les traits d'enfans de Dieu, & qui nous rend ſes ennemis, on le regarde comme une foibleſſe, un penchant de la nature, une ſuite de l'âge, une loi du tempérament; & comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la juſtice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverſe, ni la charité qu'il éteint, ni la ſainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connoît pas.

Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité & de lumiére, ah! elle voit le péché dans toute ſon horreur; elle en voit le déſordre, l'injuſtice, la tâche immortelle; elle en voit les ſuites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les paſſions, de cette ſource fatale nées & répandues ſur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les ſiécles ſe préſente à elle; depuis le ſang d'Abel, juſqu'à la derniere conſommation: elle voit une tradition non interrompue de crimes ſur la terre. Elle parcourt cette hiſtoire affreuſe de l'univers, & rien n'échappe aux ſecrettes horreurs de ſa triſteſſe; elle y voit les plus monſtrueuſes ſuperſtitions établies parmi les hommes, la connoiſſance de ſon Pere effacée, les crimes infâmes érigés en

divinités, les adultères, les inceſtes, les abominations avoir leurs temples & leurs autels, l'impiété & l'irréligion devenues le parti des plus modérés & des plus ſages. Si elle ſe tourne vers les ſiécles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de ſon Egliſe; les ſchiſmes, les erreurs, les diſſenſions, qui devoient déchirer le myſtère précieux de ſon unité; les profanations de ſes autels, l'indigne uſage de ſes Sacremens, l'extinction preſque de ſa foi, & ſes mœurs corrompues du paganiſme rétablies parmi ſes Diſciples. Voilà ce qui s'offre à cette Ame ſainte.

Elle rappelle en particulier l'hiſtoire de chaque pécheur; depuis ce moment fatal, qui vit ſouiller votre ame, juſques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horrreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette paſſion honteuſe, qui vous a ſuivi de tous les âges, & qui a infecté tout le cours de votre vie: elle voit ſes graces toujours inutiles dans votre cœur; ſes lumieres toujours rejettées; votre rang, votre naiſſance, vos biens, vos talens, qui ſont les bienfaits de ſa main libérale, devenus par le déréglement de votre cœur, la ſource & l'occaſion de tous vos crimes: elle voit les abîmes ſecrets de votre conſcience, que vous craignez ſi fort d'aller éclaircir en ces jours de ſalut; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaiſe honte, qui vous font balancer entre le devoir & de vaines frayeurs: elle voit votre

ame, telle qu'elle eſt aujourd'hui, combattue peut-être ſur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, & cependant ne pouvant ſe réſoudre à rompre ſes chaînes ; fatiguée du crime, & cependant n'ayant pas la force de ſe déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, & cependant ne pouvant ſe paſſer de lui ; malheureuſe dans ſon infidélité, & cependant toujours infidéle : que dirai-je ? frappée de la ſolemnité de ces jours ſaints, & cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands myſtères & des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choſes ſaintes, & à une Pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs de cette Ame ſainte ſe trouve chargée devant ſon Pere. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le ſang d'Abel répandu ; point d'impudicité monſtrueuſes, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuſes avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrable, depuis que la poſtérité de Caïn commença à bâtir des villes & à trouver dans le fer & dans l'airain des idoles dignes de ſes hommages ; point de blaſphêmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le Ciel ; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cam eut inſulté à l'ivreſſe myſtérieuſe du ſaint Patriarche ; en un mot, point de monſtres ſur la

terre, dans toute l'étendue des siécles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux ne se découvrent à cette ame innocente C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son Chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres : elle porte un monde d'iniquités; mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par sa force de sa parole : car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Ecriture; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le Prophête, que les pécheurs ont aggravé son joug; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, & qu'elle n'a pû le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu ; car l'amour est la mesure de la douleur ; nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propre, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune ; parce que nous n'aimons que nous-mêmes ; & c'est le vice des Grands sur tout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : aussi, pourvû que les personnes qui dépendent de nous, soient fidéles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire : qu'elles vives d'ailleurs sans mœurs, sans régle, sans crainte de Dieu ; tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'ame sainte du Sauveur, qui ne

cherche que la gloire de son Pere, & qui l'aime d'un amour immense, & plus ardent que celui de tous les Chérubins, ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre; l'amertume & le zèle d'Elie, sur les scandales de l'idolâtrie d'Israël; la tristesse & les larmes de Jérémie, sur les infidélités de Jérusalem, n'étoient que de foibles images de la tristesse de l'ame du Sauveur à la vûe des crimes de tous les hommes: plus elle aime, plus elle souffre: & comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour; rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur & de son martyre.

Hélas! nous voudrions savoir quelquefois, si nous sommes de bonne-foi revenus à Dieu, & si nous vivons dans son amour & dans sa grace. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine: mais si l'on pouvoit s'en assurer en cette vie, ce seroit en nous demandant à nous-mêmes, si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins, nous affligent & nous percent de douleur; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Eglise, les profanations des Temples & des autels, la licence publique & la dépravation des mœurs, rempliſſent notre cœur d'amertume? Si nous voyons d'un œil tranquille nos freres s'égarer & outrager le Seigneur à qui ils appartiennent, si nous trouvons même

même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire ; & l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la derniere cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire ; & il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur dans son agonie, ah ! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime. Cette Ame plus pure & plus sainte que toutes les Intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités ; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs ; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines & de leurs fureurs ; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés & de leurs blasphêmes ; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah ! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles ; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-

même, & qu'elle commence à tomber dans la défaillance, & dans une triſteſſe de mort : *Cæpit contriſtari & mœſtus eſſe.* Ah ! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ſes regards, de cet objet affreux ; mais la juſtice de ſon Pere la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle : c'eſt une lumiére rigoureuſe qui la ſuit, & qui ne lui permet pas d'épargner un ſeul moment à ſes regards intérieurs toute l'ignominie dont elle eſt couverte ; & ſans doute qu'elle eût expiré ſous la rigueur de ces épreuves, ſi la juſtice de ſon Pere ne l'eût réſervée à des tourmens plus longs, & à un ſacrifice plus éclatant.

Matth. 56 27.

O vous, qui m'écoutez, voyez-vous l'ame ſainte de Jeſus expirant preſque de douleur & de défaillance, & frappée de toute l'horreur qu'inſpire le péché, lorſqu'on le voit dans la lumiére de Dieu ? voilà l'image de la douleur que vous devez porter au Tribunal, où vous viendrez en ces jours de ſalut, appaiſer la juſtice de Dieu ſur vos crimes. Jeſus dans ſon agonie eſt le modèle des pénitens ; & cependant nous vous verrons approcher les yeux ſecs, le cœur tranquille ; plus ſenſible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude & à l'énormité des chûtes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'hiſtoire affreuſe de votre vie, comme on raconte des faits indifférens ; & nous aurons beſoin de toute la force de la parole

ſainte pour réveiller votre létargie, pour vous arracher quelques foibles ſentimens de componction ; & il faudra diſputer, conteſter, conjurer, s'inſinuer, relâcher même des régles, pour vous faire agréer les remèdes ; & ſi nous voulons ouvrir vos yeux ſur l'état déplorable de votre conſcience, & vous obliger d'arracher l'œil qui vous ſcandaliſe, & vous éloigner d'une occaſion où vous périſſez, vous réſiſterez, vous vous plaindrez, vous nous accuſerez de troubler les conſciences, & de jetter les pécheurs dans le déſeſpoir. O Dieu ! eſt-ce ainſi qu'on vous appaiſe ? ſont-ce là les ſaintes angoiſſes de la pénitence ? & quand votre grace fait ſur une ame touchée ces impreſſions vives & rigoureuſes qui dévancent la converſion, les Anges de l'Égliſe, les Miniſtres de la réconciliation, ont-ils d'autre miniſtère, comme aujourd'hui cet Ange conſolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de ſoutenir le pécheur dans la triſteſſe de ſa pénitence, de le conſoler dans ſes frayeurs, d'eſſuyer ſes larmes, de modérer l'excès de ſa douleur ; & loin de réveiller ſa tiédeur ou abattre ſon orgueil & ſa révolte, lui adoucir l'amertume de ſon calice, & la honte de ſon humiliation ?

Et voilà, mes Freres, la ſeconde circonſtance de l'agonie du Sauveur ; la honte dont ſon Pere le couvre : anéantiſſement que ſa juſtice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'eſt-à-dire, pour en réparer le ſecond déſordre.

Car premiérement, il eſt humilié dans l'eſprit de ſes Diſciples, témoins de ſes frayeurs & de ſon accablement. Son Ame ſainte perd devant eux toute ſa conſtance à la vue de la mort : lui qui les avoit ſi ſouvent encouragés à ſouffrir, contredit aujourd'hui ſa doctrine par ſes exemples : il eſt contraint de leur faire un aveu public de ſa crainte & de ſa triſteſſe : il implore même leurs ſecours, & les conjure de ne pas l'abandonner dans ſon accablement & dans l'excès de ſa peine : *Suſtinete hic, & vigilate mecum.*

Ibid. v. 38.

Ah, mes Freres ! Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Chriſt, Fils du Dieu vivant ? ne retracte-t'il pas déjà en ſecret la gloire de ſa confeſſion ? & ne commence-t'il pas ici, par ſes doutes & par ſa ſurpriſe, à renoncer ſon divin Maître ? Voilà toute la confuſion que le Sauveur eſt obligé de porter : il ne ſe contente pas de ſe charger de nos crimes, il en prend ſur lui toute la honte ; & nous voulons, nous, que notre pénitence même nous faſſe honneur devant les hommes : nous nous ménageons juſques dans les démarches de notre repentir, les ſuffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence & un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avions cherché l'eſtime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; & ſouvent la

même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un Ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son Ame des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Pere s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un Ange descende du Ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi Angelus de Cœlo, confortans eum.* Anges du Ciel ! ce n'étoit point-là autrefois votre ministère : vous ne vous approchiez de lui que pour le servir & pour l'adorer : aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous ; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même : il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, & ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jesus-Christ ne veut pas être consolé par ses Disciples, & il ne refuse pas le ministère d'un Ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété & dans la simplicité des Ministres du Seigneur, de ces Envoyés du Ciel, qui nous exposent la sagesse & la justice de ses ordres sur nous ; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux sur-tout de la fidé- Luc. 22. 43.

lité des ames qui souffrent ; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissemens que ceux de la foi & de la religion ; que le silence fait tout le mérite d'une ame affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, & perdons le droit de nous en entretenir, & de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil & dans la fuite de ses Disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voyent avec des yeux indifférens, leur bon Maitre lutter contre la mort, & ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entiére avec moi, leur dit-il ? *Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum* ? Il souffre tout seul ; il semble que tout, jusqu'à ses chers Disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Pere. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis ; le moindre refroidissement nous blesse ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jesus-Christ à ne rien attendre des créatures, & à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affoiblir leur recon-

Matth. 26. 40.

noiſſance ; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jeſus-Chriſt, en choiſiſſant ſes Diſciples, n'avoit conſulté que ſon amour pour eux ; & leur ingratitude eſt d'autant plus humiliante pour lui, que ſa tendreſſe pour eux avoit été plus ſincére.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur ſouffre dans ſon agonie : mais il falloit encore expier le plaiſir injuſte, troiſiéme déſordre du péché ; auſſi la douleur violente de ſon Ame, à la vue du ſupplice que ſon Pere lui prépare, eſt la troiſiéme circonſtance de ſon agonie. En effet, on ſait aſſez que l'attente d'un tourment, qu'on voit préſent & inévitable, eſt toujours plus cruelle que le tourment même ; & qu'on meurt d'une maniere mille fois plus douloureuſe par la crainte, que par la douleur. Or, la juſtice du Pere préſente diſtinctement à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix ; la nuit du Prétoire ; les crachats, les ſoufflets, les foüets, les dériſions, le bois fatal ; ces images affreuſes la crucifient par avance. Dans ſa paſſion, ſes tourmens ſe ſuccéderont les uns aux autres ; il ne ſera pas en même-tems moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout ſe paſſe en même-tems ; toutes ſes douleurs ſe réüniſſent ; & ſon ame toute entiére eſt plongée dans une mer de tribulation & d'amertume.

Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui ; ses ennemis même le reconnoîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténébres & dans le silence ; & ses plus chers Disciples l'abandonnent.

Aussi cette Ame sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, & retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine : triste jusqu'à la mort, & ne pouvant mourir ; hors d'état & de finir ses peines, & de les soutenir, semble combattre par la défaillance & les douleurs de son agonie contre la mort & contre la vie ; & une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Pere juste ! falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis ? & faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

Luc. 22. 4.

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, & à ne vivre que pour expier les égaremens de nos premiéres mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jesus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé plus rien à faire ; & qu'il ne nous reviendroit pas un

grand avantage de ſes ſouffrances, s'il falloit encore nous-mêmes ſouffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriſer à être des hommes voluptueux & ſenſuels ? vos ſouffrances ſeroient donc le déſaveu de votre doctrine ? votre Croix, la diſpenſe de vos préceptes crucifians ? & votre mort douloureuſe, l'adouciſſement de votre Evangile.

Quoi, mes Freres ? le prix que ſon Sang a donné à nos ſouffrances, les rendroit lui-même inutiles ? Jeſus-Chriſt a tout ſouffert pour nous, il eſt vrai : c'eſt-à-dire, nous étions tous condamnés à ſouffrir : mais s'il n'eût ſouffert lui-même, nos ſouffrances euſſent été rejettées. Il a donc, en offrant ſa propre vie, diſpoſé la juſtice de Dieu à accepter le foible ſacrifice de notre pénitence : le mérite de ſon Sang, en uniſſant nos larmes & nos macérations aux ſiennes, leur a donné un prix digne de Dieu: depuis que Jeſus-Chriſt eſt mort pour l'homme & à la place de l'homme, l'homme peut ſouffrir pour Dieu ; l'homme n'eſt plus indigne de Dieu. Voilà le prix du ſang de Jeſus-Chriſt ; & il eſt inſenſé de prétendre que ſa Croix nous ait diſpenſé de ſouffrir, puiſque c'eſt elle-ſeule qui nous a rendu nos ſouffrances utiles.

Cependant, après avoir ſacrifié au monde & aux paſſions la plus belle partie de notre vie, le plus léger ſacrifice dans la pénitence nous allarme : après avoir tout ſouffert

pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jesus-Christ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avoient été difficiles & pénibles, notre vertu devient commode & tranquille; & sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout est fait, & que le Seigneur n'en demande pas d'avantage. Que nous connoissons peu la justice de Dieu, mes Freres! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang.* La pénitence est un sacrifice sanglant; c'est-à-dire, que ses douleurs doivent passer jusques sur une chair rebelle; & que Dieu ne s'appaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jetté dans une agonie de tristesse, & que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations & de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modèle des Pénitens : voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Pere. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jesus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Pere, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, & toutes les douleurs dues au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

Hebr. 9. 22.

II. PARTIE.

LA malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux maniéres par la mort de Jesus-Christ : elle s'y consomme premiérement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, & que les Juifs comblent la mesure de leurs peres par le plus grand de tous les crimes, secondement, elle s'y consomme, parce qu'elle y trouve son expiation & son remède. C'est cette double consommation que l'Ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : la prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio*; & le péché y sera effacé, & y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas.* Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que par le péché, Jesus-Christ a condamné le péché ; & qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Dan. 9. 24.

Ibid.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point ; soit que vous la considériez dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples qui renoncent le Sauveur ; dans la mauvaise foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent ; dans l'inconstance du peuple, qui demande sa mort ; dans la lacheté de Pilate, qui le condamne ; & enfin, dans l'inhumanité des bourreaux, qui le crucifient. Continuons

le récit de ſes douleurs ; & remarquez, s'il vous plaît avec moi, toutes ſes circonſtances.

Premiérement, dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples, ou qui le trahiſſent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jeſus-Chriſt au ſortir de cette triſte agonie, achevoit de parler à ſes Diſciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de Soldats armés d'épées & de bâtons, qui viennent de la part des Princes des Prêtres & des Vieillards, arrêter le Sauveur.* Qui l'eût cru, mes Freres, qu'un Diſciple élevé par le choix même de Jeſus-Chriſt à la ſublime dignité de l'Apoſtolat, le compagnon de ſes courſes, le confident de ſes ſecrets, le témoin de ſon innocence, de ſa ſainteté & de ſes prodiges ; juſques-là honoré de ſa familiarité ; depuis peu nourri de ſa Chair & de ſon Sang, parût à la tête de ſes bourreaux, & conduisît lui-même tout le projet de ſa mort ? Quelle triſteſſe pour le cœur de Jeſus-Chriſt, de voir un ami, un Apôtre deſtiné à le faire connoître & adorer de tous les hommes, & à mourir pour lui & pour ſa doctrine, devenir le principal auteur de ſa perte ! Ah, mes Freres ! quand une fois on s'eſt attaché à Jeſus-Chriſt par un renouvellement de mœurs, comme ce Diſciple, qu'on a connu l'abus du monde & les grandes vérités de la foi, & qu'on redevient, comme lui, infidéle, l'infidélité n'a plus de bornes : on eſt capable de tout, dès qu'on a pû rendre vaine la grace

Math. 26. 47.

qui nous avoit retiré du désordre : le degré de vertu où l'on étoit élevé, devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; & il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui après avoir marché quelque tems dans la voie de Dieu, retournent au siécle, & se déclarent encore contre Jesus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidéle Disciple pousse la perfidie. Il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître, il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiser sacrilège à Jesus-Christ ; un baiser, dit S. Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une maniére mille fois plus douloureuse, que la lance du Soldat ne le percera sur le Calvaire : il fait du plus doux signe de la paix, le signal du plus infâme de tous les attentats : il ose approcher ses lévres impies, qui viennent de dire aux Prêtres : *Que voulez-vous me donner, & je vous le livrerai* ? des lévres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche, & malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix & de clémence. On le traite encore d'ami, *Amice* : On veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti* ? comme pour lui faire entendre qu'il est encore à tems de s'en repentir, & que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidéle ! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, & réveiller

Matth. 26. 15.

Ibid. v. 58.

toute votre tendreſſe pour un ſi bon Maître ? pouvez-vous ſoutenir la douceur de ſes regards ſi heureux aux diſciples infidéles, la majeſté de ſa perſonne, l'éclat divin de ſon viſage, l'affabilité de ſes paroles, ſans tomber à ſes pieds de douleur, & ſans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de ſon exemple dans cette ſainte ſolemnité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jeſus-Chriſt aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout réſolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiſer de paix, dans la participation du Sacrement adorable, que pour ſauver les apparences ; que parce que leur rang les expoſe trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienſéance, & pour ne pas donner lieu aux diſcours & aux réflexions publiques ! que d'indignes Chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorſqu'il les verra approcher de l'autel ſaint : Infidéles ! vous trahiſſez le Fils de l'homme par un baiſer ! vous choiſiſſez le ſymbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages ! *Oſculo Filium hominis tradis* !

Luc. 22.

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître & d'une troupe de furieux : ici commence l'hiſtoire publique de ſes ignominies. On le ſaiſit ; on le garrote ; on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord ſe met en état de le défendre : & le Sauveur, en lui ordonnant de

remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laiſſer à ſon Egliſe, ſont des armes ſpirituelles; que la patience, la priére, la ſainteté ſont les plus sûres défenſes de ſes Miniſtres; que pouvant employer lui-même des légions d'Anges, pour combattre ſes ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux; que ſa doctrine ne devoit s'étendre & ſe ſoutenir, que par les maximes de charité, de douceur & d'humilité qu'elle enſeigne; & qu'enfin, le glaive qu'il nous mettoit a la main, n'étoit deſtiné qu'à détruire les paſſions, & non pas les pécheurs. Auſſi Pierre ſe dément bientôt: un zèle indiſcret, & où l'humeur domine, ne ſe ſoutient pas, & le premier péril en découvre toujours l'illuſion & la foibleſſe. Déjà il ne ſuit plus que de loin ſon divin Maître, que cette troupe inſolente traîne devant le Pontife; & voilà l'oſtentation du zèle & du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne ſuit pas long-tems Jeſus-Chriſt, quand on ne le ſuit plus que de loin, & comme en ſe traînant; rien n'eſt plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle; on croit défendre Jeſus-Chriſt, & l'on cherche à ſe ſatisfaire ſoi-même; & les vengeurs indiſcrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs ſcandales & par leurs chûtes, que ſes ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce foible Diſciple proteſter hautement dans la maiſon de

Caïphe, qu'il ne connoît pas Jesus-Christ: une femme l'ébranle ; une simple interrogation le rend apostat & parjure : il assure jusqu'à trois fois, qu'il n'est pas Disciple de Jesus ; & cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié: il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu ! quelle chûte ! le premier des Pasteurs, la colonne des Eglises, l'Apôtre de la Circoncision, le Disciple appellé Bienheureux par Jesus-Christ même, & à qui le Pere céleste avoit révélé le Mystére du Christ !

Pierre à la tête du troupeau, & parlant au nom de tous les autres Disciples, confesse généreusement Jesus-Christ : dès qu'il est seul, & éloigné des Fidéles qu'il auroit dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les Pasteurs ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis : ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux : c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumiére, les comble de bénédictions, parce que là il les regarde comme ses Ministres ; & qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère, ailleurs, il ne les connoît plus, ce ne sont plus que des hommes foibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité ; & comme ils y sont inutiles à son Eglise,

ils

ils lui deviennent bientôt indifférens à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font auſſi toute leur sûreté & toute leur force.

Mais une chute ſi lâche n'efface pas du cœur de Jeſus-Chriſt ce Diſciple infidéle : il le trouve encore digne de ſes regards : à travers les calomnies des Prêtres, les impoſtures des faux témoins, les outrages des ſacrilèges qui l'inſultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent ſa mort; il démêle avec une attention pleine de douceur & de bonté, ce foible Apôtre ; il fixe ſes yeux divins ſur lui ; & avec un langage muet, que ſes ignominies rendoient encore plus touchant, eſt-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? ſi j'ai pû vous ſoutenir ſur les flots, foible Diſciple & vous garantir de toute la violence des vents & des orages, avez-vous craint que je n'euſſe pas la force de vous défendre contre toute la puiſſance des hommes ? votre chûte m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoiſſez pas, ingrat ! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vous le Chef de mon Egliſe & le Paſteur de mes brebis : je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes ; & les larmes que je vois couler de vos yeux, ſont en même tems, & le fruit de mon amour pour vous & l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage eſt fait, qu'il eſt oublié. Et combien de fois, au ſortir même du crime, Jeſus-Chriſt a jetté ſur nous, comme ſur cet Apôtre infidéle, un regard de miſéricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs & cuiſans; nous a ouvert les yeux ſur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verſer des larmes d'ennui, de triſteſſe, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes paſſagéres, des ſenſibilités d'un moment; une triſteſſe où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché. On s'afflige par la ſuite d'un chagrin ſecret, de ne pouvoir trouver ſa félicité dans les plaiſirs des ſens: on voudroit être heureux & tranquille dans le crime, & on eſt triſte de ne l'être pas: on ſe fait mauvais gré à ſoi-même de ne pouvoir ſe faire une ſituation fixe & inébranlable dans l'iniquité: on ſe dégoûte de ſes inquiétudes, & non pas de ſes déſordres: on eſt touché du vuide, & non pas de l'horreur & de l'injuſtice des voluptés criminelles; & ce n'eſt pas parce qu'on eſt ennemi de Dieu qu'on ſe déplaît, c'eſt parce qu'on eſt à charge à ſoi-même. C'eſt ainſi que la malice eſt aujourd'hui conſommée dans l'ingratitude des diſciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en ſecond lieu, elle eſt encore conſommée dans la mauvaiſe-foi des Prêtres qui le condamnent. Car premiérement, le repentir de Judas ne les touche point:

il vient leur déclarer, le déſeſpoir peint ſur le viſage, qu'il a péché, en livrant le ſang innocent : jamais témoignage ne fut moins ſuſpect : c'eſt l'ennemi de Jeſus-Chriſt qui dépoſe en faveur de ſon innocence : c'eſt un traître qui n'a pas encore joui du fruit de ſa trahiſon, & qui vient en reſtituer le prix funeſte : c'eſt un infortuné, qui alors n'attend plus rien de ſon maître ; & qui le voyant humilié, outragé, ſur le point d'être condamné, n'a garde de ſe flâter qu'il puiſſe reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute ſeule lui arrache la confeſſion de ſon crime : quoi de plus favorable que ſon déſaveu ? Cependant ces Juges d'iniquité, qui s'étoient ſervis de ſa foibleſſe, ferment les yeux à ſon repentir : C'eſt votre affaire, lui diſent-ils : *Tu videris* ; ce n'eſt pas la leur de ne point condamner un innocent ; ce n'eſt pas la leur de ne pas répandre le ſang du Juſte, & de combler leur meſure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ? que vous êtes terrible, quand vous endurciſſez les cœurs !

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Freres, avoient juſques-là réſiſté aux miracles & aux enſeignemens de Jeſus-Chriſt : le Paralytique guéri, la pécheresſe convertie, l'Aveugle né éclairé, Lazare reſſuſcité, avoient été pour eux des inſtructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant déſeſpéré, ne les touche & ne les épouvante pas. C'eſt l'abus continuel

des graces qui conduit toujours à l'endurciſſement. Vous en viendrez à un point, vous qui réſiſtez à Dieu depuis long-tems; que ni les morts les plus affreuſes, ni les vérités les plus terribles, ni les ſolemnités les plus ſaintes, ni les converſions les plus touchantes, ne vous toucheront plus; & peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumiéres, & de réſiſter à la vérité, dont une heureuſe éducation & un bon naturel avoient laiſſé mille ſémences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes: rien ne vous réveille plus de votre aſſoupiſſement; ni les vérités que nous annonçons, ni les Myſtéres que nous célébrons: le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge & du tempérament, a dégénéré en une affreuſe philoſophie: le crime vous touche preſque auſſi peu que la vertu: les plaiſirs des paſſions vous trouvent preſque auſſi froid & auſſi philoſophe, que les ſaints attraits de la grace: vous offrez à Dieu & au monde un fonds de dégoût, d'inſenſibilité, où la laſſitude des paſſions vous a mené, mille fois plus terrible pour le ſalut, que les emportemens même du déſordre. Que vous êtes loin du Royaume de Dieu, & que vous ſeriez heureux; ſi vous pouviez ſeulement le comprendre!

En ſecond lieu, le Prince des Prêtres étonné du ſilence de Jeſus-Chriſt ſur tou-

tes, les accusations dont on le charge ; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur & dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu ? Mais si c'est un désir sincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son Ministère ? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un Prophète, & qui a confessé que c'étoit-là le Christ : interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avoit faites, & qui rendent témoignage, que c'est le Pere qui l'a envoyé : interrogez les témoins de sa vie, & vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence & de sainteté : interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, & voyez si Moyse & les Prophètes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées, & ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes : interrogez le Ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête, pour vous avertir que c'étoit là le Fils bien-aimé : & si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'Enfer lui-même, & vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce

n'eſt pas ici une recherche ſérieuſe de la vérité, c'eſt un piége qu'on tend à l'innocence ; & comme il arrive ſouvent aux Grands ſur-tout, prévenus de leurs paſſions, on conſulte & on ne veut point être détrompé ; on fait ſemblant de vouloir s'inſtruire, & on ſeroit fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les paſſions & les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité ; (ſur-tout lorſque notre caractère nous oblige de la publier ;) que nous la devons à ceux même qui en veulent faire uſage contre nous ; & qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle ſoit reçue favorablement, avoue qu'il eſt le Chriſt promis dans les Prophêtes, & annonce à ſes Juges qu'ils verront le Fils de l'homme aſſis à la droite de Dieu, & venant dans les nuées du ciel avec majeſté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma baſſeſſe ; vous me reconnoîtrez un jour lorſque je paroîtrai ſur une nuée de gloire, environné de puiſſance, de terreur & de majeſté : je parois ici comme un criminel ; je ſerai alors votre Juge, & celui des nations aſſemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il eſt de chaînes & d'opprobres ; mais il nous faut auſſi entendre, que dans le ſiécle à venir, tout changera de face ; que le pauvre & l'affligé ſeront aſſis ſur des trônes de lumiére & de gloire ; que ces hommes juſtes, qu'on foule aux pieds, & dont on

mépriſe tant ici-bas la foibleſſe d'eſprit & la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des aſtres purs, & jugeront l'univers avec Jeſus-Chriſt; tandis que les Grands & les Puiſſans, ceux qui jugent la terre, qui paroiſſent ici-bas les arbitres de la fortune & de la deſtinée des peuples & des Empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, & qui ne brilloient que d'une gloire toute humaine, ſeront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, & ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil & de leurs crimes.

Cependant un aveu ſi terrible, & ſi capable de rallentir la fureur de ces Juges, eſt pour le Sauveur une réponſe de mort. Ce Pontife indigne déchire ſes vêtemens ſacerdotaux, & prophétiſe ſans le ſavoir, par cette action, dit ſaint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de ſon Sacerdoce, dont Jeſus-Chriſt, nouveau Pontife, va prendre poſſeſſion à la droite de ſon Pere, dans le Sanctuaire véritable, où il ſera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blaſphémé, s'écrie-t'il; nous n'avons plus beſoin de témoins. Ce Juge corrompu devient l'accuſateur; toutes les régles de l'équité ſont ici violées: il n'attend pas les ſuffrages; il les inſpire. Pas un ſeul dans cette aſſemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'oſe ſe déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la paſſion du Chef; il

ne ſe trouve pas même un ſeul Gamaliel, qui par des conſeils de modération, tâche du moins de ſuſpendre l'iniquité de cette ſentence; (qu'il eſt rare d'oſer être tout ſeul du côté de la raiſon & de la juſtice !) & ſans qu'aucune délibération ait précédé, il s'éléve du milieu de cette aſſemblée inique, des voix tumultueuſes, qui prononcent que Jeſus-Chriſt eſt digne de mort : *Reus eſt mortis.*

Matth. 26. 66.

O mon Sauveur dans cette ſentence ſacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Pere prononce alors contre vous; c'eſt de ſa bouche éternelle que vous entendez ſortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il eſt digne de mort : *Reus eſt mortis.* Caïphe ne fait que prêter ſa voix perfide à l'Oracle céleſte : auſſi vous ne vous plaignez pas de ſon injuſtice; vous vous taiſez, comme l'Agneau qu'on va immoler; & vous reſpectez dans l'injuſtice de ſon arrêt, les ordres juſtes & adorables de votre Pere.

Apprenons donc, mes Freres, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitemens injuſtes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les deſſeins de Dieu, & dans l'ordre de notre prédeſtination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs paſſions nous portent, la ſageſſe & la main inviſible du Souverain qui les conduit; & ſouvenons-nous que dès-là que les hommes ſont devenus nos perſécuteurs, ils ſont devenus plus reſpectables

tables pour nous ; parce que dès-lors ils ſont les Miniſtres de la juſtice de Dieu à notre égard, & ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ſes ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire déſormais le Sauveur, ne ſeront plus que de nouvelles ignominies : auſſi en troiſiéme lieu, la malice des hommes eſt aujourd'hui conſommée dans l'inconſtance du peuple qui demande ſa mort. Au ſortir de la maiſon de Caïphe, où Jeſus-Chriſt venoit de paſſer une nuit ſi ignominieuſe & ſi amere; livré à l'inſolence & à la brutalité des miniſtres & des ſerviteurs du Pontife, expoſé tout ſeul, & pendant toute la nuit, à des opprobres, dont le ſeul ſouvenir fait frémir notre foi, & arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous ſes Diſciples ; n'attendant le jour que pour voir recommancer avec plus d'éclat l'hiſtoire de ſes ignominies aux yeux de tout Jéruſalem, il eſt conduit au Prétoire à travers les ruës de cette ville ingrate & inconſtante ; ſuivi, comme un ſcélérat, d'une foule ſéditieuſe qui l'inſulte. Quel changement ! nous l'avions vû entrer, il n'y a pas long-tems dans Jéruſalem, au bruit des acclamations publiques, & comme un Roi triomphant, qui venoit prendre poſſeſſion de ſon Empire : aujourd'hui quel nouveau appareil ! chargé de confuſion, de tous les anathêmes de ce même peuple ému, & qui demande ſa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu, que vos ſer-

viteurs appriſſent dans cet exemple, à ne point compter ſur la gloire du monde & ſur l'eſtime des hommes ſi inconſtante & ſi peu ſolide ; encore plus à ne pas ſacrifier le devoir & la conſcience à leurs vains jugemens, & à s'attacher à vous ſeul, qui nous voyez toujours tels que nous ſommes, & dont les jugemens ſeuls demeureront éternellement.

En effet, juſqu'où ce peuple inſenſé ne pouſſe-t'il pas l'excès de ſa légéreté & de ſon aveuglement ? & combien de crimes ne commet-il pas en un ſeul ? Premiérement, une injuſtice monſtrueuſe : on lui propoſe de délivrer Jeſus, ou un inſigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel paralléle ! le Sauveur des hommes avec un ſcélérat & un homicide ! c'eſt Barrabas cependant qui eſt préféré, & cela par les ſuffrages publics ; par les Prêtres, les Anciens, les Docteurs, la multitude ; devant le Tribunal d'un Juge infidéle ; à la face de toute la Judée, & dans l'événement le plus éclatant dont Jéruſalem eût jamais oui parler.

Hélas ! nous ſommes ſi ſenſibles à la plus légére préférence qui nous humilie ; notre orgueil pouſſe ſi loin là-deſſus le reſſentiment ; pour peu qu'on nous oublie, qu'on éléve nos concurrens & nos égaux ; nous n'en avons jamais aſſez dit ſur l'injuſtice des hommes ; nous blâmons le choix de nos maîtres ; nous rabaiſſons le mérite de ceux

qu'on nous préfére. Apprenons de Jesus-Christ que les jugemens des hommes ne décident de rien de réel pour nous ; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense ; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la Patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même ; & que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des graces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un Magistrat Payen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jesus-Christ : il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce Juste ; & ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui & sur toute sa postérité ; il consent ; il souhaite que cet anathême demeure éternellement sur la tête de ses descendans, *Sanguis ejus super nos, & super filios nostros* ; & l'événement répond à ses souhaits, encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errans, fugitifs, mépriſés ; sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent par-tout sur leur front le crime de ce sang répandu. *Matth.* 27. 25.

C'est ainsi que les jugemens injustes deviennent les sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatriéme génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les Tribunaux, & trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maisons, frappées d'une main invisible,

étonner le monde par leur décadence ; & jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs peres.

Troisiémement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jesus-Christ, ils avoient voulu l'établir Roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que César ; ils rejettent le Fils de David, ce Roi dont le régne doit être éternel, & ils ne veulent pas qu'il régne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus Regem, nisi Cæsarem.*

Luc. 19. 14. Joan 19. 15.

N'est-ce pas-là, mes Freres, vous surtout qui habitez les palais des Rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs ? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas tems encore de vous servir, de renoncer au monde & à nos égaremens : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dûes : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la Cour, que notre fortune ? Voilà en effet, votre unique divinité, mes Freres. Un Prince religieux veut que Dieu seul régne sur lui : il met à ses pieds son sceptre sa Couronne, son Empire : tous ses hommages sont pour Dieu seul ; & tout votre culte se rapporte à lui-même : apprennez du moins à mériter

ſes graces, en imitant ſes exemples.

En quatriéme lieu, la malice des hommes eſt encore conſommée dans la foibleſſe de Pilate, qui malgré ſa conſcience & ſes lumiéres, n'oſe déclarer Jeſus-Chriſt innocent; & remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce Magiſtrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui ſacrifie la conſcience & le devoir à la fortune. Premierement, il reconnoît que ce n'eſt pas à lui à prononer ſur toutes les accuſations que l'on forme contre Jeſus-Chriſt; que n'étant pas inſtruit dans la Loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la Religion des Juifs, & dont le jugement ſemble réſervé au ſeul Pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il ſe met en état de juger ſans autorité & ſans connoiſſance: ſans connoiſſance, parce qu'il ignore la Loi: & ſans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les Magiſtrats juges de la vérité & de la doctrine: leur Tribunal eſt l'azile & le ſoutien de l'Egliſe; mais il n'en eſt pas la régle & la loi: c'eſt à eux à lui prêter leur autorité, & non pas leurs déciſions & leurs ſuffrages; & ils doivent laiſſer à ceux à qui le Seigneur a confié le depôt de la Foi, le ſoin de le conſerver, & de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate: Si vous renvoyez ce Jeſus abſous, vous ſerez injuſte; vous ferez à la mémoire de votre magiſtrature une ta-

che immortelle : mais, vous ne ſerez pas
Joan. 19. 12. ami de Céſar : *Si hunc dimittis non es amicus Cæſaris* : on ne le fait pas craindre pour la juſtice, dont il eſt peu touché ; mais pour ſa fortune, qui lui eſt plus chere que la juſtice. Rien n'eſt plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition & de fortune : dès-lors il n'eſt plus le protecteur des loix ; il n'eſt que le miniſtre des paſſions humaines ; & on a bientôt diſpoſé de ſon autorité & de ſes ſuffrages, dès qu'on a connu ſa foibleſſe.

Troiſiémement, Pilate s'informe des Juifs, c'eſt-à-dire, des ennemis déclarés du Sauveur, quel eſt donc le crime dont ils l'accuſent. Peuple inſenſé ! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redreſſé les boiteux, annoncé le ſalut aux enfans d'Iſraël, & paſſé en faiſant du bien. On lui reproche d'avoir voulu ſoulever le peuple, & entrepris de ſe faire Roi ; car un innocent qu'on veut perdre, eſt toujours ennemi de l'Etat, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accuſation ſuffit. Inſenſés ! mais où ſont les armes & les richeſſes du Fils de Marie, pour conduire une ſi hardie entrepriſe : de *cet homme qui*
Matth. 8. 20. *n'a pas où repoſer ſa tête, & qui ne ſauroit*
Iſ. 42. 3. *même éteindre un tiſon fumant* ? Auſſi Pilate ne voit dans ces accuſations que des clameurs frivoles & populaires, plutôt que des dépoſitions ſérieuſes, mais il veut ménager les intérêts de ſa fortune aux dépens d'un innocent; & prononce en lui-même, comme

Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un Juſte périſſe, que ſi toute la nation, ſous ſa préfecture, alloit ſe révolter contre Céſar. Qu'on eſt à plaindre, quand on ſe trouve en certaines ſituations, où il faut opter entre ſa fortune & ſa conſcience! il eſt rare que dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoibliſſe : l'amour de l'équité ne prévaut guéres ſur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité ; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on ſe fait alors des prétextes, comme Pilate, pour ſe déguiſer à ſoi-même ſa propre foibleſſe : pourvû qu'on ne ſoit pas le premier auteur de l'oppreſſion, on ne compte pour rien d'y avoir donné ſon ſuffrage ; & la juſtice a des droits bien foibles ſur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatriémement Jeſus-Chriſt eſt interrogé par ce Magiſtrat infidéle : Etes-vous Roi, lui demande-t'il ? *Rex es tu* ? Et le Sauveur lui répond que *ſon Royaume n'eſt pas de ce monde.* Il étoit cependant deſcendu des Rois de Juda, & légitime héritier du Trône de David ; mais il vouloit inſtruire les Rois & les Grands de la terre & leur apprendre que leur puiſſance & leur grandeur réelle & véritable n'eſt pas d'ici-bas ; que leur couronne eſt dans le Ciel ; qu'ils n'auront été ſur la terre que des Rois de théâtre, pendant la ſcène courte & rapide de leur vie, s'ils ne portent devant ſon Tribunal, la juſtice & la piété, qui ſeules peuvent les faire régner éternellement ; que *Joan.* 11. 56.

tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; & qu'alors devant le Juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, & dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jesus-Christ *Rex es tu* : Etes-vous Roi ? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre ; si vous avez rempli de grandes places sur la terre : si vous avez commandé des armées, ou regné sur des Provinces & sur des Empires : tout cela n'est plus ; ce n'étoit qu'une décoration vuide & une scène passagère, & ne paroissoit grand & brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le tems avec l'éternité, & qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux & à ceux de mes Elus ? *Rex es tu* ? que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes ? avez-vous regné sur vos passions injustes ? vous êtes-vous vaincu vous-même ? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, & par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang ? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation, elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace ? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de

crime & d'ignominie ? *Rex es tu* ? Ah ? c'eſt alors que la plûpart des Grands confondus, avoueront que leur grandeur & leur Royaume n'étoit que dans ce monde ; qu'ils n'ont été Grands dans le tems, que pour être plus humiliés & plus malheureux dans l'éternité ; que tout a péri pour eux avec le monde ; & que de tout ce qu'ils étoient, il ne leur reſte que le déſeſpoir éternel d'en avoir abuſé.

Mais ces grandes inſtructions ſurprennent Pilate, & ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent ſa voix ; que les amateurs de la vanité & du menſonge, ne comprennent rien à ſa doctrine ; que pour entendre la ſainteté & la ſublimité de ſes maximes, il faut les aimer ; & que l'amour ſeul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'eſt-ce que la vérité, lui répart ce Magiſtrat infidéle : *Quid eſt veritas* ? Et n'attendant pas même la réponſe de Jeſus-Chriſt, il nous fait comprendre que la connoiſſance de la vérité eſt rarement une affaire ſérieuſe pour la plûpart des Grands ; que les diſcours qu'ils tiennent là-deſſus, ſont plutôt des diſcours oiſeux, que des déſirs de s'inſtruire ; que s'ils conſultent quelquefois, c'eſt moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des ſuffrages à leurs paſſions ; que les vérités déſagréables ne viennent jamais juſqu'à eux parce que perſonne ne les aime aſſez, pour oſer leur déplaire ; & que par les bienfaits *Ibid.* ℣. 38.

dont ils récompenſent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de ſainteté & de grandeur dans les réponſes de Jeſus-Chriſt, eſt pour Pilate un langage nouveau, qui le touche & qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'eſt point criminel ; mais il ne délivre pas l'innocent : il ſe contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le diſpenſe de le condamner : toujours flottant entre le devoir & la fortune ; toujours voulant ménager & l'équité & la paſſion. Mais tous les tempéramens en matiére de devoir ſont à craindre : vouloir tout concilier, c'eſt tout perdre : inventer des adouciſſemens, quand la Loi eſt claire & préciſe, ce n'eſt pas ſauver la régle, mais nos paſſions ; tout accord, entre le menſonge & la vérité ſe fait toujours aux dépends de la vérité même ; & l'Evangile ſur-tout eſt une doctrine qui propoſe des régles, & non pas des expédiens.

Enfin, derniére démarche injuſte de Pilate. Effrayé encore des ſonges de ſa femme, il s'aviſe de renvoyer Jeſus-Chriſt à Hérode, ſous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de ſa cauſe. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoye-t'il à un autre, qui peut-être le condamnera, ſans l'informer en même-tems de ſon innocence ? Hérode le reçoit au milieu de ſa Cour ; mais ce n'étoit point-là que Jeſus-Chriſt devoit s'attendre à trouver des défenſeurs & des partiſans de ſa doctrine,

Jesus-Christ se taît ; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa Cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son régne ; & il est mépriſé. Les Grands veulent qu'on les loue ; ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges ; & s'ils paroissent quelquefois aimer & protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les foiblesses de leur vertu : c'est-à-dire, leurs adulations & leur complaisance, Hérode attend de Jesus-Christ des signes & des prodiges ; & dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau : car les Princes & les grands se font tout au plus de la Religion, un spectacle qui les amuse, & non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt comme un insensé, d'une robe blanche ; & dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions & des insultes de toute une armée, Jesus-Christ est remené chez Pilate. Il sort de la Cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connoître. La Cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jesus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes ; en vain un grand exemple les autorise ; le vice y garde plus de mesures ; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le

Prétoire ; & voyons en dernier lieu, la malice des hommes consommée dans la barbarie des Soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort ; mais toujours plus lâche & plus timide, ordonne contre Jesus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves : il espére par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, & conserver en même-tems la vie à un innocent. Jesus est donc livré à la fureur des Soldats ; & c'est ici, mes Freres, où je veux que votre foi supplée à mon discours : il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jesus-Christ souffrant, le modèle de vos mœurs, & le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré ; on le dépouille ; celui qui étoit revêtu de la lumiére comme d'un vêtement, n'est plus ici couvert que de sa confusion ; & par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales & vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre : la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint ; & la force manque plûtôt à ces sacrilèges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme, on le revêt

d'une robe de pourpre; on met en ſes mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roſeau ; on enfonce profondément ſur ſon chef ſacré, une couronne d'épines ; on jette ſur ſon viſage un voile ignominieux ; on ſe proſterne pour lui rendre des hommages de dériſion & d'inſulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la ſuite de ſon hiſtoire offre à notre ſouvenir ; détournons les yeux des ſoufflets ſacrilèges dont on le charge ; des crachats infâmes dont on couvre ce viſage glorieux, que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que tant de Rois & de Prophêtes avoient ſouhaité de voir. Pere juſte ! c'eſt ici où il falloit glorifier votre Fils, comme ſur le Thabor, & l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de ſi indignes outrages : mais vous ne le connoiſſez plus ; & ſa confuſion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire ſon chef auguſte; le ſang de toutes parts ruiſſelle ſur ſa face céleſte : ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfans des hommes ſont effacés ; ces regards puiſſans & terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des Diſciples infidéles, ou renverſer des ſacrilèges au jardin des oliviers, ſont éteints : cette face qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'eſt plus qu'une maſſe hideuſe & ſanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : & voilà le ſpectacle qu'un Ju-

ge barbare produit devant les Prêtres & le Peuple assemblés autour de son Palais. Jesus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du Prétoire : Voilà l'homme, leur dit-
Joan. 19. 5. il, *Ecce homo.* Saints Rois sortis du sang de David ! Prophêtes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Ecce homo* ; voilà donc enfin le libérateur promis à vos peres depuis tant de siécles ? voilà le grand Prophête que la Judée devoit donner à la terre ? voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos Justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumiére & le salut de tous les peuples ? *Ecce homo* ; voilà l'homme ? le reconnoissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grace, que son sang soit sur eux & sur leurs enfans : laissons-les accomplir, en rejettant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit ; & justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs, c'est à vous-mêmes ; mes Freres : *Ecce homo* ; voilà l'homme ; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses Disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer ? jettez les yeux sur Jesus-Christ si honteusement frappé & meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce*

homo. Si l'injuſtice vous a dépouillé de vos biens, & dégradé de vos honneurs & de vos tîtres ; voyez le ſucceſſeur de tant de Rois dépouillé de toutes les marques de ſa grandeur, dégradé juſqu'au-deſſous des plus vils eſclaves ; & ne conſervant de tous ſes tîtres glorieux & immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, & dont les plaies & le ſang qui le couvrent, lui ont fait preſque perdre la figure : qu'avez-vous à dire ? voilà l'homme, *Ecce homo*. Si la calomnie vous noircit, écoutez les impoſtures dont on le charge : oſeriez-vous encore vous plaindre ? voilà l'homme, *Ecce homo*. Si les devoirs de la vie chrétienne laſſent quelquefois votre foibleſſe ; ſi vous vous dites en ſecret que la vertu n'eſt pas ſi auſtère que nous le publions, voilà votre réponſe : voyez ſi vous avez réſiſté juſqu'au ſang ; étudiez dans cette image la meſure de vos devoirs : c'eſt un homme comme vous qu'on vous propoſe, & qui n'eſt homme que pour vous : *Ecce homo* ; voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage & la conſommation de votre iniquité & de votre ingratitude, ſi vous êtes pécheur ; voilà l'acte barbare que vous renouvellez toutes les fois que vous conſentez au crime ; voilà le corps que vous dèshonorez, quand vous ſouillez le vôtre ; voilà le chef auguſte que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaiſance, font ſur votre eſprit des impreſſions dangereuſes : voilà les dériſions que vous reïterez, quand vous

donnez du ridicule à la piété des Juſtes ; voilà la chair ſacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos freres ; en un mot, voilà votre condamnation & votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo.* Ce ſpectacle peut-il vous laiſſer inſenſible ? faut-il qu'il monte encore ſur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voies à celles des perfides Juifs, & demander encore qu'on le crucifie ? Vous croyez, dit ſaint Auguſtin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, eſt aujourd'hui conſommée ? vous vous trompez, c'eſt la vôtre, ſi vous anéantiſſez le fruit de ſa croix par vos infidélités : ſi vous mépriſez dans ſa gloire, celui que les Juifs n'ont mépriſé que dans ſa baſſeſſe ; ſi vous crucifiez de nouveau, après ſa réſurrection, celui qui étoit reſſuſcité pour ne plus mourir : *Videtur conſummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; ſed eorum major eſt, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus eſt Filius Dei.*

S. Aug. Enarr. in Pſal. 7.

III. REFLEX. MAis que ne puis-je ici achever le récit de ſes ſouffrances ; & après vous l'avoir expoſé livré à la juſtice de ſon Pere dans ſon agonie, à la malice des hommes dans le Prétoire ; que ne puis-je vous le montrer ſur le Calvaire entre les mains même de ſon amour, & vous faire voir que ſa mort en eſt une conſommation parfaite !

Oui, mes Freres, ne cherchons que dans ſon cœur les raiſons & les motifs de ſon

ſon ſupplice. Ce n'eſt ni la perfidie d'un Diſciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconſtance du peuple, ni la foibleſſe de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'eſt ſon amour. Il s'eſt livré pour moi, dit l'Apôtre, & s'il ne m'eût point aimé; il n'eût point ſouffert: en vain, les peuples & les Rois de la terre auroient conſpiré contre le Chriſt: ſi ſon amour n'eût été d'intelligence avec eux, leurs conſeils auroient été confondus, & tous leurs efforts inutiles.

Mais Jeſus-Chriſt ayant aimé les ſiens, dit l'Evangéliſte, il les aima juſqu'à la fin, comme un pere tendre, dont la tendreſſe envers ſes enfans redouble lorſqu'il eſt ſur le point de quitter la vie: il conſomme donc ſon amour en mourant; & cet amour divin qui brûle ſon cœur, eſt le ſeul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour ſi ingénieux, qu'il trouve le ſecret même après ſa mort, de s'immoler ſans ceſſe; qu'il célébre la préparation de ſa mort, en la retraçant ſous des ſignes myſtiques; qu'il ſe diſpoſe à ſon ſacrifice, en le devançant au milieu des ſiens; qu'il applique le prix de ſon ſang, en le leur faiſant boire par avance; qu'il dédommage ſes Diſciples de ſa perte, en ſe perpétuant entre leurs mains ſous le voile du Sacrement adorable; que ne pouvant mourir ſans les abandonner, ni demeurer avec eux ſans les priver des dons de ſon Eſprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, & demeure

en même-tems avec eux jusqu'à la consommation des siécles, pour ne pas les laisser orphelins, & afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses Disciples : *Sinite hos abire*; qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourmens & qu'il est plus occupé & plus touché des maux qui ménacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidelle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa Croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour & son obéissance vont l'immoler; & comme touchées de l'excès de ses peines, les Filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle; *Filles de Jérusalem*; leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes; des jours vont venir où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* : son amour lui cache l'objet affreux de la Croix sur laquelle on va l'attacher, & ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est ménacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs; ce sont vos infidélités & les malheurs qui vous ménacent *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa Croix, & allant consommer son sacrifice; *pleurez plutôt sur vous-mêmes*. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances : attendrissez-

Joan. 18. 8.

Luc. 23. 28. 29.

vous plutôt sur le triste état de votre ame & sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort ; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si long-tems la mort à votre ame, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, & qui y met toujours un obstacle invincible ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du tombeau pour ne plus mourir ; mais vous sortirez-vous jamais de cet abîme profond, où vous êtes ensévelis depuis tant d'années ? Ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroissent vous relever dans l'intervalle de la solemnité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte & de foiblesse ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Ah ! il ne me sera pas difficile de briser des chaînes dont vous me voyez lié, & d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma Croix : mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur : ces liens, que l'âge & les penchans ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter aux pieds de mes autels, & dont la grace de mes Sacremens ne fera que resserrer les nœuds funestes par le crime de la profanation dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent ? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes :

Nolite flere super me, sed super vos ipsas flere.

Amour si généreux, qu'attaché sur la Croix, il prie pour ceux-mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Pere, il leve sa voix mourante : *Mon Pere, pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font* : il offre tout son sang pour laver leur crime ; & la Croix même où ils l'ont attaché, est l'autel sacré où il veut les reconcilier avec son Pere. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis, & nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos freres ?

Luc. 23. 34.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un Disciple. Sa parole n'est point liée avec lui : il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourans, & déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce Roi honteusement dégradé, promet encore des Royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang ; & qui sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent ! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous, ses derniers soupirs & les premices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif & si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mere désolée au Disciple bien-aimé, & le Disciple à sa Mere : *Mulier : Ecce Filius tuus : deinde dicit Discipulo, ecce Mater tua.* Il se tourne pour la derniere fois vers cette fille de douleur, il la voit aux pieds de sa Croix, plongée dans une mer de tribulation & d'amertume ; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie & son Fils qui expire ! quels témoignages douloureux & secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation ! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette Mere affligée ! que de sacrifices invisibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! & qu'il en devoit coûter à Marie pour être la Mere de son Dieu ! Mais dans son accablement, elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Pere : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient besoin de ce grand sacrifice ; & nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, & que les vûes de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les ames affligées. *Joan. 19. 26. 27.*

Enfin, Jesus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre ; tout étant consommé, & du côté de la justice de son Pere, & du côté de la malice des hommes, & du côté de son amour : le grand sacrifice offert, & toutes les figures an-

ciennes accomplies : Jérusalem ayant comblé la mesure de ses peres : tous les oracles des Prophêtes développées ; le véritable culte établi ; la gloire de son Pere vengée ; le cours de son ministère fini ; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est.* Il baisse la tête ; il pousse vers le Ciel une forte clameur ; il expire, & rend à son Pere l'ame & l'esprit qu'il avoit reçu de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténébres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis même du Sauveur le confesser & le reconnoître ; je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jesus-Christ que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la Croix ; & ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le tems, afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt, parce qu'il vous aime ; il meurt, parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnoissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes ? & n'êtes-vous pas un anathême, si vous n'aimez pas Jesus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la Croix, & nous croirons en vous.* Mais

Matth. 27. 42.

nous devons lui tenir ici un langage bien différent : c'eſt parce que vous êtes monté ſur la Croix, ô mon Sauveur ! c'eſt parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi, & que vous préférez à la droite de votre Pere, ce trône d'ignominie, pour y être notre hoſtie & notre Pontife ; c'eſt pour cela même que toute notre conſolation eſt de croire en vous : de vous adorer comme notre médiateur, & de vous conſacrer ce qui nous reſte de vie. Ne deſcendez pas de ce bois ſacré, où vous êtes la ſeule eſpérance de votre peuple : attirez-nous y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paroiſſez raſſaſié d'opprobres : plus notre foi s'augmente, plus notre eſpérance eſt ferme ; plus notre amour s'enflâme. Tant de peines & de ſouffrances offertes pour nous pourroient-elles nous être utiles ? auriez-vous racheté nos ames d'un ſi grand prix, ſi vous aviez voulu les laiſſer périr ? & ſeriez-vous mort avec tant d'ignominie, ſi en participant à votre Croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité ?

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE PASQUES.

Sur les causes ordinaires de nos rechutes.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur.

Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui. Rom. 6. 9.

A victoire que Jesus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort & sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses Disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la Croix, & le salut de toutes les nations de la terre.

Nous

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau, & dont il ne s'étoit chargé, que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui dans le ciel pour y glorifier éternellement la sainteté de son Pere. Tout ce qu'il avoit encore de mortel & de terrestre, a été attaché à la Croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais : la puissance que le Pere lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée, son nouveau régne ne finira plus; & sa vie glorieuse & ressuscitée, n'aura plus d'autres bornes, que celles des siécles éternels, & de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens à mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Freres, le grand caractère de la résurrection de Jesus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avoient été ressuscités par son ministère, ou par celui des Prophètes, que pour mourir encore; & l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle : *Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts : ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, à la vie de la grace en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante & si peu durable ? d'où vient que la grace du tems pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant; & que nos anciennes passions attendent à peine la

fin de la ſolemnité, pour reprendre leur premier Empire ?

Cherchons, mes Freres, les raiſons d'un malheur ſi commun & ſi déplorable : avoir connu les ſources du mal, c'eſt en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne perſévérez pas dans la vie nouvelle & reſſuſcitée, où la grace des Sacremens vient de vous établir : premiérement, parce que vous n'évitez pas avec aſſez de ſoin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous, ou vous la faire perdre ; ſecondement, parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conſerver ; troiſiémement, enfin, parce que vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être, & ſans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà ; mes Freres, les trois cauſes les plus ordinaires de nos rechutes après la ſolemnité : les précautions négligées, premiére cauſe ; les réſolutions violées, ſeconde cauſe ; les réparations omiſes, derniére cauſe. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le ſecours de l'Eſprit-ſaint par l'interceſſion de Marie, en chantant avec l'Egliſe : *Regina cœli.*

I. REFLEX. JE n'ignore pas, mes Freres, qu'une des cauſes les plus ordinaires des rechutes, après la ſolemnité ſainte, c'eſt que la pénitence n'avoit pas été ſincère & véritable. On ne ſe corrige point, parce qu'on ne s'étoit pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parce qu'il n'y en

avoit point eu dans la volonté ; & les Sacremens nous laiſſent toutes nos paſſions, parce que nous les avions toutes portées aux pieds du Tribunal ſacré, ſans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cauſe ſi commune, parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, & que de plus elle ne regarde que les pécheurs que la grace du tems paſcal n'a pas reſſuſcités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les Sacremens, loin d'y trouver une vie nouvelle ; & que les crimes où ils tombent enſuite ne ſont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes déſordres.

Je ſuppoſe donc, mes Freres, que la plûpart de ceux qui m'écoutent, ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette ſolemnité ſainte ; qu'un cœur briſé & humilié les a préparés à la grace des Sacremens, & qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle & reſſuſcitée, promiſe à ceux qui étoient déjà morts avec Jeſus-Chriſt par la douleur d'une ſincère pénitence. Je ſuppoſe que les vérités ſaintes, entendues durant ces jours de ſalut ; que les lumiéres nouvelles nées dans vos cœurs ; que des ſentimens de grace formés par l'Eſprit-ſaint ; que la laſſitude des paſſions, que les dégoûts du monde, que le vuide des plaiſirs, que la chimère des eſpérances, que la triſteſſe ſecrette du crime, que tout cela enſemble a formé au-dedans de vous, une réſolution nouvelle de rompre enfin

des chaînes trop long-tems portées ; & de chercher dans le ſervice de Dieu, & dans des mœurs plus pures, une paix & des conſolations que le monde n'a jamais pû vous donner.

Or, je dis que la premiére cauſe de vos rechutes, après des démarches de pénitence, qui ſembloient promettre une vie toute nouvelle, eſt dans les précautions négligées ; je dis, les précautions de néceſſité, & les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de néceſſité, la fuite de certaines occaſions d'elles-mêmes toujours funeſtes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable ; la préſence & l'aſſiduité auprès des objets auſquels nous tenons par des paſſions injuſtes les plaiſirs & les ſociétés où l'on ne ſe propoſe que le crime, les familiarités, & les libertés où la perte de la grace eſt sûre ; en un mot, certaines ſituations incompatibles avec le ſalut.

Et voilà, mes Freres, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amandement & de converſion. On ſe promet à ſoi-même plus d'attention & plus de fidélité dans ces occaſions dont nous venons de parler ; on ſe perſuade qu'y portant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger ſera moindre ; on ſe fait à ſoi-même mille raiſons ſpécieuſes pour ne pas s'en éloigner. Des raiſons de bienſéance ; ce ſeroient des diſcours publics, ſi l'on venoit à rompre tout d'un coup, & on ne veut pas s'y expoſer :

des raisons de devoir ; ce sont des liens & des engagemens indispensables, & on ne sauroit les rompre : des raisons de prudence ; ce seroit un éclat, & on veut l'éviter : des raisons de fortune ; ce seroit ruiner sans ressource ses affaires, & on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impossibilité prétendue ; on n'en est pas le maître, & Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raisons même de Religion ; on ramenera peut-être à Dieu, ceux qui nous en ont éloignés autrefois, & l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes Freres, le mystère de Jesus-Christ ressuscité va nous fournir pour confondre ces vains prétextes, de grandes régles & des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection & dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem ; il n'apparoit qu'à ses Disciples ; il ne se montre que dans des lieux solitaires & écartés : & comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau, étoit encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs ; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, & qu'exposer la grace à des périls certains, c'est l'avoir déjà perdue.

Et certes, mes Freres, je ne vous dis pas premiérement qu'il est bien téméraire de compter, que Dieu vous soutiendra dans des occasions, qu'il vous ordonne lui-

même de fuir ; que sa protection deviendra le prix de votre témérité ; & que ses graces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a eté jusqu'ici, & qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parce que aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chûte ; un crime, parce que ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés ; un crime, parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence ; un crime, parce que revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable ; un crime, parce que ne pouvoir perdre de vûe tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur ; un crime enfin, parce que chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve : que mille fois dégoûté de votre passion, & de l'objet infortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur; rebuté de ses caprices & de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes ; sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts & vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes ; toutes vos résolutions ont échoué

contre cet écueil fatal ; & que la même occaſion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute diſpoſition qui nous conduit au péril eſt profane & criminelle; que plus la grace a opéré dans notre cœur des déſirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'expoſer ſon opération, & les miſéricordes du Seigneur ſur notre ame ; que la premiére diſpoſition que l'Eſprit de Dieu met en nous, c'eſt la défiance de notre foibleſſe ; & qu'enfin ce qui fait le crime dans les périls, n'eſt pas l'intention d'y ſuccomber, c'eſt l'imprudence & la témérité qui les cherche.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce ſeroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public, & qui donneroit lieu à des ſoupçons, dont juſqu'ici vous avez ſu vous défendre.

Et je vous dis de là part de Dieu, que vous ſeul ignorez ce que le public penſe, & que ces ſoupçons que vous voulez éviter, naiſſent plus de vos aſſiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement & de votre fuite ; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, & par-là plus vous rendez la rupture difficile & l'éclat inévitable ; & qu'enfin un homme qui eſt au milieu des flâmes, n'examine pas tant pour ſe ſauver ; que la promptitude de

ſa fuite prévient toutes ſes réflexions ; & qu'il ſuffit de ſentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites, que ce ſont des engagemens indiſpenſables de bienſéance & de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir eſt de lui obéir & de ſauver votre ame ; que tout engagement incompatible avec le ſalut n'engage point ; que nul n'eſt obligé malgré lui de périr ; & qu'enfin on peut ſe faire une bienſéance de la régle & de la vertu, mais qu'il eſt inſenſé de vouloir s'en faire une du déſordre & du vice même.

Vous dites que ce ſeroit ruiner ſans reſſource votre fortune & vos affaires, & que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrêmité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout pour ſauver ſon ame ; que la plus grande fortune d'un Chrétien, eſt de faire ſon ſalut ; qu'on a tout quand on a la grace ; que c'eſt avoir perdu la foi, d'aimer mieux riſquer ſon ſalut éternel qu'une fortune de bouë ; & qu'enfin quand on a trouvé Dieu, on ne ſauroit plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de ſa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous ; qu'il nous rend toujours poſſible

tout ce qu'il nous rend néceſſaire ; que l'impoſſibilité prétendue de nos devoirs eſt toujours dans le prétexte de nos paſſions & jamais dans nos devoirs mêmes ; & qu'enfin les obſtacles prouvent ſeulement qu'il eſt difficile de ſe ſauver, mais non pas qu'il eſt permis de ſe perdre.

Vous dites enfin, que dans les nouveaux ſentimens que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les inſpirer aux perſonnes qui vous ont ſéduit ; & que la part qu'elles ont euë à vos déréglemens, les rendra plus ſenſibles à vos diſcours & à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide & paſteur de votre frere ? Vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous penſez déjà à donner la main aux autres ? A peine êtes-vous Néophite dans la Foi, & vous voulez déjà en devenir l'Apôtre ? Mais le Seigneur vous a-t'il permis d'expoſer votre ſalut, ſous prétexte d'empêcher que votre frere ne périſſe ? Dieu demande-t'il de vous que vous commenciez par corriger les paſſions d'autrui, ou par pleurer vos paſſions propres ? Un lépreux qui veut remèdier à la lépre de ſon frere, ne le purifie pas, mais acheve de ſe ſouiller lui-même ; un zèle qui cherche les périls, n'eſt pas un zèle du ſalut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour ſon ſalut propre. Et qui êtes-vous ; pour vouloir être déjà un inſtrument des miſéricordes du Seigneur ſur les ames ? les

seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite, & la priére. Attendez que Dieu vous envoye pour entreprendre son œuvre : préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours : édifiez long-tems vos freres, avant que d'oser les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger ; & souvenez-vous que les complices de nos passions, ne sauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, & toutes les occasions certaines de crime ; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls ; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur ; que le long usage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres ; qu'au fond à moins de se condamner à une retraite entiére, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde, d'une certaine façon, & d'entrer dans certains plaisirs ; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré ; & que si quelquefois, vous vous laissez aller, c'est plutôt une foiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose méme : seconde illusion qui devient un principe certain de rechute : & seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence ; les précautions de pure sûreté.

Or, mes Freres, une ame qui revient à Dieu, après les égaremens du monde & des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles ; l'Esprit rempli de préjugés & de ténébres ; l'imagination souillée de mille images impures ; la volonté affoiblie par une longue servitude ; les sens déréglés par un long usage de plaisirs ; la chair rébelle & indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout est encore malade, foible, languissant, dans une ame depuis long-tems esclave du péché, & depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice ; & la grace qui a guéri ses plaies, lui a encore laissé les impressions & les foiblesses, c'est-à-dire, les cicatrices prêtes à se r'ouvrir à la premiere occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grace ne peut se conserver que par des précautions infinies ; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer ; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser & de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des Sacremens, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des Justes solidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre : vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit ;

vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous ſéduire : le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne banniſſez que vos malheurs paſſés ; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux, les ſpectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des diſcours, la ſenſualité des tables, les ſoins de l'ambition, l'amertume des jalouſies & des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le déſordre ; les ſources, les attraits, les routes qui y ménent, vous les laiſſez : vous ne pouſſez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle ; vous comptez que ſe convertir, c'eſt préciſément ne plus tomber ; que vivre dans la grace, c'eſt ne plus vivre dans le péché ; & que le changement du cœur n'eſt pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement univerſel de conduite.

Or, Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ne conſerve plus rien de ſa vie terreſtre & mortelle : tout eſt nouveau & changé en lui : ſes plaies mêmes ſont devenues des rayons de gloire & des marques d'immortalité : ce n'eſt plus cet homme de douleur, chargé de nos infirmités & de nos misères ; c'eſt un Roi glorieux, qui méne en triomphe les Principautés & les Puiſſances : en un mot, ſa réſurrection eſt une vie toute nouvelle, un miniſtère nouveau, une ré-

demption & une juſtification nouvelle; tel eſt le modèle d'une vie reſſuſcitée.

En effet, mes Freres, c'eſt une illuſion de prétendre qu'en ne changeant preſque rien à vos mœurs, vous puiſſiez conſerver la grace, car premiérement, ſi nos plus ſaintes réſolutions trouvent des écueils dans l'inconſtance ſeule de notre cœur; ſi nous nous ſommes à nous-mêmes une tentation continuelle; ſi nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous poſſédent, les inégalités qui nous entraînent: en un mot, ſi tout ce qui eſt en nous eſt péché, ou ſource de péché; hélas! pouvons-nous être en ſûreté contre des périls que nous cherchons, puiſque nous ne le ſommes pas contre nous-mêmes? un malade qui porte déjà un poiſon lent dans le ſein, n'a-t'il rien à craindre d'un air contagieux & funeſte à la ſanté la mieux établie? & pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocens pour nous, puiſque nous nous ſommes ſans ceſſe un danger à nous-mêmes.

En ſecond lieu, le paſſé devroit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir: la réſolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonſtances: la révolution de chaque année, vous a preſque toujours trouvé en ce ſaint tems, touché de vos crimes & réſolu de vivre

plus chrétiennement ; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pû l'achever ; d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ; & qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidéle ? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chûte n'auroit pas été douteuse pour vous, d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé ? n'est-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire, & que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre ?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché ; & que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paroissent différentes ; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premiéres impressions de la grace, en certains cœurs sur-tout, sont toujours vives & ardentes : le premier goût de Dieu, nous

trouvant laſſés & dégoûtés du monde, nous ſaiſit & nous tranſporte : plus même les paſſions avoient eu d'empire ſur nous, plus la grace d'abord nous attendrit & nous touche: le cœur accoûtumé aux ſentimens les plus vifs, ne ſent plus rien que d'extrême ; & les premiéres larmes dans le pécheur qui va retomber, ſont ſouvent plus vives & plus abondantes, que dans le pécheur qui perſévére.

C'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas juger de ſoi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la réſolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'eſt pas dans des ſentimens paſſagers ; elle eſt dans une fidélité conſtante & durable : ce n'eſt pas une ſaillie d'un cœur facile à s'attendrir ; c'eſt une diſpoſition ſtable de foi & de componction : ce n'eſt pas une étincelle qui s'évanouit auſſitôt ; c'eſt une lampe ardente & luiſante, que les vents de tentations éteignent difficilement, & qui nous montre long-tems la vérité & les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état ſemble vous rendre ces occaſions inévitables ; que deſtiné par votre naiſſance ou par votre rang, à vivre au milieu du monde & de la Cour, vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part ; qu'il faut ſuivre les uſages établis ; ne pas reculer à certaines propoſitions, de peur de paroître extraordinaire ; & qu'en un mot, ſi vous étiez à vous, il vous ſeroit aiſe de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le ſouhaiter ; mais qu'étant redevable à tous

ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, & remplir les devoirs & les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard : que Pierre sur les flots, où Jesus-Christ lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avoit conduit ; que Daniel au milieu des lions dévorans, avoit moins à craindre que ce Prophète infidele sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours ; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place ; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût & nos penchans y cherchent ; & que si nous voulons être de bonne-foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chûte, attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics ; & que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissemens, en supporter les contre-tems, en étudier les révolutions & les vicissitudes, en rapporter à Dieu les

les peines, les dégoûts & les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde & de la Cour, plus de leçons & de moyens de salut, que dans celle des cloîtres & des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs, que les périls que vous aimez & qui n'en sont pas; & vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquel vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur; & qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premiérement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles; qu'on se défie des sentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même, mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentimens vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre esprit des maximes passionnées & lascives; & que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particuliére, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse & plus universelle.

Je pourrois vous répondre encore, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus, les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible : le long uſage des plaiſirs leur a ôté, à notre égard, le privilège de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous ſouillent & nous infectent ſans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la premiére piquûre que lui a fait le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en ſentir la douleur. Le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur : l'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu : c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur ; & que les périls contre leſquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours inſenſible : mais d'où vient donc que lorſque vous venez enfin nous ouvrir votre conſcience au Tribunal ſacré, & avouer à nos pieds des chûtes qui vous couvrent de confuſion, vous nous alléguez ſi fort votre foibleſſe, pour excuſer vos éga-

remens ? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte & vous échappe? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, & dont vous n'êtes presque plus le maître ? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous ; que ce qui seroit innocent pour les autres, devient par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard ; que vous n'avez jamais sû résister ; que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse ; qu'il faudroit vous retirer dans un désert pour être en sûreté ; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin, que jusqu'au premier péril qui les a attaquées, & que vous pouvez bien répondre de la sincérité & de la bonne-foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même ? Vous exagerez votre foiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés ; & vous voulez qu'on vous croye fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu ! mes propres malheurs ne devroient-ils pas suffire ici pour m'instruire? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidéle ; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain, tandis qu'on vouloit encore s'exposer au milieu des flots & des écueils; & tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris & tempestas demersit* Ps. 68.

me. O mon Dieu ! vous seul savez que le plus foible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissois de
Ibid. ℣. 6. & 20. ma confusion & de ma foiblesse : *Deus tu scis insipientiam meam & confusionem meam.* Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vû retomber à l'instant : tirez-moi de cette bouë où je ne saurois marcher, sans enfoncer tous les jours da-
℣. 25. vantage : *Eripe me de luto, ut non infigar.* Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légéreté & de mon inconstance : je sens que malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidéle : fixez enfin les incertitudes de mon ame : délivrez-le de sa
℣. 19. propre instabilité : *Intende animæ meæ, & libera eam.* Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colére sur ma tête ; que mes soupirs & mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions & des outrages ; & que les flots qui m'agitent depuis si long-tems, ne me creusent enfin eux-mê-
℣. 19. mes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* Et voilà la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

II. PARTIE.

JESUS-CHRIST ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avoit promis à son Pere de le glorifier s'il le délivroit de la mort ; de faire connoître son nom à toute la terre, & de lui former par-tout des adorateurs en esprit & en vérité : il avoit promis à ses Disciples de les revêtir de la vertu du Très-haut ; de leur donner une force & une sagesse, à laquelle le monde entier ne pourroit résister ; de les établir les maîtres de la mort & de la vie : il leur avoit promis la conquête de l'Univers, les clefs du ciel & de l'enfer, la conversion des peuples & des Césars, le triomphe de la Croix, le renversement des Idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étoient magnifiques : mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir ; & si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses, est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or, voilà, mes Freres, la seconde instruction que nous fournit ce Mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du Tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie ; les accomplissons-nous après être ressuscités ? & peut-on dire de nous comme de Jesus-Christ, que le miracle de notre résurrection & de notre nouvelle vie, prouve la sincérité de nos pro-

meſſes paſſées ; & que l'accompliſſement de nos promeſſes eſt le témoignage le plus certain du miracle & de la verité de notre vie nouvelle. Seconde cauſe de nos rechutes : les promeſſes & les réſolutions violées.

Oui, mes Freres, lorſque touchés du déſir d'une vie plus chrétienne, laſſés du monde & de nos paſſions, nous ſommes venus les déteſter en ces jours de ſalut aux pieds de Jeſus-Chriſt : nous nous ſommes preſcrits à nous-mêmes mille moyens de conſerver la grace, ſans leſquels il ne nous paroiſſoit pas poſſible de perſévérer dans la voie de Dieu : nous avons fait mille projets ſur toute la conduite de notre vie ; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux ; la fuite, à certains périls ; la fermeté à certaines complaiſances ; la retraite à certaines diſſipations ; la modeſtie à certaines indécences ; le ſilence & la circonſpection, à certains diſcours ; la charité, à certaines antipathies ; le retranchement & la régle, à certaines ſuperfluités ; l'uſage de la priére & les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie ; la fréquentation plus exacte des Sacremens, à notre pareſſe ; enfin, éclairés alors ſur tous nos beſoins, ſentant vivement toutes nos plaies qui ſaignoient encore, nous leur avons préparé à chacune ſon remède ; & pénétrés des miſéricordes de Dieu ſur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés ; de ſa patience, que la durée de nos crimes n'avoit pû

rebuter, de sa sagesse, qui avoit fait servir à notre salut, nos passions même ; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs & de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux, qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, & dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté seule nous en a plû : nous avons cru qu'il n'en coûteroit plus rien de les accomplir : parce que nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former ; & que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe & la chimère : peut-être même y avons-nous été fidéles un certain tems. Un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a soutenus les premiers jours ; mais notre fidélité n'a pas été loin. Nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étoient des scrupules ; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes ; qu'il y a de la foiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres ; qu'au fond, on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inspira, étoit bon ; mais que nous ne nous connoissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il dureroit toujours ; qu'il ne faut pas chicaner

avec Dieu ; que le salut ne gît point en des minuties ; & qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient ; les promesses s'évanouissent ; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir ; & l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses, comme l'affranchissement d'un joug qui commençoit à peser, & le retour d'une liberté dont on s'étoit mal-à-propos privé soi-même.

Or, voilà la grande source des rechutes après la solemnité sainte. Premiérement, parce que nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance ; & que c'est une chimère de se flâter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains tems de priére, parce que vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours retomboit sur lui-même, se ranimoit pour le monde, se refroidissoit pour la piété, & ne trouvoit plus en lui dans les périls, que sa propre foiblesse : vous vous étiez imposé certaines mortifications, parce que votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse & de sensualité mettoit en vous des dispositions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité, parce que vous aviez éprouvé, que pour peu que

que vous vous prêtassiez à ces penchans, vous n'étiez plus à tems d'y mettre des bornes, & que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens; ces tems de priere, si nécessaires à votre foiblesse, vous les abandonnez; ces sacrifices si utiles à votre foi, vous vous en dispensez: & comment voulez-vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affoiblit, & si rien ne la nourrit & ne la préserve?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, & toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidéle; mais que Dieu vous les ayant inspirées à vous dans les premiers momens de votre conversion, vous avoit fait connoître que c'étoient-là les seules voyes par où vous, en particulier pouviez conserver la grace reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux, & les moyens personnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant; des routes par où la grace vouloit vous mener: vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut: vous dérangez l'ouvrage de votre justification: vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avoit d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour

propre fondé sur un sable mouvant, & qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoûtumant à violer vos résolutions ; vous vous faites une coûtume dangereuse d'agir contre vos propres lumiéres ; de résister à la voix de votre cœur ; de vous rassurer contre vous-même : vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu : vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, & qui nous sert de frein contre le crime : vous vous accoûtumez à vous soutenir contre les jugemens de votre propre cœur : & par-là, ou votre conscience devient tranquille, ou malgré ses agitations vous êtes tranquille, vous-même; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords & vos troubles. Ainsi la conscience accoûtumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoûtume peu-à-peu à renouveller sans remords ses crimes : car nous ne sommes pas long-tems fidéles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoûte pas enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvemens de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs : vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode &

plus tranquille : vous vous ſavez mauvais gré d'une certaine délicateſſe de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous même, & que vous vous reprochez les choſes à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous perſuader que mille omiſſions ſur leſquelles vous ſentez de vifs remords, ſont de vains ſcrupules : vous regardez la lumiére que la main miſéricordieuſe de Dieu met dans votre cœur, comme une lumiére importune, ennemie du repos & du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne ſe montre preſque point : vous reprochez à Dieu ſes propres bienfaits ; ſes graces ſont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu laſſent, laſſe bientôt ſes miſéricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ſes bienfaits ſont à charge ; d'un cœur ingrat, qui ſe reproche d'y avoir été trop ſenſible ; d'un cœur corrompu, qui voudroit pouvoir ſoûtenir le crime ſans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit & rejette, ces cœurs légers & infidéles, ſi vifs dans leurs promeſſes, ſi tranquilles un moment après dans leurs tranſgreſſions.

C'eſt à vous à nous dire ſi vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous reſſemble. Car rappellez ici vos momens heureux, où touchés de la grace, vous êtes venu vous humilier aux pieds du Tribunal ſacré, & former le deſſein d'une vie nou-

velle : que de regrets ſincères ſur le paſſé ! que de proteſtations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu ſi tard? combien de fois lui avez vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie ; & qu'au fond , vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime ? Infidéle ! & après tout cet appareil de réconciliation , vous oubliez vos promeſſes que vos larmes toutes ſeules & vos ſoupirs auroient dû rendre ſacrées , quand le reſpect dû au Seigneur à qui vous les faiſiez, n'auroit pas ſuffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures , mon cher Auditeur ; la foi donnée dans un engagement profane & criminel , eſt ſouvent l'unique raiſon , qui malgré vos remords & vos dégoûts , vous défend de le rompre : la gloire chimérique de paſſer pour conſtant & fidéle dans des paſſions où la fidélité n'eſt qu'une foibleſſe honteuſe , vous retient & vous touche : vous vous faites un honneur inſenſé d'une conſtance & d'une bonté de cœur , qui n'en eſt qu'une corruption plus profonde & plus déſeſpérée ; & envers votre Dieu , vous ne rougiſſez pas d'être perfide ? & la bonne-foi , en traitant avec votre Seigneur & votre Pere , ne vous paroît pas une vertu ſi eſtimable ? & le bon cœur pour lui n'eſt plus une gloire qui vous intéreſſe & qui vous pique ? Ah ! il ſe plaignoit autrefois

dans ſon Prophête, que le pécheur ne le diſtinguoit pas de l'homme : mais c'eſt tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion, ce que vous avez peut-être été dans des paſſions profanes & inſenſées, ſincère, ſolide, généreux, fidéle, incapable de trahir votre foi & la religion de vos promeſſes. N'eſt-il pas beau de ſervir conſtamment un ſi grand Maître? N'y a-t'il point de nobleſſe, de force, d'élévation à lui conſerver la fidélité qu'on lui a jurée? & ne ſeroit-ce point une gloire & une vertu, de ſe piquer de conſtance & de grandeur, envers celui envers qui ſeul il eſt grand d'avoir sû être fidéle?

Hélas, mes Freres! nous regardons comme des fautes légères de violer les réſolutions ſaintes que la grace nous a inſpirées; les perſonnes mêmes qui ſont depuis long-tems dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités ſans ſcrupule. C'eſt-là cependant la ſource de tous nos malheurs : c'eſt par-là que la foi s'éteint, que la grace ſe retire, que Dieu ſe dégoûte, & que ſa juſtice nous abandonne : c'eſt par-là que nous contriſtons l'Eſprit-ſaint, que nous rejettons ſa vérité & ſa lumière, que nous réſiſtons à notre propre conſcience, & que nous nous jouons de Dieu, & que nous nous creuſons un précipice à nous-mêmes : c'eſt par-là que

nous devenons de foibles roſeaux qui ſe laiſſent aller à tout vent, & des nuées légéres & ſans eau, qui ſans ceſſe changent de route : c'eſt par-là que nous nous faiſons une habitude de notre propre inconſtance ; de ſentir mille bons déſirs, & de les étouffer ; de commencer mille entrepriſes, & de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, & d'être toujours les mêmes ; de nous impoſer mille précautions, & de nous en laſſer : c'eſt par-là que toute notre vie n'eſt plus qu'une viciſſitude de crime, & de repentir ; de relâchement & de zèle ; de diſſipation & de retraite : c'eſt par-là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes ; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu ; incapables de ſoutenir, ni la licence du déſordre, ni les contraintes de la piété ; flottant toujours au gré de notre légéreté ; nous laſſant bientôt de la même ſituation ; & nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne ſommes pas, le repos & la tranquillité qui nous manque. Ainſi la vie ſe paſſe, la conſcience s'uſe, la ſenſibilité au bien s'éteint, Dieu ſe laſſe, l'éternité approche, le moment déciſif arrive, & nous ſurprend encore dans ces triſtes alternatives : nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti : notre courſe eſt finie avant que nous nous ſoyons déclarés : nous ſortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre : nous

ceſſons d'être, avant d'avoir décidé à qui nous ſommes ; & tous ces ſentimens de regret & de repentir, qui accompagnent notre mort, ne ſont proprement que la derniére inconſtance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre foibleſſe doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconſtance, dont nous ſommes paîtris, & qui eſt la ſource de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miſéricordes : vous connoiſſez, ô mon Dieu, la fragilité de notre boüe ; puiſque c'eſt vous qui nous avez formés ; & vous n'avez pas oublié que nous ne ſommes qu'une pouſſiére frivole, qu'un ſouffle agité, & qui ne ſauroit preſque trouver ici-bas de conſiſtance : *Quoniam ipſe cognovit figmentum noſtrum : recordatus eſt quoniam pulvis ſumus.* Vous ſavez, Seigneur, que votre Eſprit, qui forme en nous les ſaintes penſées & les mouvemens du ſalut, ne ſauroit preſque ſe fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'eſt pour nous qu'un Eſprit rapide & paſſager ; & qu'à peine a-t'il opéré en nous de bons déſirs, que de nouveaux objets effacent à l'inſtant ces impreſſions ſaintes, de ſorte qu'il n'en reſte pas même de foibles traces : *Quoniam ſpiritus pertranſibit in illo, & non ſubſiſtet ; & non cognoſcet amplius locum ſuum.* Mais que votre miſéricorde, grand Dieu ! ſoit plus abondante que notre foibleſſe : un pere eſt touché de la légéreté de ſes enfans ; mais ſa tendreſſe croît avec les dangers où les expoſe l'inſta- *Iſ. 102. 14.*

Ps. 15. bilité de leur âge : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* Ne rejettez pas des cœurs plus foibles, que coupables; plus légers, que corrompus; plus incapables de solidité & de vertu, que de noirceur & de crime; & qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens & des passions, sans un désir secret de revenir encore à vous, & de réparer par une nouvelle fidélité, ces momens de foiblesse & de complaisance. Derniere source de nos rechûtes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

III. PARTIE. OUI, mes Freres, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solemnité; parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jesus-Christ répare tout : la gloire de son Pere, par la destruction des Idoles; le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes & la timidité de ses Disciples, par l'effusion de l'Esprit-saint qui les change en de nouveaux hommes; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin l'obscurité des Ecritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jesus-Christ; tout est rétabli à sa pla-

Ephes. 1. 10. ce; tout rentre dans l'ordre : *Per ipsum instaurare omnia.* Aussi, mort une fois, il

ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne ; & voilà la derniere source de nos rechûtes : les réparations omises.

Je dis les réparations premiérement de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point ; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé : on veut bien sortir du crime, parce que c'est une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parce que le frivole des passions ne nous sied plus : on veut bien sortir du crime, parce que la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paroît à la porte, Dieu se fait entendre : on veut, dis-je, sortir du crime ; mais on ne se propose dans la vertu, que le plaisir de l'exemption du crime même ; que le bonheur d'être quitte enfin de ses remords & de ses inquiétudes ; que la douceur de vivre en paix avec soi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triste & de pénible dans le crime ; comme une vie douce & tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les ex-

cès n'affoibliſſent plus, que les plaiſirs ne dérangent plus ; on ſe cherche ſoi-même en revenant à Dieu : on ſecoue le joug du péché ; mais on ne s'impoſe pas le joug de Jeſus-Chriſt : on bannit les amertumes des paſſions ; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence ; on ſe dépouille de l'ignominie du vieil homme ; mais on ne ſe revêt pas de la mortification du nouveau : on ſort de l'oppreſſion de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuſes du déſert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur & le plaiſir de ne plus l'être.

Les réparations ſecondement de juſtice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on ſe contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines diſcutions qui auroient des ſuites, & qui nous engageroient en des démarches déſagréables, on n'y penſe pas. Ainſi, vous êtes dans une place où votre nom ſert de prétextes à mille abus ; où de ſubalternes corrompus s'enrichiſſent ſous votre protection, aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces, où ils font même acheter la juſtice, où ils exigent ce qui n'eſt pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces myſtères d'iniquité ; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près : vous craignez l'embarras d'une diſcution, & d'en venir à éloigner des perſonnes néceſſaires : peut-être même le fruit

de leurs injuſtices coule-t'il juſques dans vos mains : or une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-tems : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne ſe reſſent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous ; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainſi vous avez paſſez par des charges militaires, où des vexations & des pillages ſont arrivés, que vous auriez dû empêcher ; où la licence du Soldat a été une ſuite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu ; mais tant de peuples qui ont ſouffert à votre occaſion, les ſoulagez-vous ? mais tant de dommages, dont vous avez été le protecteur ou la cauſe, les réparez-vous ? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la conſolation & la paix ? mais tant de larmes repandues, les eſſuyez-vous ? vous ne portez pas ſi loin les vues de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainſi vous vous êtes ſervi de votre crédit auprès de ceux qui ſont en place, pour faire paſſer des affaires onéreuſes au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom & de votre faveur ; vous avez rendu lâchement les larmes de vos freres : vos mains ont touché le prix du ſang, & de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaiſirs, de cet argent d'iniquité : tout l'anathême des malheurs publics tombe ſur vous ſeul : cepen-

dant, en participant aux Sacremens, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes & vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules & vos doutes ; & loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au-delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi, enfin vos dépenses & vos profusions ne connoissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme si la source de vos revenus étoit intarissable, ou que le monde entier vous appartient: cependant mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions & de vos magnificences : l'Ouvrier & le Marchand portent tout seuls le poids & l'incommodité de votre faste : eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au-delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain & leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-mêmes les bizarreries des superfluités & de l'abondance.

Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépense : la dévotion n'incommode personne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'Ouvrier & le Marchand murmurent : on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis

qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité & de la juſtice: on vient avec confiance manger le Pain du Ciel à la Table ſainte, tandis que nos profuſions outrées ôtent la nourriture à nos freres : on s'applaudit ſoi-même, tandis que mille malheureux nous maudiſſent; & l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'eſt qu'elle eſt chargée de la haine & des imprécations qui n'étoient dûes qu'à nous-mêmes. Oui, mes Freres ; de-là, tant de murmures contre la piété ; de-là, ces diſcours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphaſe, & peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui ſe diſent Juſtes : que la véritable dévotion eſt de ne faire tort à perſonne, eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, eſt de payer ſes dettes, & de ne vouloir avoir que ce qui eſt à ſoi ; qu'on ſe fait des ſcrupules ſur des riens, & qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudroit pas manquer à un Salut, & qu'on ne compte pour rien de manquer les choſes les plus eſſentielles; en un mot qu'on donne à la dévotion les minuties ; mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien plus ſérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes Freres, c'eſt que nous accoûtumions les pécheurs à le tenir ; & que nous fourniſſions au monde des dériſions contre la vertu, qui paroiſſent avoir la juſtice & la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de ſcandale : je dis de ſcandale donné par la malignité de nos diſcours, & par un uſage ſi outré & ſi continuel de médiſance que le monde lui-même ſi indulgent pour ce vice, nous avoit fait de l'excès où nous l'avions pouſſé, une eſpèce de flétriſſure publique, & une réputation odieuſe même dans la ſociété. Tant de déſordres ſecrets rendus publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de ſoupçons confiés : & tout cela, que les larmes, qu'un ſilence éternel pourroit à peine réparer, on ne le repare, il eſt vrai, qu'en ne faiſant plus le public confident de ces diſcours empoiſonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de perſonnes, en choiſiſſant ſes auditeurs, en ne ſe contraignant devant le monde, que pour ſe donner plus de licence en ſecret ; enfin, en confirmant ce préjugé ſi répandu dans le monde & ſi injurieux à la vertu ; qu'en ſe retranchant ſur tout le reſte, les gens de bien ſe réſervent le droit de médire, & qu'ils ſe dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaiſir de cenſurer les vices des autres.

Voilà, mes Freres, d'où vient qu'on ne ſe ſoutient pas dans la voye de Dieu, c'eſt que notre pénitence n'eſt jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, & Dieu ne vous les remet pas : vous ne devez point attendre de grace de lui, tandis que vous ne voulez pas ſatisfaire à ſa juſtice ; la pénitence n'eſt

ſincère, qu'autant que les réparations ſont réelles : en un mot, une converſion qui n'eſt pas entiére, n'eſt point du tout ; & vous ne devez pas être ſurpris, ſi vous redevenez bien-tôt pécheur, puiſque vous n'aviez jamais été qu'un faux juſte.

Ainſi, voulez-vous ne plus retomber, & perſévérer dans le ſervice de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce Diſcours. Ne négligez plus des précautions qui ſont toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des réſolutions qui ſont le ſeul appui de votre foibleſſe ; n'omettez plus des réparations qui renferment le ſeul remède de vos crimes. Hélas ! mes Freres, c'eſt un ſi grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de ſéparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui ; d'être enfin rentrés dans le ſein paternel de ſa miſéricorde, après avoir erré ſi long-tems loin de lui, dans les voyes triſtes du monde & les égaremens des paſſions ; d'avoir enfin retabli la paix & la douceur dans ſa conſcience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, & la triſteſſe du crime !

C'eſt un ſi grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits ; de ſervir enfin un Maître fidéle & bienfaiſant, après avoir porté ſi long-tems le joug du monde ingrat & injuſte ; d'aimer enfin le ſeul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pû ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconſtance,

de travailler enfin pour quelque chose de réel & de solide, après avoir perdu tant de soins & de peines à poursuivre des songes & des chimères!

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si long-tems pour la vanité; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en essayant de tout, qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci; & de sauver enfin notre ame, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point: c'est un si grand bonheur; que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien; & quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout, puisque vous avez la paix de la vie présente, & l'espérance de la future.

Grand Dieu! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire & de vos triomphes: jettez sur ce Royaume où la Foi est montée sur le trône en même-tems que nos Rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les Grands & les Puissans, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu & les exemples des peuples. Que votre parole, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vuide! que l'indignité du Ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, & n'affoiblisse pas son onction & sa force! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de

ce

ce lieu auguſte, ſans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés & les puiſſances ! Grand Dieu ! conſolez mon miniſtère, récompenſez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Pere. J'ai annoncé votre nom & vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : ſanctifiez-les maintenant dans la vérité : conſommez en eux votre ouvrage, & faites qu'aucun d'eux ne périſſe.

Grand Dieu, ſauvez le Roi : (a) faites régner dans le ciel, un Prince qui vous fait régner ſur la terre : un ſi bon Maître, un cœur ſi réligieux, une ame ſi grande devant les hommes, ſi humble & ſi ſimple devant vous; un ſi grand ſpectacle ſur le théâtre de l'univers, & à vos pieds un adorateur ſi anéanti & ſi ſincère ; le monde ne parle que de ſa gloire ; mais je ne vous parle ici que pour ſon ſalut ; & vous ſavez, ô mon Dieu, que toute ſa gloire l'occupe & le touche moins que vos miſéricordes éternelles.

Grand Dieu, ſauvez Monſeigneur, (b) formez de ce Prince ſelon le cœur des hommes, un Prince ſelon votre cœur : ſanctifiez ſes auguſtes Enfans ; (c) que votre crainte paſſe en eux avec la gloire de leurs ancêtres ; que le ſang de ſaint Louis

(a) *Louis XIV* (b) *Louis, Dauphin, Fils unique de Louis XIV.* (c *Les Ducs de Bourgogne, d'Anjou, depuis Roi d'Eſpagne & de Berry.*

ſoit toujours fécond en Saints, comme il l'eſt en Héros ; que leurs noms ſoient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatans & plus immortels que dans nos hiſtoires.

Sanctifiez cette illuſtre Princeſſe, (a) qui porte dans ſon ſein l'eſpérance de l'Etat; & qui en fait elle-même l'amour & les plus cheres délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions ſur toute la Race royale : faites-la croître & multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des Maîtres d'un ſang ſi généreux & ſi chrétien : étendez les bornes de la Foi, en étendant celles de leur domination & de leur Empire ; & ſi les vœux d'un pécheur & d'un Miniſtre indigne pouvoient être écoutés, recevez, grand Dieu ! ces dernieres effuſions de mon cœur, & que les ſouillures ſecrettes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu & au mérite de ma priere.

Ainſi ſoit-il.

(a) *Adélaïde de Savoye, Ducheſſe de Bourgogne, alors enceinte de ſon premier enfant.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE PASQUES.

Sur la fauſſe Confiance.

Nos autem ſperamus quia ipſe eſſet redempturus Iſraël.

Nous eſpérions que ce ſeroit lui qui racheteroit Iſraël. Luc. 24. 21.

EN vain Jeſus-Chriſt pendant ſa vie mortelle avoit mille fois averti ſes Diſciples, que c'étoit ſe flâter que de compter ſur une récompenſe que les croix & les travaux n'avoient pas méritée : cette vérité ſi peu favorable à la nature, n'avoit pû trouver leurs eſprits dociles ; & toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détromper ſur l'erreur oppoſée, ils n'entendoient pas cette parole, dit l'Evangile, & elle étoit cachée à leurs yeux. Telle eſt encore aujourdhui la diſpoſition des deux Diſ-

ciples auſquels Jeſus-Chriſt daigne apparoître ſur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur Maître délivreroit Iſraël du joug des nations, & qu'il les feroit aſſeoir eux-mêmes ſur douze trône terreſtres, ſans qu'il leur en coutât ni ſoins ni peines pour y monter ; ſans que le Sauveur lui-même eût beſoin de ſouffrir pour triompher de ſes ennemis.

Outre l'erreur qui leur faiſoit regarder Jeſus-Chriſt comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuſe en eux : mais qui eſt aujourd'hui plus commune parmi nous : c'eſt cette fauſſe confiance qui leur perſuade que ſans qu'ils y coopérent eux-mêmes, & en laiſſant conduire à J. C. tout ſeul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promeſſes qu'il leur avoit tant de fois réitérées, en converſant avec eux ſur la terre : *Sperabamus.* Or, mes Freres, cette fauſſe confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace ſeule ſans aucune coopération de leur part, & eſpérer la récompenſe des Saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter ; cette fauſſe confiance, qui compte toujours ſur la bonté de Dieu qu'elle offenſe; qui ſans combattre ſe promet d'être couronnée, & qui eſpére toujours contre l'eſpérance ; cette fauſſe confiance, qui ne veut pas acheter le ciel & qui l'attend ; c'eſt l'erreur la plus univerſelle & la plus établie parmi les Chrétiens ; & lorſque Jeſus-

Christ paroîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des Disciples infidéles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes Freres, à vous entretenir aujourd'hui sur une matiere si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs ; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais ; & que je ne pouvois mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentimens salutaires de défiance qui ménent aux précautions & aux remèdes, & qui en troublant la paix du péché, laissent à la place la paix de Jesus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, c'est la premiere : il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

JE ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Freres, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, & que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à de-

mi les vérités qui peuvent l'adoucir ; & ſi l'on a beſoin d'uſer de ménagement en cette matiere, c'eſt plutôt en n'expoſant pas tout ce qui ſeroit capable d'allarmer les conſciences, qu'en taiſant une partie de ce qui pourroit les conſoler.

Il eſt vrai, mes Freres, que les Livres ſaints nous donnent par-tout de la bonté de Dieu des idées magnifiques & conſolantes. Tantôt c'eſt un Maître doux & patient qui attend le pécheur à pénitence; qui diſſimule les péchés des hommes pour les porter à s'en répentir ; qui ſe taît, qui ſe repoſe, qui ne ſe preſſe point de punir, qui différe afin qu'on le prévienne, qui ménace pour être déſarmé : tantôt c'eſt un ami tendre qui ne ſe laſſe point de heurter à la porte du cœur; qui nous flâte, qui nous preſſe, qui nous ſollicite, qui nous ſupplie ; & qui employe pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviſer pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'auroit jamais tout dit, c'eſt un Paſteur infatiguable qui cherche à travers les montagnes mêmes ſes brebis égarées ; qui les ayant trouvées les met ſur ſes épaules, & en eſt ſi tranſporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleſte célébre leur heureux retour. Certes, mes Freres, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur & à la conſolation de ces images ; & tout pécheur qui déſeſpére après cela, ou même qui ſe décourage, eſt le plus inſenſé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de-là que le pé-

cheur qui préſume ſoit moins inſenſé, & que la miſéricorde du Seigneur puiſſe être un légitime fondement de confiance à ceux qui déſirent ſans ceſſe leur converſion, & qui ſans travailler à ce grand ouvrage, ſe promettent tout d'une bonté que leur confiance toute ſeule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fonds de mon ſujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les ſortes dont le monde eſt plein, il n'en eſt aucun qui n'eſpére de ſe convertir; aucun qui ſe regarde par avance comme un enfant de colére deſtiné à périr; aucun qui ne ſe flâte que le Seigneur jettera enfin ſur lui des regards de miſéricorde : l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuſte, tous eſpérent, & cependant nul ne ſe répent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette diſpoſition de fauſſe confiance eſt la plus inſenſée où puiſſe être la créature : ſuivez, je vous prie, mes raiſons; elles paroiſſent indignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire ſentir la folie de la fauſſe confiance, que par l'incertitude où eſt de ſon ſalut un pécheur qui a perdu la grace ſanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raiſon pour juſtifier ma premiere propoſition. Et lorſque je parle de l'incertitude de ſon ſalut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les Fidéles, qui fait que nul ne peut ſavoir s'il eſt digne d'amour ou

de haine ; s'il perſévérera juſqu'à la fin, où s'il tombera pour ne plus ſe relever : terrible ſujet de frayeur, même pour les plus juſtes ! Je parle d'une incertitude plus affreuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de juſtice & de frayeurs chrétiennes ſur des chûtes à venir ; mais qu'elle eſt fondée ſur un état certain de péché, & ſur un repentir dont perſonne ne peut lui répondre.

Or, je dis que préſumer en cet état eſt le comble de la folie. Car convenez en, mon cher Auditeur : pécheur invétéré comme vous êtes : croupiſſant, comme vous faites, tranquillement dans des paſſions injuſtes, au milieu même des ſolemnités de la Religion & de toutes les terreurs de la parole ſainte, ſur cet eſpoir inſenſé qu'un jour enfin vous ſortirez de cet état déplorable ; vous ne ſauriez nier qu'il eſt douteux du moins ſi vous vous releverez, ou ſi vous demeurerez juſqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous ſoyez plein de bons déſirs ; vous n'ignorez pas que les déſirs ne convertiſſent perſonne, & que les plus grands pécheurs ſont quelquefois ceux qui déſirent plus leur converſion. Or, quand le doute ne ſeroit ici qu'égal, ſeriez-vous raiſonnable d'être tranquille? Quoi, dans l'incertitude affreuſe ſi vous mourrez dans votre déſordre, ou ſi Dieu vous en retirera : flottant, pour ainſi dire, entre le ciel & l'enfer ; balancé entre ces deux deſtinées, vous ſeriez tranquille ſur la déciſion ? L'eſ-

pérance

pérance eſt le parti le plus doux & le plus flâteur ; & cela ſuffiroit pour vous faire pencher de ſon côté ? Ah ! mon cher Auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raiſon de craindre que d'eſpérer, vous ne feriez pas ſage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas-là ; il s'en faut bien que les choſes ne ſoient égales : dans ce doute affreux, que peut ſe former à ſoi-même tout pécheur : Mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement & depuis ſi long-tems ? n'y mourrai-je point ? le premier parti eſt infiniment plus certain. Car premiérement, vos propres forces ne ſuffiſent pas pour recouvrer la ſainteté que vous avez perdue : il vous faut un ſecours étranger, ſurnaturel, céleſte, dont perſonne ne peut vous répondre ; au lieu que vous n'avez beſoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puiſſe reſſuſciter la grace perdue, nulle ſemence de ſalut, nul principe de vie ſpirituelle ; & vous portez au milieu de votre cœur une ſource funeſte de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort : il eſt donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'eſt que vous vous convertirez. Secondement, non-ſeulement il faut un ſecours étranger & divin, mais encore il faut un ſecours ſingulier, rare, refuſé preſqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir ;

car la converſion du pécheur eſt un des plus grands prodiges de la grace, & vous ſavez-vous-même que les exemples en ſont très-rares dans le monde. Quelqu'ame heureuſe de tems-en-tems que Dieu retire du déréglement ; mais ce ſont des coups qui ſe font remarquer, & qui ſortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laiſſer aller les choſes leurs cours naturel, & vous mourrez tel que vous êtes ; Dieu n'a qu'à ſuivre ſes loix ordinaires, & votre perte eſt certaine : la poſſibilité de votre ſalut n'eſt fondée que ſur un coup ſingulier de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde ; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les régles : en un mot, que vous périſſiez, c'eſt le deſtin ordinaire des pécheurs qui vous reſſemblent ; que vous vous convertiſſiez, c'eſt une ſingularité qui a peu d'exemples. Troiſiémement, pour ne jamais ſortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à ſuivre vos penchans, vous prêter à vous-même, vous laiſſer entraîner mollement au courant ; vous n'avez beſoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah ! il faut rompre des inclinations que le tems a fortifiées ; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers ; briſer les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande en matiere d'avenir & d'événemens incertains, au-

gure-t'on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obſtacles à ſurmonter, & plus de difficultés à combattre ? le plus aiſé ne paroit-il pas toujours le plus aſſuré ? Adouciſſez tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre eſprit ; enviſagez-la dans les jours les plus favorables ; cette propoſition ſur votre deſtinée éternelle eſt la plus inconteſtable de la morale chrétienne : Il eſt ſans comparaiſon plus certain que je me convertirai jamais & que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'eſt que le Seigneur m'en retirera & me fera enfin miſéricorde : voilà où vous en êtes ; & ſi dans cette ſituation vous pouvez être tranquille & vous flâter encore, votre ſécurité m'épouvante, mon cher Auditeur.

Mais je vais plus loin, & je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui ſe promet ſa converſion ſans travailler à ſe corriger, non-ſeulement préſume dans une incertitude affreuſe, & où tout paroit conclure contre lui ; mais encore il préſume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il eſt de ſa perte. En voici les preuves : premiérement, vous attendez que Dieu vous convertiſſe ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obſtacles à ſa grace, en reſſerrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occaſions de ſalut que ſes ſolemnités, ſes myſtères, les terreurs même de ſa parole vous offrent ; en demeurant tou-

jours dans les mêmes périls; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grace vous délivrera ? Eh quoi! les vierges folles sont rejettées seulement parce qu'elles ont attendu l'Epoux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement; & vous, ame infidéle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flâter que vous serez traitée plus favorablement ?

Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; elle veut être long-tems demandée. Or, priez-vous ? du moins sollicitez-vous ? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile ? travaillez-vous à l'attirer cette grace, par l'aumône & par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le Gentil ? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophête : Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours. Ah ! vous lui dites : Seigneur, vous me convertirez : j'ai beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes : vous changerez enfin mon cœur, qu'elle qu'en puisse être la corruption. Insensé ! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, & qui fait qu'on ose y prétendre dans le tems même qu'on s'en rend le plus indigne ! Nouvelle raison encore contre vous; la grace est réservée aux hum-

bles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas : c'est sur ces ames que l'Esprit de Dieu se repose, & se plaît à opérer de grandes choses ; au lieu qu'il mépriſe les pécheurs présomptueux, & qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longè cognoscit.* *Ps. 137.*

Troisiémement, la grace de conversion 6.
que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant il n'est guères de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connoissez la honte & l'énormité ; indigne par les lumiéres & les inspirations dont vous avez cent fois abusé ; indigne par les graces des mystères & des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le Ciel en naissant vous avoit formées si heureuses & si dociles à la vertu, & dont vous avez fait de si tristes ressources de vice ; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces désirs impies & injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables ; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devoit être exclus de la grace de conversion que vous attendez, vous au-

riez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, & que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathême de tous ses freres. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh! mon cher Auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même? & qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché? Si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voye par où tous les autres périssent? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption: l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien; & vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris. L'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence, & vous en faites l'azile de vos crimes; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, & vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je sais, encore une fois; qu'il ne faut jamais désespérer; mais s'il y avoit une circonstance où le désespoir fût légitime, ah! ce seroit lorsqu'on espére témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur: les occasions qui entraînent ne seront pas toujours

les mêmes ; le tems aménera des circonſtances plus favorables au ſalut ; & ce qu'on ne pourroit pas tout-à-l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choſes à quoi on tient aujourd'hui ſe trouveront changées. Mon Dieu ! ainſi s'abuſe l'ame infortunée, & c'eſt d'une illuſion ſi groſſiére dont le démon ſe ſert pour ſéduire preſque tous les hommes, les plus ſages comme les plus inſenſés, les plus éclairés comme les plus crédules, les Grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher Auditeur, lorſque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miſéricorde, vous vous promettez ſans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement ſi néceſſaire à votre ſalut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement, vos diſpoſitions à la pénitence ſeront-elles alors plus favorables ? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ſes chaînes ? Quoi ! des inclinations à qui les tems & les années auront fait jetter de profondes racines, ſeront plus aiſées à arracher ? un torrent qui ſe ſera déjà creuſé une pente plus profonde, ſera plus facile à détourner ? Etes-vous raiſonnable de le prétendre ? Ah ! il vous paroît ſi difficile de réprimer maintenant vos paſſions déſordonnées, leſquelles pourtant encore dans leur naiſſance, doivent être plus dociles & plus aiſées à diſcipliner ! vous ne différez votre converſion que parce qu'il vous en coûteroit trop pour vous

vaincre sur certains points : eh quoi ! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite ; que cette plante fatale déjà devenue un arbre pliera plus facilement ; que cette playe plus envieillie & plus corrompue sera plus près de sa guérison, & demandera des remèdes moins douloureux ? Vous attendez du tems des ressources & des facilités de pénitence ; & c'est le tems, mes Freres, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

Secondement : les graces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Mais quand cela seroit, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les graces qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur, & vous changeroient en un parfait Pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement, & réveiller en vous de foibles & inutiles désirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flâter de cet espoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous : chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs & à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidéle, souvenez-vous-en, il ne se passoit pas de jour qu'il n'opérât au-dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des désirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares : c'est en certaines oc-

casions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du tems Pascal ; & encore ce sont des agitations qui finissent avec la solemnité: vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah ! mon cher Auditeur, la suite ne fera qu'ajoûter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien ; Dieu se retirera de plus en plus de vous, & vous livrera à un sens réprouvé, & à cette tranquillité funeste qui est la consommation & la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un tems où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grace, & moins de facilité du côté de votre cœur ?

Je pourrois encore ajouter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, & par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchemens, des largesses chrétiennes suffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, & appaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, & que les tems & les années auront confondus dans votre souvenir la multitude & l'horreur de vos iniquités : ah! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez aus-

tère, plus d'humiliation assez profonde, plus de plaisir quelqu'innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel : il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée de l'énormité de vos crimes ; tout quitter, vous arracher à tout, sacrifier fortune, intérêts, bienséances ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or, si de légères rigueurs dont on se contenteroit aujourd'hui, vous paroissent si insupportables, & vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t'elle plus d'attraits pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux, & des démarches mille fois plus ameres? Mon Dieu ! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh ! que servent, mes Freres, les grandes lumiéres, l'étendue de génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines, & qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfans dans l'ouvrage de l'éternité ?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon Discours par une derniere raison qui achévera de vous convaincre ? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir, comme un sentiment de grace & de salut, & comme une marque que le Seigneur vous visite, & qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon

cher Auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles & des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience ; c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grace : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtimens ; je veux dire son abandon & le refus de ses graces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, & que sa grace qui opére toujours dans l'ame criminelle le trouble & l'inquiétude, la crainte & la défiance, est entiérement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher Auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs : les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, & vous en faites un préjugé de salut & de pénitence. Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer & de compter sur elle.

Ce qui trompe la plûpart des pécheurs,

mes Freres, c'eſt qu'on s'imagine que la grace de la converſion eſt un de ces miracles ſoudains, qui, dans un clein d'œil change la face des choſes, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, & créeen un inſtantl'hommenouveau comme l'homme terreſtre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher Auditeur ; la converſion eſt d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des ſoins, des troubles, des frayeurs & des inquiétudes améres.

Les jours qui précéderont l'entiére deſtruction de ce monde viſible, & l'avénement du Fils de l'homme, ſeront des jours de trouble & de frayeur, dit Jeſus-Chriſt: les Peuples s'éléveront contre les Peuples, & les Rois contre les Rois ; des ſignes horribles paroîtront dans les airs, long-tems avant que le Roi de gloire y paroiſſe lui-même : toute la nature annoncera par ſon dérangement ſa deſtruction prochaine, & l'arrivée de ſon Dieu. Ah ! voilà l'image, mon cher Auditeur, du changement de votre cœur, de la deſtruction de ce monde de paſſions qui eſt en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-tems avant ce grand événement, vous verrez précéder au-dedans de vous, des guerres intérieures ; vous ſentirez vos paſſions s'élever les unes contre les autres : des ſignes heureux de ſalut paroîtront ſur votre perſonne : tout s'ébranlera, tout ſe déconcertera : tout annoncera en vous la deſtruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils

de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement dans votre ame, un ciel nouveau & une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, & dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Alors[28] confiez-vous : adorez les préparatifs terribles, mais consolans, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au-dedans de vous; qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun signe de changement; que vous ne sécherez pas de frayeur, & que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah ! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paroître; que vous allez le trouver dans le Sanctuaire, je veux dire, dans la participation des Sacremens aux jours solemnels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés, qui vous promettront toujours, qu'enfin il vous visitera; ne les croyez point : ce sont de faux Prophètes, dit Jesus-Christ, *nolite credere* : il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée: vous avez beau attendre & présumer : ce n'est point ici qu'il viendra; le trouble & la terreur marchent devant lui; & l'ame qui est tranquille, & qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Luc. 21.

Matth. 24. 23.

Heureux donc l'homme, mes Freres,

Prov. 28. 14. qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* : heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout-à-fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons, me dira quelqu'un ? une idée digne de lui, mes Freres ; & je vais vous prouver dans ma seconde partie, que la fausse confiance lui est injurieuse, & se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

II. PARTIE. IL est assez surprenant, mes Freres, que la fausse confiance prétende trouver dans la Religion même, des motifs qui l'autorisent, & qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions, pour un sentiment de salut, & un fruit de la foi & de la grace. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allégue pour justifier sa présomption: premiérement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui, dans un instant peut changer la volonté, & à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond : secondement, sa justice qui ayant paîtri

l'homme de boue, c'eſt-à-dire, foible, & avec des penchans preſque invincibles pour le plaiſir, doit avoir quelques égards à ſa foibleſſe, & lui pardonner plus facilement des fautes qui lui ſont comme inévitables: enfin, ſa miſéricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Freres, il eſt aiſé d'ôter à la fauſſe confiance des prétextes ſi indignes de la piété, & de montrer que la diſpoſition du pécheur qui préſume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expoſe les raiſons, & continuez m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorſque vous concevez un Dieu puiſſant, maître des cœurs, & changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'eſt-il pas vrai que vous concevez en même-tems une puiſſance réglée par la ſageſſe; c'eſt-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or le pécheur préſomptueux attribue à Dieu une puiſſance aveugle, qui agit ſans diſcernement. Car, quoiqu'il puiſſe tout ce qu'il veut; néanmoins, comme il eſt infiniment ſage, il y a un ordre dans ſes volontés; il ne veut pas au hazard, & tout ce qu'il fait a ſes raiſons éternelles dans les ſecrets de ſa divine ſageſſe. Or, il eſt clair que cette divine ſageſſe ne ſeroit pas aſſez juſtifiée devant les hommes, ſi la grace de la converſion étoit enfin accordée à la fauſſe confiance. Car, dites-moi, pour

mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit donc de l'avoir mille fois rejettée ? le Juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans être jamais mis en état de le mériter ? il seroit donc égal de servir le Seigneur, & de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns & des autres seroit le même ? bien plus, ce seroit donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug dès sa jeunesse, puisqu'on ne risqueroit rien en différant ? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la premiere saison de la vie, & sur le repentir renvoyé aux années de caducité & de défaillance, seroient donc des régles de prudence & de Religion ? les prodiges de la grace ne serviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des Justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des Sacremens, & augmenter les maux de l'Eglise ? Est-ce là le Dieu que nous adorons ? & seroit-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du Prophête, s'il les dispensoit avec si peu d'ordre & de sagesse ?

En effet, mes chers Auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux ; sur ce fondement, il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes ; de ces infidéles

infidéles qui ne connoiſſent point le Seigneur, de ces Peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ſes mains ? qui a jamais réſiſté à ſa volonté? ne peut-il pas faire luire ſa lumiére dans les ténébres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, & faire de ſes ennemis les confeſſeurs les plus intrépides de ſon Nom ? le cœur d'un Indien & d'un Sauvage, eſt-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur préſomptueux? tout ne lui eſt-il pas également aiſé ? Il n'a qu'à dire, & tout eſt fait. Et cependant, voudriez-vous là-deſſus que votre deſtinée éternelle courût les mêmes riſques que celle d'un Sauvage, qui, au fond de ces forêts inacceſſibles preſque à la prédication de l'Evangile, adore des Divinités monſtrueuſes ? Dieu peut ſuſciter en ſa faveur des Miniſtres Evangéliques qui lui porteront avec les lumiéres de la foi, la grace & le ſalut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la Toute-puiſſance pour vaincre toutes les difficultés qui ſemblent rendre la converſion de cet infortuné impoſſible ; au lieu que vous, environné du ſecours des Sacremens, des lumiéres de la doctrine & de l'inſtruction, vous vous trouvez dans des circonſtances plus favorables au ſalut, & qu'ainſi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, & je vous réponds que le ſalut

de cet infidéle me paroît moins déſeſpéré que le vôtre. Il n'a jamais abuſé des graces qu'il n'a pas reçûes ; & juſqu'ici vous avez indignement rejetté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais réſiſté à la vérité qu'il n'a pas connue ; & vous la retenez dans l'injuſtice : un premier mouvement de ſalut triomphera de ſon cœur ; & les plus fortes impreſſions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un ſeul rayon de lumiére lui montrera des erreurs & des vérités juſques-là inconnues ; & toutes les lumiéres de la foi ne ſauroient troubler la tranquillité de vos paſſions : il n'offre à la miſéricorde de Dieu que le malheur de ſa naiſſance, que des péchés preſque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher ; & vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées & des obſtinations odieuſes, tous ſujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah ! il n'eſt pas difficile au Seigneur de porter ſur ſes aîles à travers les mers, des hommes Apoſtoliques : ſes Anges, quand il lui plaît, ſavent tranſporter ſes Prophétes, de la terre où on l'adore, juſques dans Babylone, pour viſiter un Juſte expoſé à la fureur des lions : mais ſi quelque choſe lui étoit difficile, ce ſeroit de vaincre un cœur rebelle, de ramener une ame née dans un Royaume de lumiere, environnée de tous les ſecours de la foi, pénétrée de tous les ſentimens de la grace, aidée de tous les exemples de la piété, &

toujours constante dans ses égaremens. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grace : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchans violens pour le plaisir, nos égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de sa colére ; & que notre foiblesse toute seule sollicite ses graces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'elle est l'ouvrage de l'homme & la peine de son péché ; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, & qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse ? c'est par-là que vous êtes un enfant de colére & un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, & défier sa justice ? c'est par-là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger ?

On pourroit vous répondre en second lieu, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs ; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil ; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même ; & qu'on a mis devant nous l'eau & le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrois même là-dessus attester votre conscience, & vous demander à vous sur-tout, mon cher Auditeur, si malgré votre foiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la Loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenoit qu'à vous d'être fidéle ; si de vives lumiéres ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression ; si de secrets remords ne vous en ont point détourné ; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir & le devoir ; si après mille délibérations intérieures, & ces vicissitudes secrettes, où tantôt la grace, tantôt la cupidité l'emportoit, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, & ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même ? Je pourrois même aller plus loin, & vous demander si eu égard aux inclinations heureuses de pudeur & de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avoit favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice ; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté

pour être infidéle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juſte; s'il n'a pas fallu prendre plus ſur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles? Eh! que peut donc trouver la juſtice de Dieu dans vos diſſolutions, qui ne lui fourniſſe contre vous de nouveaux ſujets de ſévérité & de colére?

On pourroit enfin ajouter, que ſi vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille ſecours: que c'eſt cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ſes plus tendres ſoins, qu'il a entourée d'un vaſte foſſé, fortifiée d'une tour inacceſſible: je veux dire que votre ame été comme défendue dès ſa naiſſance, par le ſecours des Sacremens, par les lumiéres de la doctrine, par la force des exemples, par les inſpirations continuelles de la grace, & peut-être encore par les ſecours particuliers d'une éducation ſainte & chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, & qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous juſtifier vos foibleſſes devant le Seigneur, & intéreſſer ſa juſtice même à uſer envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos tranſgreſſions, que l'abus de ſes graces, & des moyens de ſalut changés par le déréglement de votre volonté en des occaſions de péché?

Mais laiſſons-là toutes ces raiſons; & dites-moi: Cette foibleſſe dont vous vous plaignez, & à laquelle vous prétendez

que Dieu aura égard, n'eſt-elle pas votre propre ouvrage & le fruit de vos déréglemens particuliers ? Rappellez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage ; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos paſſions ? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la juſtice vous paroiſſoient-elles alors des vertus impraticables ? vous étoit-il impoſſible de réſiſter aux occaſions ? & ces penchans de plaiſirs étoient-ils ſi violens que vous n'en fuſſiez alors le maître ? Eh ! d'où vient donc qu'ils tyranniſent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire ? N'eſt-ce pas depuis que les ayant laiſſé prévaloir par une funeſte négligence, vous les avez mis déſormais preſque hors d'état d'être vaincus ? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains. Jettez les yeux ſur tant d'ames juſtes qui portent le joug depuis leur jeuneſſe, & voyez ſi elles ſont ſeulement tentées dans des occaſions où vous êtes toujours ſûr de périr. Eh ! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foibleſſe que vous vous êtes donnée ? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, ſera capable de l'appaiſer ? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchans ? il voit le fruit de vos crimes, les ſuites d'une vie de licence & de plaiſir. Eſt-ce là-deſſus que vous oſez en appeller à la juſtice même, à cette juſtice devant laquelle les Saints demandent de-

n'être point jugés ? Mon Dieu ! ſurquoi le pécheur ne ſe flâtera-t'il pas, puiſqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raiſons de confiance ?

La ſeule concluſion ſenſée & légitime qu'il vous ſoit permis de tirer de votre propre foibleſſe, & de ces penchans pour le monde & pour les plaiſirs, qui vous entraînent malgré toutes vos réſolutions, c'eſt que vous avez beſoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres ; c'eſt que vous devez éviter avec plus de ſoin, les périls & les attraits des ſens & de la chair. Mais c'eſt alors que vous vous croyez invincible, lorſque nous vous exhortons à fuir les converſations profanes, les commerces ſuſpects, les plaiſirs douteux, les ſpectacles lubriques, les aſſemblées de péché ; ah ! vous vous en défendez alors ſur ce que votre innocence n'y eſt point bleſſée ; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite & de circonſpection : vous nous dites que chacun doit ſe ſentir & ſe connoître ; & que ceux qui ſont aſſez foibles pour y être bleſſés, doivent s'en éloigner : & comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foibleſſe à laquelle vous en avez ſi peu vous-même ? vous êtes foible quand il faut excuſer vos crimes auprès de lui ; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-deſſus des meſures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins, me direz-vous, ſi l'on a tout à craindre de ſa juſtice, ſes miſéri-

cordes ſont infinies: quand ſa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs aſſez preſſans en elle-même ? Ce ſeroit ici la troiſiéme illuſion de la fauſſe confiance que je devrois combattre ; mais outre que j'en ai aſſez parlé ailleurs, il eſt preſque tems de finir. Je ne veux donc, mon cher Auditeur, que vous faire une ſeule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu eſt infinie, que prétendez-vous dire ? Qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oſeriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les Saüls, les Antiochus, les Pharaons, vous ont appris le contraire. Qu'il ſauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les Juſtes ? vous ſavez que rien de ſouillé n'entrera dans le Ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ? mais pourquoi a-t'il creuſé l'Enfer ſous nos pieds ? Qu'il vous a déjà donné mille marques de ſa bonté ? mais c'eſt ce qui devroit confondre votre ingratitude ſur le paſſé, & vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'eſt pas ſi terrible qu'on le fait ? mais on ne vous rapporte de ſa juſtice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il ſeroit obligé de damner preſque tous les hommes, ſi tout ce que nous diſons étoit vrai ? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu ſeront ſauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrêmité ? mais chaque grace refuſée peut être le terme de ſes miſéricordes. Qu'il ne

lui

lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t'il pas les intérêts de sa gloire à ménager. Qu'il faut peu de chose pour le désarmer ? mais il faut être changé, & le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne sauroit venir que de lui ? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne sauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé & humilié ? & voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher Auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient ; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints désirs : la grace qu'il fait en inspirant les sentimens d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de sa miséricorde ; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées ; tout ce qui peut être pleuré, peut-être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser ; ils seront com-

me s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le servir : mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le Pere des enfans prodigues le Pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses ; en un mot, toutes les consolations de la Foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours qu'enfin le tems viendra que vous penserez au salut, sans y penser encore ; ah ! souvenez-vous, mon cher Auditeur, que c'est par-là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, & que c'est la grande voie qui méne à la mort dans le péché : souvenez-vous que le pécheur qui désire souvent envain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvemens stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, & que chaque grace méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement : ne vous rassurez pas sur des désirs qui avancent votre perte, & qui ont été de tout tems le partage des réprouvés ; & dites souvent au Seigneur avec le Prophéte : Jusques à quand, ô mon Dieu ! amuserai-je les inquiétudes secrettes de mon ame par de vains projets de pénitence ? *Quandiù ponam consilia in anima mea* ? jusques à quand verrai-je couler les jours

Ps. 12. 2.

rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ſes déſordres, une douleur & un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi ? *Dolorem in corde meo per diem* ? juſques à quand l'ennemi, ſe prévalant de ma foibleſſe, ſe ſervira-t'il d'une erreur ſi groſſiére pour me ſéduire ? *Uſquequo exaltabitur inimicus meus ſuper me* ? Ah ! diſſipez, Seigneur, ce vain preſtige qui m'abuſe : regardez ces foibles déſirs de ſalut comme les cris d'une conſcience qui ne peut être heureuſe ſans vous : acceptez ces timides commencemens de pénitence : exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu, où il me ſemble que votre grace les rend plus vifs & plus ſincéres : *Reſpice*, & *exaudi me*, *Domine Deus meus*; & achevez par votre opération ſecrette ce qui manque encore à la plénitude & à la ſincérité de cette offre ; & perfectionnez mes déſirs en les recevant, afin qu'ils ſoient dignes de la récompenſe que vous promettez à la faim & à la ſoif de la juſtice.

Ibid. ℣. 3. ℣. 4.

Ecoutez, dit le Seigneur dans ſon Prophéte à l'ame infidelle, vous qui vivez dans la molleſſe & dans les plaiſirs, & qui ne laiſſez pas d'eſpérer en moi : *Audi hæc*, *delicata*, *& habitans confidenter* ; ces deux malheurs fondront tout à la fois ſur vous, la ſtérilité & le veuvage : *Venient tibi duo hæc*, *ſterilitas & viduitas* ; la ſtérilité, c'eſt-à-dire, que vous ne ſerez plus propre à porter des fruits de pénitence ; qu'on aura beau cultiver ; arroſer ; la force de ma

Iſ. 47. 1. ℣. 9.

parole, la vertu de mes Sacremens, la grace de mes myſtères, tous les ſoins vous ſeront inutiles, & vous ne ſerez plus qu'un arbre ſtérile & deſtiné au feu : le veuvage, c'eſt-à-dire, je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laiſſerai ſeule ; je vous livrerai à vos penchans, à la fauſſe paix de vos paſſions ; je ne ſerai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux ; je vous abandonnerai juſques à la fin *Audi hæc delicata, & habitans confidenter : venient tibi duo hæc ſterilitas & viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon miniſtère, mes Freres, par les paroles dont ſe ſervit autrefois Jeſus-Chriſt en finiſſant ſa Miſſion vers un peuple ingrat ? Vous n'avez pas voulu croire à mes diſcours, leur diſoit-il peu de jours avant ſa mort ; vous avez fermé les yeux à la lumiére ; vous avez eu des oreilles, & vous n'avez pas entendu : je m'en vais, & vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, & que vous n'euſſiez jamais connu la vérité, votre péché ſeroit plus excuſable ; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avois appriſes de mon Pere ; & voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuſe : votre endurciſſement eſt conſommé ; vous avez rejetté le ſalut qui ne s'offrira plus à vous, & le crime de la vérité mépriſée va demeurer juſqu'à la fin ſur votre tête.

Grand Dieu ! ſeroit-ce donc là le prix de mes peines & tout le fruit de mon mi-

niſtère ? l'indignité de l'inſtrument dont vous vous êtes ſervi pour annoncer votre parole, en auroit-elle anéanti la vertu, & mis un obſtacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non, mes chers Freres, la vertu de la parole de la Croix n'eſt pas attachée à celle du Miniſtre qui l'annonce. La boüe entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles ; & les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Freres ; qu'ayant reçu ſa parole avec joie, comme le diſoit autrefois ſaint Paul aux Fidéles de Corinthe ; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible, pécheur, environné de miſéres, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile, & indigne d'un ſi grand miniſtère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous ; & qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon miniſtère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je ſerai votre défenſe & votre juſtification, & vous ma gloire & ma couronne. C'eſt ce que je vous ſouhaite.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.

DIVISION. *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parce que leur conscience ne leur reproche rien, & qu'ils sont dans la bonne-foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes.* I. *Elle est évidente dans la conscience du pécheur; & par-là elle jugera la fausse sécurité, ou la prétendue bonne-foi des ames mondaines.* II. *Elle est évidente dans la simplicité de ses régles; & par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fausses interprétations des pécheurs.*

I. PARTIE. *La Loi de Dieu évidente dans la conſcience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la Loi de Dieu ; ſa conſcience rend un double témoignage à cette Loi divine : premiérement, un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceſſité de ſes maximes ; ſecondement, un témoignage de ſévérité, à l'exactitude de ſes régles.

1°. Un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceſſité de ſes maximes. La Loi d'un Dieu ſage & bon, doit avoir un caractère d'équité qui régle tous les devoirs, & un caractère de bonté qui nous faſſe trouver ici-bas notre repos & notre bonheur à la pratiquer : & c'eſt en effet ce que nous ſentons au fond de nos cœurs par rapport à la Loi de Dieu. Nous ſentons que ces régles ſont juſtes & raiſonnables, qu'elles n'ordonnent aucune vertu qui ne ſoit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que les paſſions qu'elle interdit ſont la ſeule ſource de tous nos troubles ; & que plus nous nous éloignons de la régle & de la loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur : voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les paſſions peuvent nous faire ſecoüer le joug des régles ſaintes ; mais elles ne peuvent réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres : nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions ; & nous avons beau faire, nous ſentons toujours une mé-

ſintelligence ſecrette entre nos penchans & nos lumiéres ; de maniére que la Loi nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles. Et d'où vient cela, ſinon de ce que tous les préceptes de la Loi de Dieu ont un rapport néceſſaire avec le cœur de l'homme ; qu'ils ſont les remèdes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos penchans les plus juſtes, comme les Payens eux-mêmes l'ont reconnu ?

Mais, dit-on, c'eſt la nature qui eſt notre premiére Loi ; & des penchans de plaiſir nés avec nous, ne ſauroient être des crimes. C'eſt là une impiété qui n'eſt que dans le diſcours : c'eſt une oſtentation de libertinage, dont la vanité ſe fait honneur, & que la vérité dément en ſecret : & la preuve, c'eſt que ces pécheurs célébres & déclarés, qui ſe faiſoient une gloire affreuſe de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égaremens, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pû réuſſir à effacer la régle & la vérité du fond de leur ame, & que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte par-tout, dit l'Eſprit-Saint, un témoignage de condamnation contre lui-même : & par l'ennui & la triſteſſe qui l'accompagnent, il vous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui vous étoit deſtiné ſur la terre.

2°. La conſcience rend un témoignage de ſévérité à l'exactitude des régles de la Loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoi-

gagne à nous-mêmes, & nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites, comme ſur les plus grandes choſes ; que par-tout nous nous retrouvons foibles & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir. Donc, nous ſentons que la régle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que par-tout nous devons la trouver ſévère, parce que partout elle doit nous être oppoſée. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de nous être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la Loi, & nos penchans & nos plaiſirs, de ſes régles & de ſes devoirs ; & lorſque dans les actions douteuſes, nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous ſentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu toujours plus ſévère que nous-mêmes. Auſſi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en diſiez, dans cette vie toute de plaiſirs, de diſſipation, &c. & dans ces momens, où, touchés plus vivement de la grace, vous vous propoſez de penſer ſérieuſement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choſes preſque auſquelles vous nous dites ſans ceſſe que vous ne voyez point de mal ? Ne blâmez-vous pas, & ne cenſurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces perſonnes qui veulent allier avec une profeſſion publique de piété ces abus, ces amuſemens dont vous nous faites ſans ceſſe l'apologie ? Vous ſentez donc que

l'Evangile exige de vous & de ces perſonnes quelque choſe de plus que ce que vous faites, & vous rendez malgré vous témoignage à ſa ſévérité. Mais de plus, ſi au lieu des maximes ſaintes que nous vous annonçons dans ces Chaires Chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'eſt pas ſi ſévère qu'on le publie, que Dieu eſt trop bon pour nous faire un crime de mille choſes qui ont paſſé en uſage; que penſeriez-vous de nous? ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre miniſtère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque ſévères qu'elles ſoient, & votre conſcience leur rend témoignage.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt évidente dans la ſimplicité de ſes régles; & par ce ſecond caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fauſſes interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs & nos devoirs. Jeſus-Chriſt auroit-il voulu y laiſſer des obſcurités, capables de nous faire prendre le change, & de favoriſer des paſſions qu'il étoit venu combattre? D'ailleurs, c'eſt Jeſus-Chriſt, qui eſt l'Auteur de l'Evangile: il a prévu par ſa lumiére tous les doutes que l'eſprit humain pouvoit oppoſer à ſa Loi: ainſi, il l'a concerté d'une maniére ſi divine & ſi intelligible, ſi ſimple & ſi ſu-

blime, que les plus ignorans comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ſes volontés. Si les myſtères y ſont obſcurs, les régles des mœurs y ſont formelles & préciſes. Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe ſurvenir des doutes & des difficultés ſur le détail des obligations : mais, & ceci mérite une grande attention : Je dis,

1°. Que ſi ſur le détail des devoirs, la lettre de la Loi eſt quelquefois douteuſe, l'eſprit ne l'eſt preſque jamais ; que l'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile ; que les régles s'éclairciſſent toutes les unes les autres ; qu'il y a des régles principales qui ſervent à réſoudre toutes les difficultés particuliéres, & qu'enfin, ſi la Loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du légiſlateur par où on doit l'interpréter, ne laiſſe jamais de lieu au doute & à la mépriſe.

Je dis, 2°. Que ce n'eſt pas l'obſcurité de la Loi, mais nos paſſions encore chéres, qui forment tous nos doutes ſur les devoirs : & la preuve, c'eſt que les ames mondaines ſont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obſcurités dans les régles des mœurs ; tandis que les ames fidéles & ferventes n'ont preſque jamais rien à oppoſer à la Loi de Dieu. La lumiére de la Loi, dit ſaint Auguſtin, reſſemble à celle du ſoleil ; mais elle a beau luire & briller, un aveugle n'en eſt pas frappé : or, tout pécheur eſt cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Pere ; ôtez-en le ban-

deau fatal des paſſions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Auſſi voyons-nous tous les jours qu'à meſure que les paſſions diminuent dans une ame, ſes lumiéres croiſſent, & elle eſt ſurpriſe d'avoir pû s'aveugler ſi long-tems ſur des devoirs qui lui paroiſſent alors ſi évidens & ſi inconteſtables. Eſt-ce la Loi de Dieu qui devient plus évidente ? non, c'eſt l'ame qui ſe dégage, & ſort de ſes ténébres. Et ce qui prouve encore que ce ſont les paſſions toutes ſeules qui obſcurciſſent la Loi de Dieu à nos yeux, & forment nos doutes, c'eſt que ſur les points de la Loi, ſur leſquels nulle paſſion, nul intérêt particulier nous aveugle, nous ſommes équitables & clairvoyans.

Je dis, 3°. Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui eſt inconteſtable dans l'Evangile, & vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis, 4°. Que ſi tout eſt preſque conteſté dans le monde ſur les devoirs les plus inconteſtables de la piété chrétienne, c'eſt que l'Evangile eſt un Livre inconnu à la plûpart des Fidéles : on paſſe toute la vie à acquérir des connoiſſances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à ſon bonheur, à ſon éternité : & on ne lit pas le Livre de la Loi où eſt renfermée la ſcience du Salut.

Je dis, 5°. Que quand même il ſe trouveroit encore quelque choſe d'obſcur dans la Loi de Dieu, elle retrouve toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère. Jamais la piété des Fidéles n'eut plus

de ſecours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuſe, parce que jamais ſiécle ne fut plus éclairé que celui-ci ; & quoiqu'on ne puiſſe nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne-foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui ſait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

II. SERMON. *Sur l'immutabilité de la Loi de Dieu.*

DIVISION. *Le monde oppoſe trois prétextes à l'immutabilité de la Loi de Dieu ; le prétexte des mœurs & des uſages, le prétexte du rang & de la naiſſance, le prétexte des ſituations & des inconvéniens. Or,* I. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſa durée : donc, les mœurs & les uſages ne ſauroient la changer.* II. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue : donc la différence des rangs & des conditions la laiſſe par-tout la même.* III. *La Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations : donc, les inconvéniens, les perplexités n'en juſtifient jamais la plus légére tranſgreſſion.*

I. PARTIE. *L'Evangile, la Loi de Jeſus-Chriſt eſt immuable dans ſa durée.* Elle

ne change point, parce que les devoirs qu'elle nous preſcrit, fondés ſur les beſoins & ſur la nature de l'homme, ſont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Telle les premiers Fidéles la reçurent à la naiſſance de la Foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos deſcendans la recevront un jour, telle enfin les Bienheureux dans le ciel l'adoreront & l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des ſiecles, le zèle ou la complaiſance des hommes, n'ajoûte, ou ne diminue rien à ſon indulgence ou à ſa ſévérité : cependant, lorſque les Miniſtres nous repréſentent quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, pour nous faire ſentir par la différence des premiéres mœurs d'avec les nôtres, combien nous ſommes loin du Royaume de Dieu ; non-ſeulement nous ne ſommes point effrayés de nous trouver ſi diſſemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fuſſions Diſciples d'un même Maître & Sectateurs de la même Loi ; mais nous leur reprochons de rappeller ſans ceſſe ces premiers tems & l'Egliſe primitive, comme s'il étoit poſſible de régler nos mœurs ſur des mœurs qui ſont déſormais impraticables ; nous prétendons que les tems ſont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils ſont, & que ce ſeroit les déſeſpérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers ſiécles.

Mais, 1°. Les tems & les années qui ont ſi fort altéré la pureté du Chriſtianiſme, ont-ils altéré celle de l'Evangile ? Jeſus-Chriſt prédit que dans les derniers tems, il ne ſe trouvera preſque plus de foi ſur la terre ; mais ajoûte-t'il, qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque choſe de la ſévérité de ſon Evangile ? ou plutôt, n'ajoûte-t'il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, ſe retirer, pour ſe mettre à couvert de la corruption générale ?

2°. Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'ayent été faits que pour le premier âge de la Foi, où les hommes étoient chaſtes, innocens, charitables, fervens ; & que Jeſus-Chriſt ait réſervé pour les hommes corrompus de nos ſiécles toute ſon indulgence ! Où ſeroit l'équité & la ſageſſe tant vantée de la Morale chrétienne ?

3°. Nos uſages n'étoient pas établis du tems de nos peres, & ſans doute ils ne paſſeront pas juſqu'à nos derniers neveux ; ils ne ſont pas même communs à tous les peuples. Donc ces uſages ne peuvent ni devenir notre régle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque ſiécle & pour chaque peuple, au lieu que la régle eſt de tous les tems & de tous les lieux. Donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile : il faut donc juger des uſages & des mœurs par les

devoirs & par les régles, & non pas des régles & des devoirs par les mœurs & par les uſages.

Ne diſons donc plus que les tems ne ſont plus les mêmes ; mais la Loi de Dieu n'a pas changé. Ne diſons plus que les Chrétiens des premiers tems avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas ! ils avoient plus de foi, plus de conſtance, plus d'amour pour Jeſus-Chriſt, plus de mépris pour le monde. Du reſte nous avons les mêmes ſources de grace qu'eux, le même miniſtère, le même Autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers Chrétiens & nous, c'eſt que ce n'étoient pas ſeulement de ſeuls uſages arbitraires qu'il falloit éviter, ou les dériſions du monde qu'ils avoient à craindre, c'étoient les ſupplices les plus cruels auſquels il falloit s'expoſer. Cependant l'Evangile qui pouvoit autrefois faire des Martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un Fidéle.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue.* La Loi de Moyſe étoit pour un peuple ſeul : mais Jeſus-Chriſt eſt un Légiſlateur univerſel, il eſt venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les Etats & de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même eſprit, & gouverné par les mêmes Loix. Cependant, une autre illuſion ordinaire contre l'immutabilité de la Loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader qu'elle s'adouci

s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance ; & que les mœurs attachées à la grandeur par l'uſage, en rendant l'obſervance preſqu'impoſſible, en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente.

Mais ſi l'Evangile eſt la Loi de tous les hommes, les Grands ont promis ſur les Fonts ſacrés de l'obſerver, tout comme le Peuple ; & l'Egliſe en les recevant au nombre de ſes enfans, ne leur a pas propoſé d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au ſimple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils ſe réduiſent à deux points : les uns ſont propoſés pour combattre & affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naiſſant : les autres pour perfectionner cette premiére grace du Chrétien que nous avons reçûe dans le Baptême : la violence, le renoncement, la mortification, ſont de la premiere eſpèce de devoirs ; la priére, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le déſir des biens inviſibles ſont de la ſeconde : voilà tout l'Evangile. Or, qu'y a-t'il dans ces deux ſortes de devoirs dont le rang & la naiſſance puiſſent diſpenſer les Grands ? Au contraire, plus ils ſont élevés, plus leur élévation leur fournit des raiſons de pratiquer ces devoirs, tant à cauſe des périls auſquels leur état les expoſe, que parce qu'ils doivent des réparations plus rigoureuſes à la Juſtice de Dieu, à cauſe des crimes & des excès preſque inſéparables de la gran-

deur. Auſſi nous ne voyons pas que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile propoſe aux Princes du Peuple, & aux Grands de Jéruſalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ſes Diſciples, tous tirée de la lie du peuple ; ſes maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; & ſes ennemis lui rendent cette juſtice, qu'il enſeignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang ; ni aux perſonnes. D'où vient qu'après ſa mort, l'Evangile parut une doctrine deſcendue du Ciel, ſinon, parce qu'annonçant aux Grands & aux Puiſſans des maximes triſtes & crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laiſſerent pas d'embraſſer une Loi, qui au milieu de leur proſpérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaiſirs ici-bas qu'aux pauvres & au ſimple peuple ? mais il n'y auroit eû rien de ſurprenant & de divin dans la converſion des riches, ſi la doctrine qu'ils auroient embraſſée les diſtinguoit du peuple par une plus grande indulgence, & ſi ce qui eſt voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux ſeuls la voie du Salut.

D'ailleurs, ſi l'Evangile avoit des diſtinctions à faire, & des complaiſances à accorder, ſeroit-ce en faveur de ceux qui naiſſent dans l'élévation & dans l'abondance ? quoi ! il conſerveroit toute ſa rigueur pour les pauvres & pour les malheu-

reux, & il n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne ſont diverſifiés que par les plaiſirs ?

III. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations de la vie : donc, les inconvéniens, les perplexités n'en juſtifient jamais la plus légère tranſgreſſion.* Cependant tout nous devient raiſon & néceſſité contre nos devoirs, c'eſt-à-dire, contre la Loi de Dieu. Les ſituations les moins périlleuſes, les conjonctures les moins embarraſſantes, nous fourniſſent des prétextes pour la violer avec ſécurité, & nous perſuadent que la Loi de Dieu ſeroit injuſte, & exigeroit trop des hommes, ſi dans ces occaſions elle n'uſoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1°. Que l'intérêt du Salut eſt le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'Univers entier lui-même mis en paralléle avec notre ame ne doit être compté pour rien.

3°. Que comme la Loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte; préférer le prétexte à la Loi, c'eſt laiſſer une voie sûre, & en choiſir un autre dont perſonne ne peut vous répondre.

3°. Que l'Évangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terreſtres, c'eſt s'abuſer de regarder comme des inconvéniens certaines ſuites de cette Loi divine,

funeſtes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jeſus-Chriſt n'a pas prétendu nous preſcrire des devoirs faciles & commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude & mal aiſée à tenir : ainſi, ce que nous appellons inconvéniens & extrêmités inouies, ne ſont au fond que l'eſprit de la Loi, & la fin que Jeſus-Chriſt s'étoit propoſée en nous la donnant. D'ailleurs, il eſt certain que le principal mérite de nos devoirs ſe tire des obſtacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; & la vertu reſſembleroit au vice, ſi elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous que des facilités & des convenances. Jamais les Juſtes n'ont été paiſibles obſervateurs des régles ſaintes.

Enfin, convenons que ce ſont nos paſſions ſeules qui forment les inconvéniens qui nous autoriſent à chercher des tempéramens & à nos devoirs, & à la Loi de Dieu : ainſi, mourons au monde, & à nous-mêmes ; alors tout nous paroîtra poſſible, les difficultés s'applaniront en un inſtant ; & ce que nous appellons inconvénient, ou ne ſera plus compté pour rien, ou nous les regarderons comme les épreuves inſéparables de la vertu, & non pas comme les excuſes du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

De l'emploi du Tems.

DIVISION. *Nous perdons le tems ſans regret, ou nous ne l'employons que pour les choſes d'ici-bas.* I. *Connoiſſons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas, parce qu'il eſt court.* II. *Connoiſſons l'uſage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre ſalut, parce qu'il ne nous eſt donné que pour nous ſauver.*

I. PARTIE. *Connoiſſons le prix du tems & nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme ſage le tems précieux & eſtimable. Premiérement, il eſt le prix de l'éternité. Secondement, il eſt court, & l'on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit. Troiſiémement, enfin, il eſt irréparable; & ce que nous en avons une fois perdu, eſt perdu ſans reſſource.

1°. Le tems eſt le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naiſſance, comme notre premier pere, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'inſtant même que nous l'avions reçûe; bien plus, autant de fois que nous avions violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation & de notre mort

n'eſt ſuſpendu que parce que Jeſus-Chriſt eſt mort à notre place : outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidens, la bonté de Dieu nous a-t'elle délivrés juſqu'ici ? La vie dont nous jouiſſons eſt donc comme un miracle perpétuel de la miſéricorde divine ; chaque moment où nous reſpirons eſt comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laiſſer le tems de réparer l'uſage criminel que nous avons fait de celui qui s'eſt écoulé juſqu'à ce jour : donc paſſer ce tems & ces momens en inutilités, n'eſt-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grace ineſtimable qui ne nous eſt point dûe, & livrer au hazard le prix de notre éternité ? Nous regarderions comme un inſenſé un homme qui laiſſeroit inutile un tréſor immenſe dont il ſeroit héritier, ſans l'employer, ou pour établir ſa fortune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun uſage du tems, qui eſt un tréſor tout autrement eſtimable, dont nous avons hérité ; puiſqu'il peut nous ſervir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des Cieux à côté de Jeſus-Chriſt dans cette ſociété immortelle des bienheureux qui ſeront tous Rois, & cela pendant toute l'éternité ? Cependant, ce tems dont il n'eſt point d'heure & de moment, qui mis à profit, ne puiſſe mériter le Ciel, dont la moindre perte de-

vroit nous cauſer les regrets les plus vifs & les plus cuiſans, ce tems nous eſt à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus peſant de notre vie.

2°. Le tems eſt court, & on ne peut trop ſe hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue ſuite de ſiécles, du moins les jours & les momens perdus ne formeroient qu'un point imperceptible dans un ſi grand eſpace, & nous pourrions regagner ſur la longueur, ces pertes paſſageres; mais nos jours & nos années ont été renfermées dans des bornes ſi étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux beſoins du corps, & aux bienſéances; que reſte-t'il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? Et nous ne ſavons quel uſage faire du ce peu qui nous reſte; & nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas ſentir la durée. Que nous ſommes dignes de pitié? Car, ne devrions-nous pas penſer que dans ce peu de tems que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? Dix vies comme la nôtre ſuffiroient à peine pour en expier une partie; comment donc peut-il nous reſter du tems pour des plaiſirs & des inutilités dans une vie auſſi courte & auſſi criminelle? Un criminel condamné à la mort & à qui on ne laiſſeroit qu'un jour pour obtenir ſa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre? Inſen-

ſés que nous ſommes ! notre arrêt eſt prononcé ; on nous laiſſe encore un jour pour changer la rigueur de notre ſentence éternelle ; & ce jour unique nous eſt à charge, & nous le paſſons indolemment en des occupations vaines, oiſeuſes, puériles; nous cherchons comment l'abréger ; & nous arrivons au ſoir, ſans avoir fait d'autre uſage du jour qu'on nous a laiſſé, que de nous être rendus encore plus criminels ? Et que ſavons-nous ſi même l'abus que nous en faiſons, n'obligera pas la Juſtice divine à l'abréger ? Les morts ſoudaines & imprévues étoient autrefois des accidens rares ; ce ſont aujourd'hui des évenemens de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des momens vuides dans la journée ; qu'il faut ſavoir s'amuſer, & paſſer le tems à quelque choſe. Quoi ! le tems eſt ſi court, vos obligations ſi infinies & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée ? On eſt trop heureux, dites-vous, de ſavoir s'amuſer innocemment, & paſſer le tems à quelque choſe. Eh ! le Chrétien, l'héritier du Ciel n'eſt-il ſur la terre que pour s'amuſer? Ce n'eſt pas que je ne convienne qu'il y a des délaſſemens innocens dans la vie. Mais les délaſſemens ſuppoſent les peines & les ſoins qui les ont précédés, & toute votre vie n'eſt qu'un délaſſement perpétuel ; ou ſi vous avez beſoin de vous délaſſer : c'eſt de la continuité de vos plaiſirs & de vos délaſſemens mêmes.

3°. Le

3°. Le tems eſt irréparable : Premiérement, parce que, ſans doute, Dieu a attaché à chacun des momens de notre vie, des graces & des ſecours pour conſommer l'ouvrage de notre ſanctification : or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées, le ſont auſſi pour nous. Irréparable, ſecondement, parce que chaque jour, chaque moment devroit nous avancer vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus nous laiſſent en arriére : ou nous ne fournirons point le reſte du chemin que nous avons à faire, ou il faudra conſommer dans un court intervalle, ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troiſiémement, parce qu'il faut que le péché ſoit puni pour être effacé : or, en certaine ſaiſon de la vie, on n'eſt plus capable des œuvres de pénitence & de ſatisfaction : & on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impoſſible ; mais c'eſt vous-même qui vous êtes mis dans cette impoſſibilité : or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

II. PARTIE. *Connoiſſons l'uſage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre ſalut.* L'uſage chrétien du tems n'eſt pas d'en remplir tous les momens, c'eſt de les remplir dans l'ordre, & ſelon la volonté du Seigneur qui nous les donne. Mais en quoi conſiſte cet ordre qui doit régler la meſure de nos occupations, & ſanctifier l'uſage de notre tems ? Il conſiſte :

2°. A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les ſoins & les embarras que l'inquiétude où nos paſſions toutes ſeules nous forment, & à ne pas chercher les places & les ſituations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations ; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parce qu'en rentrant au-dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, des réflexions triſtes. Nous cherchons dont l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'eſt pas l'ordre, il faut néceſſairement que ſe trouve l'ennui ; & ce n'eſt que pour les ames juſtes, que le tems ne péſe pas, parce qu'il a toujours ſa deſtination & ſon uſage : or, outre que l'inquiétude par ſes agitations & ſon inconſtance, ne ſauroit nous faire trouver cette paix & cette joie qui ne ſe trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, elle ne ſanctifie pas non plus l'uſage de notre tems, puiſqu'une vie de dérangement eſt entiérement oppoſée à cette vie d'ordre & de régle que Dieu exige de nous.

Les paſſions nous mettent auſſi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeuneſſe à la pa-

meſſe & aux plaiſirs, on donne les années de mâturité à la patrie, à la fortune, à ſoi-même : on croit bien employer ſon tems; mais on prend encore le change en cela, parce qu'on ſe livre aux affaires, on ſe charge d'un emploi, ſans conſulter ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des ſituations trop agitées. Ainſi la plûpart des hommes ſe font inconſidérement une vie tumultueuſe & agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, & cherchent avec empreſſement des ſoins où l'on ne peut être en ſûreté, que lorſque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2°. L'ordre qui doit régler & ſanctifier l'uſage de notre tems, conſiſte à regarder comme les plus eſſentielles, & les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre ſalut : c'eſt l'unique moyen de réparer en quelque maniere la diſſipation de cette partie de notre vie que le monde, & les ſoins d'ici-bas occupent toute entiere. Mais c'eſt encore ici où notre aveuglement eſt déplorable : toutes nos autres occupations nous paroiſſent eſſentielles, nous n'oſerions y toucher; & comme la vie eſt trop courte, & les jours trop rapides pour ſuffire à tout ce que l'on retranche, ce ſont les ſoins du ſalut : on ne trouve jamais de tems pour cela; & ſi l'on donne quelques momens à Dieu, ce ſont ceux dont le monde ne veut plus, & dont nous ſommes peut-être embarraſſés. Voilà l'uſage que les perſonnes mêmes qui ſe pa-

rent d'une réputation de vertu, ſont à la Cour ſur-tout, de leur tems : toute leur vie eſt une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienſéances, aux plaiſirs, aux affaires, ſur l'affaire de leur ſalut. Il ſemble que le tems nous eſt premiérement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les ſoins de la terre, & qu'enſuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous ſait bon gré, ſi nous le donnons au ſalut. Cependant les ſoins de la terre, quelque brillans qu'ils puiſſent être, nous ſont étrangers, ils ne ſont pas dignes de nous : les ſoins de l'éternité tous ſeuls ſont dignes de la nobleſſe de nos eſpérances, & rempliſſent toute la grandeur, & toute la dignité de notre deſtinée : car nous nous devons à Dieu, avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : Dieu a les premiers droits ſur notre cœur & ſur notre raiſon ; c'eſt donc pour Dieu premiérement que nous devons en faire uſage, & nous ſommes chrétiens, avant que d'être Princes, ſujets, hommes publics, ou quelqu'autre choſe ſur la terre.

On dira, qu'on croit en rempliſſant les devoirs pénibles & infinis de ſon état, ſervir Dieu, & travailler à ſon ſalut. Il eſt vrai : mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu, par des motifs de foi & dans un eſprit de religion & de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui : cela étant, que les jugemens

de Dieu ſont différens de ceux du monde ! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes ; mais ſi dans tout cela, on a plus cherché ſa gloire propre, que la gloire de Dieu, c'eſt devant Dieu une vie perdue. En effet ſeroit-il juſte qu'il nous tint compte au jour terrible, de toutes les peines, de tous les ſoins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever ſur la terre ? & qu'il mît au nombre de nos œuvres de ſalut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, ou l'intérêt pour principe ? Tout ce qui n'eſt pas fait pour le Ciel, tems perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

Du Salut.

DIVISION. I. *Il faut travailler au ſalut avec vivacité, pour ne pas ſe rebuter.* II. *Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

I. PARTIE. *Travailler au ſalut avec vivacité.* Le ſalut eſt la grande affaire où il s'agit de tout pour nous ; rien donc ne devroit nous intéreſſer davantage en cette vie; cependant nous travaillons à cette grande affaire ſans eſtime, ſans goût, ſans préférence ; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1°. Sans eſtime. Le monde par une erreur digne de larmes, a trouvé le ſecret de rehauſſer par des titres honorables tous les ſoins qui ſe rapportent aux choſes d'ici-bas; les actions de la Foi toutes ſeules, qui demeurent éternellement, paſſent pour des occupations oiſeuſes & obſcures, & n'ont rien qui les reléve aux yeux des hommes : voilà la premiere raiſon pourquoi nous travaillons à l'affaire du ſalut ſans vivacité, c'eſt que nous n'eſtimons pas aſſez cette ſainte entrepriſe. Or faut-il combattre une illuſion ſi indigne même de la raiſon? car ſi ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'eſt la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du Juſte toutes ſeules ſeront immortelles & ſurvivront à la ruïne entiére de l'univers : ſi c'eſt la récompenſe qu'on nous propoſe; c'eſt Dieu même qui ſera ſa récompenſe : ſi c'eſt la dignité des occupations auſquelles on nous engage ; dans l'affaire du ſalut tout eſt grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux ſur la terre, & de plus digne de l'homme, que les ſoins de l'éternité. Cependant ſi nous avons des concurrens dans le monde plus heureux & plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité ; mais lorſque les complices de nos plaiſirs viennent à rompre généreuſement tous les liens honteux des paſſions, hélas!

ou nous cenſurons leur conduite, ou nous ne ſongeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laiſſer vacantes, ſans jamais porter envie à leur nouvel état, D'où vient cela, ſinon de ce que nous manquons d'eſtime pour la ſainte entrepriſe du ſalut ?

2°. Nous travaillons au ſalut avec indolence, parce que nous ne lui donnons jamais la préférence ſur tous nos autres ſoins. Dans nos journées tout a ſon tems & ſes momens marqués, non-ſeulement les devoirs, mais les bienſéances, les inutilités, les plaiſirs mêmes : mais où plaçons-nous l'affaire du ſalut ? quel rang lui donnons-nous ? Si nous faiſons quelque choſe pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les momens ſont pour Dieu ; la vie toute entiere eſt pour le monde & pour nous-mêmes. Vous le ſentez bien, & vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaiſirs, vous occupant preſque tout entiers, il vous reſte peu de tems pour penſer au ſalut : mais pour vous calmer, vous dites que lorſqu'un jour vous ſerez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire, & voilà ce qui vous abuſe, de regarder le ſalut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé ; au contraire vous pouvez en faire des moyens de ſanctification, & y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joſeph, de cet Of-

ficier de la Reine d'Ethiopie, qui étoient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume, & de tant d'autres, qui dans la même ſituation où vous êtes, dans une vie auſſi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure & chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puiſſe changer de place, c'eſt une preuve qu'on ne veut pas encore changer ſon cœur : auſſi lorſqu'on vous dit que le ſalut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres, vous ſortiriez de l'ordre de Dieu ; on veut ſeulement que vous les rapportiez toutes au ſalut, que le ſalut ſoit comme le centre où elles aboutiſſent toutes. Attendre que vous ſoyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'eſt premiérement une illuſion dont le démon ſe ſert pour reculer votre pénitence : ſecondement, c'eſt faire outrage à la Religion de Jeſus-Chriſt, & juſtifier les reproches que les Payens faiſoient contre elle, comme ſi elle eût été incompatible avec les devoirs de Prince, de Courtiſan, d'homme public, de pere de famille. Déſabuſez-vous donc ; ce ne ſont pas vos places, ce ſont vos penchans, qui ſont pour vous des écueils : or quand vous ſerez libre d'embarras, votre cœur ſera-t'il libre de paſſions ? au contraire, elles n'en ſeront que plus vives & plus indomptables; parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au-dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3°. Nous travaillons à l'affaire du ſalut ſans vivacité, parce que nous accompliſſons les devoirs de Religion ſans plaiſir, ſans goût & comme à regret ; tout ce que nous faiſons pour le Ciel nous gêne, nous ennuye, nous déplaît. Mais premiérement vous êtes injuſte d'attribuer à la vertu ce qui prend ſa ſource dans votre propre corruption ; ce n'eſt pas la piété qui eſt déſagréable, c'eſt votre goût qui eſt déréglé ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur eſt doux ; voyez ſi les Juſtes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'eſt pour vous dur & accablant, que parce que vous le portez trop rarement ; vous ne laiſſez pas à la grace le loiſir d'en adoucir le poids : il faut ſe familiariſer avec la vertu pour en connoître les ſaints attraits. Troiſiémement, vous accompliſſez les devoirs de la piété ſans goût, parce que vous ne les accompliſſez qu'à demi ; il n'eſt que la plénitude de la Loi qui ſoit conſolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient péſante & onéreuſe ; & d'où vient cela ? c'eſt que l'obſervance imparfaite de la Loi prend ſa ſource dans un cœur que les paſſions partagent encore ; or un cœur diviſé, & qui nourrit deux amours, ne peut être, ſelon Jeſus-Chriſt, qu'un lieu de trouble & de déſolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur & ſans réſerve, & vous le ſervirez avec allégreſſe.

II. PARTIE. *Il faut travailler à l'affaire du ſalut avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.* C'eſt une entrepriſe où les dangers ſont journaliers, où les mépriſes ſont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroiſſent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, & où cependant le ſuccès doit décider de nos deſtinées éternelles : eûmes-nous jamais beſoin de tant de circonſpection & de prudence ? Mais à quoi doit nous porter cette prudence ? à deux choſes qui ne ſont que les régles communes que les enfans du ſiécle ſuivent eux-mêmes dans la pourſuite de leurs prétentions.

1°. C'eſt de ne pas ſe déterminer au hazard, parmi cette multiplicité de voïes que les hommes ſuivent, les examiner toutes indépendamment des uſages & des coûtumes qui les autoriſent ; & dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion & à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de ſuivre, lorſqu'il s'agit d'affaire temporelles : mais dans l'affaire du ſalut : cette régle eſt négligée ; nul n'examine ſi les voïes ſont ſûres, & on ne demande point d'autre garant de leur ſûreté que la foule qu'on voit marcher devant ſoi. On adopte ſans attention des préjugés communs, ſeulement parce qu'ils ſont établis ; on ne daigne pas ſe demander à ſoi-même ſi on ne ſe trompe point ; en un mot, on ne fait pas même uſage de ſa raiſon.

2°. C'eſt lorſqu'on ſe détermine de ne laiſſer rien à l'incertitude des événemens, & de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde ; mais s'agit-il des affaires de l'éternité ? dans les doutes qui naiſſent ſur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au ſalut, comme il a toujours l'amour propre pour ſoi, il a toujours auſſi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choiſiſſons. Car il n'eſt guéres de doute ſur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation préciſe de la Loi ſur chaque démarche : cependant par-tout nous réſiſtons à nos propres lumiéres, par-tout nous préférons le péril à la sûreté ; dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les ſimples fautes ; tous nos doutes ſe bornent à nous demander, ſi ſe permettre une telle choſe eſt un crime ou une ſimple offenſe ; & notre conſcience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que dans une telle occaſion, nous nous ſommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

DIVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, ne doivent point être un prétexte ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le ſervir, ou de n'oſer le ſervir quand on a commencé à le connoître*: I. *Parce que les dégoûts ſont inévitables en cette vie.* II. *Parce que ceux de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.* III. *Parce qu'ils le ſont moins que ceux du monde.* IV. *Parce que quand ils le ſeroient autant, ils ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.*

I. REFLEXION. *Les dégoûts ſont inévitables en cette vie.* Ils ſont une ſuite néceſſaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à ſe fixer, & qui ne le ſauroit dans toutes les créatures qui l'environnent, qui dégoûté de tout le reſte, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le poſſéder en cette vie, autant qu'il en eſt capable, ſent toujours qu'il manque quelque choſe à ſon bonheur.

Nous ſommes donc injuſtes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faiſoit des heureux, nous aurions raiſon de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en ſervant Dieu : mais

conſultez tour à tour les partiſans des différens plaiſirs que le monde permet ; vous verrez que nul n'eſt heureux ici-bas, que chacun ſe plaint, & que la terre eſt la patrie des mécontens : ainſi les dégoûts de la vertu ſont bien plus une ſuite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laiſſant ici-bas les âmes les plus juſtes dans un état en quelque ſorte toujours violent & déſagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie miſérable, & nous faire ſoupirer après notre délivrance & cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, ſi la vertu étoit toujours accompagnée de conſolations ſenſibles, elle deviendroit une récompenſe temporelle ; on ne chercheroit plus en ſe donnant à Dieu, les biens de la Foi, mais les conſolations de l'amour-propre.

Les Juſtes vivent de la Foi : or la Foi eſpére & ne poſſéde pas encore ; tout eſt à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaiſirs, leur héritage, le préſent n'eſt point pour eux : c'eſt ici le tems des tribulations & des amertumes ; c'eſt ici un exil & une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'eſt-il pas injuſte de chercher une félicité & des conſolations humaines dans un ſéjour ſi triſte & ſi déſagréable aux enfans de Dieu ? attendons pa-

tiemment les jours de paix & de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne ſerions pas plus heureux, nous ne ſerions que changer de ſupplice.

II. REFLEXION. *Les dégoûts de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.* Il y a des dégoûts à eſſuyer dans la vertu, on en convient; mais, 1°. du moins on y eſt à couvert des dégoûts du monde & des paſſions; & quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu, que de ſecouer le joug du monde, la deſtinée d'une ame juſte ſeroit toujours digne d'envie, quelles que puſſent être les amertumes de la vertu.

2°. Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions & des diſgraces inévitables ſur la terre, du moins elle les adoucit en ſoumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos paſſions, ou les juſtes peines de nos crimes.

3°. Ces répugnances & ces dégoûts qui nous révoltent ſi fort contre la vertu, ne conſiſtent au fond qu'à reprimer les paſſions qui nous rendent malheureux, & qui ſont la ſource de toutes nos peines. Ce ſont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui ſervent à guérir des maux qui le ſont infiniment davantage: ainſi les amertumes & les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité préſente qui en dédommage; ce ne ſont pas des dégouts du monde, dont il ne reſte jamais que l'amertume.

4°. Je pourrois ajouter que la ſource de nos dégoûts eſt dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce ſont nos paſſions qui forment nos répugnances ; que ſi notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de conſolant que les plaiſirs de l'innocence, parce que nous ſommes nés pour la juſtice & pour la vérité ; que peut-être c'eſt le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes ſur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des paſſions plus vives, un cœur plus ſenſible au monde & aux plaiſirs, & nous y étant livrés pendant long-tems, le ſérieux de la piété nous paroît triſte & inſoutenable : ce qui montre combien c'eſt un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, & que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parce que plus nous accoûtumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout, eſt-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans ſon ſervice? Si nos ſerviteurs oſoient nous dire qu'ils s'ennuyent en nous ſervant, quelque bien fondés qu'ils fuſſent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des inſenſés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à ſoutenir nos humeurs & nos caprices ; nous dirions qu'ils ſont payés pour s'en-

nuyer. Or Dieu ne paye-t'il pas aſſez bien ceux qui le ſervent? ne les comble-t'il pas de bienfaits? & ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, oſent ſe plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'ils s'ennuyent à ſon ſervice?

III. REFLEXION. *Les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers que ceux du monde.* Je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage. Qu'eſt-ce que la vie du monde? qu'un ennui continuel, qu'un vuide éternel, qu'une circulation faſtidieuſe de devoirs, de bienſéances, d'inutilités; qu'un flux & reflux de haines, de déſirs, de chagrins, de jalouſies, d'eſpérances, &c. Quelle comparaiſon entre les fureurs des paſſions & les peines légères de la vertu? entre les remords affreux de la conſcience, & la triſteſſe aimable de la pénitence qui opére le ſalut? Auſſi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils ſervent; mais trouvez, ſi vous le pouvez, des ames vraiment juſtes qui faſſent des invectives contre la vertu, qui déteſtent leur ſort de s'être embarqués dans une voie ſi remplie de chagrins & d'amertumes, qui envient la deſtinée du monde? On a vû quelquefois des pécheurs prendre par déſeſpoir & par dégoût du monde des partis extrêmes; mais a-t'on jamais vû des Juſtes que les dégoûts de la vertu ayent jettés dans des extrémités ſi terribles? Ils ſe plaignent quelquefois de leurs

leurs peines, à la vérité ; mais ils les aiment encore mieux que les plaiſirs des paſſions. Ils ſentent ce que le monde appelle la peſanteur du joug de Jeſus-Chriſt ; mais en rappellant le poids de l'iniquité ſous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur ſort heureux, & ce paralléle les calme & les conſole.

En effet, premiérement, les violences de la vertu ſont volontaires, & en cela infiniment plus douces ; mais les dégouts du monde ſont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne ſont amères qu'aux ſens ; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les paſſions, & il n'eſt rien de nous qui ne ſente leur triſteſſe & leur amertume. Troiſiémement, les dégoûts de la vertu ne ſont ſenſibles que dans les premieres démarches, parce que plus on réprime les paſſions, plus elles deviennent dociles ; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes paſſions, nous laiſſent toujours les mêmes amertumes. Quatriémement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui ſervent le monde avec plus de fidélité ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement & notre pareſſe; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV. REFLEXION. *Les dégoûts de la vertu ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des playes au cœur, mais il ne fournit point de remèdes;

mais dans la vertu il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation. Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Secondement, la certitude que nos peines ne ſont pas perdues. Troiſiémement, la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qui en nous refuſant les conſolations ſenſibles de la vertu, conſulte plus nos intérêts que nos penchans. Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui ſoutiennent notre foi, en même-tems que nos violences abattent l'amour propre. Cinquiémement, les ſecours extérieurs de la piété qui ſont pour nous autant de nouvelles reſſources dans l'abattement & dans la ſéchereſſe. Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs qui ont ſuccédé aux fureurs des paſſions. Septiémement, la foi qui nous rapproche de l'éternité, & nous découvre le néant de tout ce qui paſſe. Que de reſſources pour un cœur fidéle ! & par conſéquent quelle diſproportion entre les peines de la vertu & celles du crime !

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; & les premiers Fidéles qui ſacrifioient pour Jeſus-Chriſt leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne ſe plaignoient pas de l'amertume de ſon ſervice, & ne croyoient pas acheter aſſez cher la gloire d'être de ſes Diſciples, & la conſolation de prétendre à ſes promeſſes : ne devrions-nous pas en rougir ?

Ceſſons donc de nous plaindre de Dieu ; ſervons-le comme il veut être ſervi de nous. S'il nous adoucit le joug, béniſſons ſa bonté qui ménage ces conſolations à notre foibleſſe ; s'il nous en fait ſentir toute la peſanteur, eſtimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs & nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

La Péchereſſe de l'Evangile.

DIVISION. *Deux préjugés empêchent les hommes de ſe convertir. Premiérement, ils ſe figurent la converſion du cœur que Dieu demande de nous, comme la ceſſation du crime, & ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils ſe repréſentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux ; un état ſans douceur & ſans conſolation ; & rebutés par l'erreur de cette triſte image, les exemples de changement les trouvent peu ſenſibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la converſion de notre Péchereſſe confond ces deux préjugés.* I. *Sa pénitence non-ſeulement finit ſes égaremens, mais les expie & les répare.* II. *Sa pénitence commence, il eſt vrai ; ſes larmes & ſa douleur ; mais elle commence auſſi de nouveaux plaiſirs pour elle.*

I. PARTIE. *La Pénitence de la Pécheresſe, non-ſeulement finit ſes égaremens ; mais les expie & les répare tous* ; & c'eſt en quoi conſiſte la véritable converſion du cœur.

1°. Elle avoit fait un injuſte uſage de ſon cœur ; il n'avoit jamais été occupé que des créatures ; & née pour n'aimer que Dieu ſeul, il étoit le ſeul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t'elle connu ſon Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougiſſant de l'indignité de ſes premiéres paſſions, elle ne trouve plus que lui ſeul qui ſoit digne de ſon cœur : premiére réparation de ſa pénitence, ſon amour. Ne dites donc pas lorſqu'on vous propoſe ſon exemple à ſuivre, que vous ne vous ſentez point né pour la dévotion, & que vous avez une ſorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'eſt l'amour qui fait les véritables pénitens. Eh quoi ! votre cœur ne ſeroit pas fait pour aimer ſon Dieu ? vous ſeriez donc né pour la vanité & pour le menſonge ?

2°. Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les inſtrumens de ſes paſſions. La ſeconde réparation de ſa pénitence, eſt le retranchement rigoureux de toutes les choſes dont elle avoit abuſé dans ſes égaremens. Car ce ne ſont pas les ſentimens qui prouvent la vérité de l'amour ; ce ſont les ſacrifices. Or ces ſacrifices, elle les pouſſe non-ſeulement juſqu'à renoncer aux choſes

viſiblement criminelles, elle en retranche même celles qui auroient pû paſſer pour innocentes; parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en ſe privant de la liberté qu'elle auroit pû avoir d'en uſer encore. Et en effet, comme le pécheur en abuſant des créatures perd le droit qu'il avoit ſur elles; tout ce qui eſt permis à une ame innocente, ne l'eſt plus à celle qui a été aſſez malheureuſe que de s'égarer. Vous n'avez qu'à meſurer là-deſſus la vérité de votre pénitence: envain paroiſſez-vous revenu des égaremens groſſiers des paſſions; ſi vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher ſur rien, quand même tous les attachemens conſervés ne ſeroient pas des crimes marqués, votre cœur n'eſt pas pénitent.

5°. Elle avoit fait ſervir juſques-là, par un aſſujettiſſement indigne, tous ſes ſens à la volupté & à l'ignominie: elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût des miniſtères les plus triſtes, ſe proſternant aux pieds de Jeſus-Chriſt, les arroſant d'un torrent de larmes, les eſſuyant de ſes cheveux, les baiſant: troiſiéme réparation de ſa pénitence. En effet il ne ſuffit pas d'ôter aux paſſions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur ſont les plus oppoſées, les répriment inſenſiblement, & les rapprochent du devoir & de la régle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux; car

dans la vertu, c'eſt abréger ſes peines que d'augmenter & multiplier ſes ſacrifices, & tout ce qu'on épargne des paſſions, devient plutôt la peine & le dégoût que l'adouciſſement de notre pénitence.

4°. Le dernier déſordre enfin qui avoit accompagné ſon péché, étoit un ſcandale public dans le déréglement de ſa conduite: ſcandale de la loi qui ſe trouvoit dèshonorée dans l'eſprit des Payens répandus dans la Paleſtine; parce que témoins des égaremens de notre Péchereſſe, ils en prenoient occaſion de blaſphêmer le nom du Seigneur & de mépriſer la ſainteté de ſa loi: ſcandale du lieu; car ſes égaremens avoient éclaté dans Jéruſalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événemens ſe répandoit bien-tôt dans le reſte de la Judée. Or elle répare tous ces ſcandales par ſa pénitence: le ſcandale de la loi; ne ſe contenant pas de la pratiquer extérieurement après ſa converſion, & d'une maniere extérieure & phariſaïque; mais venant reconnoître Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin & l'accompliſſement; au lieu que ſouvent nous devenons ſuperſtitieux ſans devenir pénitens, & nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fauſſe dévotion. Le ſcandale du lieu: cette même Cité qui avoit été le théâtre de ſa confuſion & de ſes crimes, le devient de ſa pénitence; & elle ne craint point d'avoir pour ſpectateurs de ſon changement, ceux qui l'avoient été de ſes crimes: elle n'eſt pas timide dans le

bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal ; au lieu que nous, ſouvent après avoir mépriſé les diſcours du monde dans le déſordre, nous les craignons dans la vertu ; & les yeux du public qui ne paroiſſent pas redoutables dans nos égaremens, le deviennent dans notre pénitence.

II. PARTIE. *Les conſolations & les nouveaux plaiſirs que la Pécheresſe trouve dans ſa pénitence.* Elle eſt heureuſe avec Jeſus-Chriſt, par les mêmes endroits qui avoient fait ſes malheurs dans le crime.

1°. Un amour injuſte avoit fait ſon premier crime, & la premiere ſource de tous ſes malheurs : la premiere conſolation de ſa pénitence, c'eſt une ſainte dilection pour Jeſus-Chriſt, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec cet amour profane qui juſques-là avoit occupé ſon cœur. Premiérement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans ſon déréglement, à des hommes corrompus, inconſtans, perfides, &c. ſa pénitence l'attache à Jeſus-Chriſt, le modéle de toutes les vertus, la ſource de toutes les graces, le principe de toutes les lumiéres. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de ſa paſſion l'avoit engagée à mille démarches oppoſées à ſon goût, à ſa gloire, à ſa raiſon ; & cela pour des hommes en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude; au lieu que dans ſa pénitence, tout lui eſt compté ; les plus légéres démarches qu'elle fait pour Jeſus-Chriſt, ſont remarquées,

ſont louées, ſont défendues par Jeſus-Chriſt même. Troiſiémement enfin, différence dans la certitude de la correſpondance : l'amour de notre Péchereſſe pour les créatures avoit toujours été ſuivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t'elle commencé d'aimer Jeſus-Chriſt, qu'elle eſt sûre d'en être aimée.

2°. La ſeconde conſolation de ſa pénitence, c'eſt le ſacrifice de ſes paſſions : elle met aux pieds de Jeſus-Chriſt tous les attachemens de ſon cœur, tous les inſtrumens déplorables de ſes vanités & de ſes crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle ſacrifie ſes plaiſirs ; elle ne ſacrifie que ſes inquiétudes & ſes peines. On a beau dire que les ſoins des paſſions ſont la félicité de ceux qui en ſont épris: c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Il eſt donc vrai que notre Péchereſſe en ſacrifiant ſes paſſions, & tout ce qui les ſuit, met aux pieds de Jeſus-Chriſt ſes lieus, ſes troubles, ſes ſervitudes, les inſtrumens de ſes plaiſirs en apparence, la ſource de toutes ſes peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre conſolation, n'en eſt-ce pas une aſſez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des paſſions, de ne faire plus dépendre ſon bonheur, de l'inconſtance de la perfidie, de l'injuſtice des créatures, &c. Votre foi vous a ſauvée, dit le Seigneur à la Péchereſſe, *allez en paix*. Voilà le tréſor qu'on lui rend pour les paſſions qu'elle ſacrifie.

3°.

3°. Enfin ſon péché l'avoit avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autoriſe tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais ſa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire que ſes crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécheresſe ſi mépriſée, ſi décriée dans le monde, trouve en Jeſus-Chriſt un Apologiſte & un admirateur : il la loue par les endroits même les plus glorieux ſelon le monde : la bonté de cœur, la généroſité des ſentimens, la fidélité d'un ſaint amour : il l'éléve au-deſſus du Phariſien, &c. Tel eſt le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un ſpectacle digne de Dieu, des Anges, & des hommes ; elle établit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs paſſées ne nous avoient attiré de honte & de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finiſſions notre honte & notre inquiétude avec nos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous allarment ? Mais plus nous différons, plus elles groſſiſſent. Craignons-nous de ne pouvoir ſoutenir la ſainte triſteſſe de la pénitence ? Puiſque nous avons pû porter juſqu'à ce jour, les troubles ſecrets, les amertumes, les dégoûts, les triſtes agitations du déſordre ; ne craignons plus celles de la vertu, d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les peines

de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adouciſſement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

De la Communion.

DIVISION. *Trois ſortes d'épreuves ſont néceſſaires, pour s'approcher dignement de* JESUS-CHRIST. I. *Une épreuve de changement.* II. *Une épreuve de pénitence.* III. *Et une épreuve de ferveur.* PROBET *autem ſe ipſum homo, & ſic de pane illo edat.*

I. PARTIE. *Une épreuve de changement.* Ainſi, ſi vous n'avez pas recouvré par un ſincère repentir la grace de la ſainteté & de la juſtice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jeſus-Chriſt vous eſt interdite. Comme c'eſt un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent & changé? Examinons vos démarches. Vous allez confeſſer vos iniquités aux pieds d'un Prêtre : je pourrois vous demander ſi vous choiſirez le plus habile & le plus éclairé; ſi dans la diſcuſſion de votre conſcience, vous ſerez un Juge éclairé & ſévère envers vous-même; & ſi les ſoins pour approfondir les abîmes de votre conſcience répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude

de vos crimes : mais je vous demande, ſi venant mettre vos péchés aux pieds d'un Prêtre, vous venez y laiſſer vos paſſions ? ſi vous portez au Tribunal ce déſir ſincère de réparer le paſſé ; ſi vous prenez tout de bon des meſures pour commencer, pour vous retirer ſans délai des occaſions ; ſi vous arrangez déjà par avance dans votre eſprit, vos devoirs, vos liaiſons, en un mot tout le détail de vos mœurs, &c. Car voilà les ſoins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée, ſur le point d'une ſincère converſion ; & ce n'eſt que par-là que vous pouvez connoître ſi vous êtes revenu de bonne-foi de vos égaremens, & ſi vous êtes une nouvelle créature. Car ſi vous ne mettez entre vos déſordres & votre confeſſion, que l'intervalle d'un léger examen, ſi au ſortir de l'Autel, & la ſolemnité paſſée, tout doit aller encore le même train ; ſi on ne doit pas voir plus de précautions qu'auparavant contre des périls éprouvés ; en vous approchant de l'Autel, vous venez manger & boire votre condamnation. Peut-on croire en effet, que ce court intervalle qui s'eſt paſſé entre vos crimes & votre rechûte, ait été préciſément le moment de votre juſtification ? Ce n'eſt pas qu'on prétende que la divine Euchariſtie doive vous établir dans un état de juſtice tellement fixe & permanent, que vous ne puiſſiez plus en décheoir : qui ne ſait que la vie de l'homme eſt une tentation continuelle ſur la terre ? Mais on voudroit au moins qu'une Commu-

nion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, & qui boit mon ſang, dit Jeſus-Chriſt, demeure en moi & je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, il y demeure, & je demeure en lui. Donc, dit Saint Auguſtin, celui qui ſe contente de recevoir Jeſus-Chriſt, & qui ne le conſerve pas, il a mangé & bû ſa condamnation.

Ainſi voulez-vous ſavoir ſi dans ces jours ſolemnels vos Communions ſont des profanations ou des graces? Voyez quel en eſt le fruit, & quel changement elles opérent en vous: ſi au ſortir de l'Autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos Communions ne ſoient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

II. PARTIE. *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeller ici l'ancienne pratique de l'Egliſe, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conſcience, vous alliez d'abord recevoir Jeſus-Chriſt? ne devez-vous pas au moins avant de vous conſoler avec les Juſtes, répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens? au ſortir du Tribunal, la Communion vous tient-elle lieu de pénitence? elle qui doit en être la récompenſe & la conſolation, comme diſent les Saints. Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'Autel, qu'après des années entiéres d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de priéres: mais parce qu'une ſage diſpenſation a changé

cet uſage, vous ne devez pas ſuppoſer, qu'avoir confeſſé des crimes invétérés, c'eſt les avoir punis : l'uſage n'a rien changé à la Loi : l'Egliſe s'eſt relâchée ſur les épreuves publiques ; mais elle ne ſe relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, ſur les épreuves particuliéres ; parce que le corps de Jeſus-Chriſt n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Egliſe a voulu que ces quarante jours de pénitence, précédaſſent la Communion Paſcale, afin d'apprendre aux Fidéles, qu'il doit y avoir un intervalle entre les déſordres & la table du Seigneur.

Je ſais que cette maxime peut avoir ſes exceptions ; que les loix de l'Egliſe ſont pleines de ſageſſe, de charité, & de condeſcendance ; que le ſalut des pécheurs étant la ſeule fin qu'elle s'y propoſe, tout ce qui y conduit plus ſûrement, devient plus conforme à ſon eſprit. Mais je dis que la régle ordinaire, c'eſt que la Communion pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la premiere démarche de ſa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Egliſe preſſe, & ne laiſſe pas de lieu au délai, & aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne-foi que l'Egliſe regarde une Communion indigne comme l'accompliſſement du devoir Paſcal, & qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles ? En communiant même indi-

gnement, vous évitez ſes cenſures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathêmes du Ciel qui juge des profanations ſecrettes. Eh! l'Egliſe auroit-elle prétendu, en faiſant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriſer la témérité & la profanation des pécheurs! Elle vous ordonne de participer aux ſaints Myſtères en ces jours ſolemnels; mais elle ſuppoſe que vous en approcherez avec une conſcience pure, & des diſpoſitions dignes de ce Sacrement adorable: & elle vous ordonne en même-tems de différer, ſi vous n'êtes pas en état: elle conſent que ſes Miniſtres vous marquent un autre tems que le ſien, pour ſatisfaire au devoir Paſcal. Votre Pâque véritable ſera le jour où vous communierez dignement: l'Egliſe n'en connoît point d'autre; & le fruit de ce ſacrement n'eſt pas attaché aux jours, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

III. PARTIE. *Une épreuve de ferveur.* C'eſt cette ferveur ſi néceſſaire qui manque pourtant à la plûpart des pécheurs dont nous parlons, & qui fait craindre qu'ils ne viennent manger & boire leur condamnation. Car quel eſt le motif qui les conduit la plûpart à la Table ſainte en ces jours ſolemnels? eſt-ce un profond ſentiment de leur foibleſſe, une ardeur ſincère de recourir au ſecours deſtiné à les fortifier, & une ſainte faim de Jeſus-Chriſt? Hélas! la plûpart voyent approcher avec un chagrin

ſecret la ſolemnité ſainte : cette ſeule penſée trouble, empoiſonne un mois d'avance tous leurs plaiſirs : & ce n'eſt enfin que la crainte des foudres & des anathêmes de l'Egliſe, qui les traîne malgré eux au feſtin du pere de famille. Ils ne ſentent pas que la privation du corps de Jeſus-Chriſt eſt la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles ; puiſque la divine Euchariſtie eſt la ſeule conſolation de notre exil, le remède journalier de nos foibleſſes, & la ſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, diſent-ils, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher : il eſt vrai ; mais ces diſpoſitions, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées ; & une Communion doit nous ſervir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente ; plus les paſſions croiſſent, plus Jeſus-Chriſt diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente & ſe fortifie. Auſſi les Communions au tems Paſcal ne ſont inutiles, ou plutôt pernicieuſes, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'Autel qu'en ces jours ſolemnels, & qui attendent la loi de l'Egliſe pour s'y réſoudre.

Nos peres autrefois s'éloignoient de leur patrie & de leurs enfans, nos Rois s'arrachoient aux délices de leur Cour & traverſoient les mers, pour aller dans cette terre

conſacrée par les myſtères du Sauveur, adorer les traces de ſes pieds en le voyant; ils verſoient ſur cette terre heureuſe, des larmes de tendreſſe & de religion, & ne pouvoient ſe réſoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient les actions, les myſtères, & les prodiges d'un ſi bon Maître. Il n'eſt plus néceſſaire de traverſer les mers, diſoit autrefois Saint Chryſoſtôme à ſon peuple: venez à l'Autel, ce ne ſont plus des lieux conſacrés autrefois par ſa préſence: c'eſt lui-même: tous les lieux qui environnent ſes Autels, ſont marqués par quelqu'un de ſes prodiges. Un ſi grand avantage devroit enflammer nos déſirs, & nous attirer avec empreſſement à la Table ſacrée. Cependant nous regardons le devoir Paſcal, comme une ſervitude pénible; nous en faiſons un devoir de pure bienſéance; nous n'y venons que comme des eſclaves; & la table de Jeſus-Chriſt ſeroit abandonnée en ces jours ſaints, ſi la loi de l'Egliſe nous laiſſoit libres. Faut-il s'étonner après cela, ſi la fête de Pâques voit plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Diſciples? Auſſi, ſi l'Apôtre dans un ſiécle où la divine Euchariſtie faiſoit des Martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la ſource des calamités publiques, quelles marques terribles de la colére de Dieu ne doivent pas attirer ſur nous, tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent ſe préſenter tous les jours à l'Autel, & y pro-

faner la chair adorable de Jeſus-Chriſt ! & ne les éprouvons-nous pas ces marques de la colére divine ?

Mais les afflictions temporelles ne ſont pas les ſuites les plus terribles des Communions indignes. *Celui qui mange & boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange & il boit ſa propre condamnation.* C'eſt-à-dire, que le Pain de vie qu'il reçoit eſt un poiſon, une ſentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, & qui devient ſa propre ſubſtance; c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour, parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement en ſont preſque toujours les triſtes ſuites. Auſſi parmi les Bourreaux ſur le Calvaire, il s'en trouva à qui le Sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence; mais le ſeul profanateur de l'Euchariſtie dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monſtre & comme un déſeſpéré: & ſi le châtiment que le Seigneur exerce ſur les imitateurs de ſon crime eſt plus ſecret, il n'en eſt par cela même que plus terrible; il les frappe d'un anathême inviſible, & les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui après des mœurs licencieuſes, n'apportent en ces jours ſaints à la Table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confeſſion précipitée, tombent après la ſolemnité dans des égaremens encore plus déplorables que les paſſés; parce que la Communion a répandu de nouvelles

ténébres ſur leur cœur ; les Myſtères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, & le Pain du Ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde & de la terre.

****

LE VENDREDI-SAINT.

La Paſſion de N. S. J. C.

DIVISION. *La mort de* JESUS-CHRIST *renferme trois conſommations qui vont nous expliquer tout le Myſtère de la Croix :* I. *une conſommation de juſtice du côté de ſon Pere.* II. *Une conſommation de malice de la part des hommes.* III. *Une conſommation d'amour du côté de* JESUS-CHRIST.

I. PARTIE. *Une conſommation de juſtice du côté du Pere.* Dieu doit à toutes ſes perfections la punition du péché ; mais ſa juſtice en puniſſant le pécheur, ne trouve rien en lui qui puiſſe la dédommager & la ſatisfaire ; car l'homme a pû offenſer Dieu, mais l'homme n'a pû réparer l'offenſe. Il falloit donc qu'une victime ſeule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ſes humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par ſa révolte, fût ſubſtituée à la place du pécheur, afin que la juſtice de Dieu pût être ſatisfaite. Tel eſt le deſſein de la ſageſſe & de la bonté de Dieu dans le grand ſacrifice que ſon Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or, le péché renferme trois déſordres. Premiérement, un déſordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un déſordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu. Troiſiémement, un déſordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la raiſon qu'ils auroient dû ſuivre. Le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois déſordres par des peines proportionnées.

1°. La juſtice divine s'applique à contriſter l'eſprit de Jeſus-Chriſt, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; & c'eſt ainſi qu'eſt expié le déſordre que le péché cauſe dans l'eſprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'eſt premiérement un défaut de lumiére, parce que notre ame toute plongée dans les ſens, n'eſt preſque frappée que des choſes ſenſibles. Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité, & de lumiére, voit le péché dans toute ſon horreur ; elle en voit le déſordre, l'injuſtice, & toutes les ſuites déplorables : depuis le ſang d'Abel, juſqu'à la derniere conſommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes ſur la terre : elle parcourt l'hiſtoire affreuſe de l'Univers, & rien n'échappe aux ſecrettes horreurs de ſa triſteſſe : elle rappelle même en particulier l'hiſtoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette Ame ſainte ſe trouve chargée devant ſon Pere. Secondement, le défaut le zèle eſt encore une cauſe

qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous ſommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Mais l'ame ſainte de Jeſus-Chriſt qui ne cherche que la gloire de ſon Pere, & qui l'aime d'un amour immenſe & plus ardent que celui de tous les Chérubins; ah! elle ſent vivement tous les outrages qu'on fait à ſa grandeur ſuprême. Troiſiémement, la derniere cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché, c'eſt le défaut de ſainteté. Comme nous naiſſons pécheurs, nous nous familiariſons en naiſſant avec l'idée du crime; & il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'eſt jamais trop effrayé de ce qui nous reſſemble. Mais l'ame ſainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puiſſe la raſſurer contre l'horreur du crime; & avec les yeux de la vertu même, elle ſe voit ſouillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudroit-elle détourner l'innocence de ſes regards de cet objet affreux, la juſtice de ſon Pere la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle.

2°. Pour réparer le ſecond déſordre du péché, qui eſt le déſordre du cœur, la juſtice du Pere couvre le Fils de toute la honte du péché. Premiérement, il eſt humilié dans l'eſprit de ſes Diſciples, témoins de ſes frayeurs & de ſon accablement: ſon Ame ſainte perd devant eux toute ſa conſtance à la vûe de ſa mort. Secondement, il eſt humilié dans le ſecours qu'il reçoit d'un Ange; & par-là il eſt abaiſſé en quelque ſorte

au-deſſous de ces Eſprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le ſervir & l'adorer. Troiſiémement, il eſt humilié par le ſommeil & par la fuite de ſes Diſciples, que le ſpectacle de ſon agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur ſouffre dans ſon agonie.

3°. Pour expier le troiſiéme déſordre du péché qui eſt le plaiſir injuſte, la douleur violente de ſon Ame, à la vûe du ſupplice que ſon Pere lui prépare, eſt la troiſiéme circonſtance de ſon agonie. La juſtice du Pere préſente diſtinctement & en même-tems à l'Ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix; la nuit du Prétoire, les crachats, les ſoufflets, les fouets, les dériſions, le bois fatal. Ces images affreuſes la crucifient par avance; & une ſueur de ſang qu'on voit couler à terre, eſt le triſte fruit des pénibles efforts qu'il fait, pour porter le poids de ſes maux. Voilà juſqu'où ce Dieu que nous croyons ſi bon, pouſſe pourtant ſa vengeance contre ſon propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

II. PARTIE. *Conſommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes eſt portée aujourd'hui dans ſon plus haut point.

1°. Dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples, ou qui le trahiſſent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2°. Dans la mauvaiſe foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent & qui le condamnent, ſans que le repentir de Judas les

touche, quoique jamais témoignage ne fût moins ſuſpect que le ſien ; ſans que le ſilence ſurnaturel de Jeſus-Chriſt ſur toutes les accuſations dont on le charge, leur faſſe la moindre impreſſion.

3°. Dans l'inconſtance du peuple qui demande ſa mort. Et juſqu'où ce peuple inſenſé ne pouſſe-t'il pas l'excès de ſa légéreté ? & combien de crimes ne commet-il pas en un ſeul ? Premiérement, une injuſtice monſtrueuſe, préférant Barrabbas, un inſigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle ; un Magiſtrat payen n'oſe paſſer outre à la condamnation de Jeſus-Chriſt, & ce peuple furieux demande que ſon Sang ſoit ſur lui & ſur toute ſa poſtérité. Troiſiémement, une noire ingratitude : autrefois touchés des bienfaits de Jeſus-Chriſt, ils avoient voulu l'établir Roi ſur eux ; aujourd'hui ils proteſtent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que Céſar, & ils rejettent le Fils de David.

4°. Dans la foibleſſe de Pilate, qui malgré ſa conſcience & ſes lumiéres, n'oſe déclarer Jeſus-Chriſt innocent. On voit dans la conduite de ce Magiſtrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premiérement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoiſſance néceſſaire pour juger Jeſus-Chriſt, puiſqu'il ignore la Loi ſur laquelle roulent les accuſations ; ni l'autorité, puiſque Jeſus-Chriſt n'a pas établi les Magiſtrats Juges de la vérité & de la doctrine;

cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jeſus-Chriſt. Secondement, ce n'eſt pas la crainte de commettre une injuſtice, c'eſt la crainte de perdre les bonnes graces de Céſar, qui le touche. Troiſiémement, c'eſt des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel eſt ſon crime. Quatriémement il interroge Jeſus-Chriſt; il eſt touché & frappé de ſa réponſe; il déclare au peuple que cet homme n'eſt point criminel: cependant il ne le délivre pas. Cinquiémement, enfin effrayé des ſonges de ſa femme, il s'aviſe de renvoyer Jeſus-Chriſt à Hérode, ſous prétexte que Jeſus-Chriſt étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de ſa cauſe, quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas-là que Jeſus-Chriſt trouveroit des défenſeurs.

5°. Dans la barbarie des Soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, & qui ajoûtent les inſultes & les outrages les plus ſanglans aux traitemens les plus cruels.

III. PARTIE. *Conſommation d'amour du côté de Jeſus-Chriſt.* En effet, ce n'eſt que dans ſon cœur, que nous devons chercher les raiſons & les motifs de ſon ſupplice; ce n'eſt ni la perfidie d'un Diſciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconſtance du peuple, ni la foibleſſe de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'eſt ſon amour; cet amour divin qui brûle ſon cœur, eſt le ſeul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour ſi ingénieux, qu'il trouve le ſecret de s'immoler ſans ceſſe, même après ſa mort.

Amour ſi déſintéreſſé, qu'il veut ſouffrir tout ſeul, & demande qu'on épargne ſes Diſciples; qu'il eſt plus touché des maux qui ménacent l'infidéle Jéruſalem, & en général des malheurs prêts à fondre ſur nous & ſur tous ceux auſquels leurs iniquités rendront l'effuſion de ſon ſang inutile, que du ſupplice affreux qu'on lui prépare.

Amour ſi généreux, qu'attaché ſur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient; il recueille ce que leur barbarie lui laiſſe encore de forces, pour excuſer leur attentat auprès de ſon Pere.

Amour ſi triomphant, que ſur le point d'expirer, il ſe forme encore un Diſciple.

Amour ſi attentif & ſi reſpectueux juſqu'au dernier ſoupir, qu'il confie ſa Mere déſolée au Diſciple bien-aimé, & le Diſciple bien-aimé à ſa Mere.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous ſur la terre, il expire, déclarant que tout eſt conſommé, & du côté de la juſtice de ſon Pere, & du côté de la malice des hommes, & du côté de ſon amour.

LE JOUR DE PASQUES.

Sur les cauſes ordinaires de nos rechûtes.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt reſſuſcité ne meurt plus ; d'où vient donc que notre réſurrection de la mort du péché, dont celle de Jeſus-Chriſt eſt le modèle, eſt ſi peu conſtante & ſi peu durable ? J'en trouve trois cauſes.* I. *Les précautions négligées après la converſion.* II. *Les réſolutions violées.* III. *Les réparations omiſes.*

I. PARTIE. *Les précautions négligées.* Premiére cauſe des rechûtes, les précautions de néceſſité & les précautions de pure ſûreté que l'on néglige.

1°. Les précautions de néceſſité. J'appelle ainſi la fuite de certaines occaſions d'elles-mêmes toujours funeſtes à l'innocence, & où nous voyons une chûte inévitable. On ne les fuit pas & on retombe, parce qu'on ſe promet déſormais à ſoi-même plus d'attention & plus de fidélité lorſqu'on s'y trouvera. On ſe perſuade qu'y portant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger ſera moindre. On ſe fait à ſoi-même mille raiſons ſpécieuſes, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour ſa vie glorieuſe, ne l'expoſe pourtant point à la

fureur des Juifs. Or, je dis premiéremen qu'il eſt bien téméraire de compter que Dieu vous ſoutiendra dans des occaſions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'eſt un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été juſqu'ici, & qui peut encore le devenir pour vous. Troiſiémement, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve, puiſque mille fois dégoûté de votre paſſion, la même occaſion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des diſpoſitions plus ſaintes, le péril deviendra moindre; & je vous dis de la part de Dieu que toute diſpoſition qui nous conduit au péril, eſt profane & criminelle, parce que la premiere diſpoſition que l'Eſprit de Dieu met en nous, c'eſt la défiance de notre foibleſſe.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce ſeroit un éclat qui donneroit lieu à des ſoupçons dont juſqu'ici vous avez sû vous défendre; je vous dis de la part de Dieu, que vous ſeul ignorez ce que le public penſe; que les ſoupçons naiſſent plus de votre aſſiduité, qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il ſuffit de ſentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce ſont des engagemens indiſpenſables de bienſéance & de devoir; que les rompre, ce ſeroit ruiner ſans reſſource votre fortune; & je vous dis de la

part de Dieu, que votre premier devoir eſt de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour ſauver ſon ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; & je vous dis de ſa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, & qu'il nous rend toujours poſſible tout ce qu'il nous rend néceſſaire.

Vous dites que vous voudriez inſpirer les nouveaux ſentimens que Dieu vous donne aux perſonnes qui vous ont ſéduit; & je vous dis de la part de Dieu, Qui vous a établi guide & paſteur de votre frere? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous penſez déjà à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos paſſions propres avant de corriger les paſſions d'autrui: les ſeules fonctions d'un pécheur ſont les larmes, le ſilence, la retraite & la priere.

2°. On néglige encore plus les précautions de pure ſûreté, & cette négligence devient un principe certain de rechûte. Une ame qui revient à Dieu après le péché, doit ſe regarder comme un malade frappé dans toutes ſes puiſſances, dans le cœur, dans l'eſprit, dans l'imagination, &c. La grace qui a gueri ſes playes, lui en a encore laiſſé les impreſſions & les foibleſſes: dans ce nouvel état de juſtice cette grace ne peut donc ſe conſerver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au ſortir des Sacremens, & dans cet état de foibleſſe, comme des Juſtes ſoli-

dement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre. Vous fuyez les occaſions qui vous ont ſéduit, & vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous ſéduire. Le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le déſordre : vous comptez que ſe convertir, c'eſt préciſément ne plus tomber ; & que le changement du cœur n'eſt pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement univerſel de conduite.

Mais remarquez que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ne conſerve plus rien de ſa vie terreſtre & mortelle ; tout eſt nouveau & changé en lui ; ce n'eſt plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos miſéres, c'eſt un Roi glorieux : en un mot, ſa réſurrection eſt une vie toute nouvelle ; tel eſt le modéle d'une vie reſſuſcitée. En effet, c'eſt une illuſion de prétendre qu'en ne changeant preſque rien à vos mœurs, vous puiſſiez conſerver la grace : car, premiérement, ſi nos plus ſaintes réſolutions trouvent des écueils dans l'inconſtance ſeule & la corruption de notre cœur, hélas ! pourrons-nous être en ſûreté contre des périls que nous cherchons, puiſque nous ne le ſommes pas contre nous-mêmes ?

Secondement, le paſſé devroit ici nous tenir lieu de preuve ; la réſolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne.

vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonſtances, d'où vient que vos eſſais n'ont jamais été heureux ? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez ſeules eſſentielles, vous êtes toujours retombé ? c'eſt que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos réſolutions ſeroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, & votre cœur plus touché, les ſuites ſeront encore les mêmes ; parce que ce qui fait perſévérer dans la grace, n'eſt pas la vivacité des ſentimens qui nous y rappelle, c'eſt la fidélité des précautions qui nous y ſoutient : il ne faut donc pas juger de ſoi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la réſolution d'une vie nouvelle ; les premiéres impreſſions de la grace, en certains cœurs ſurtout, ſont toujours vives & ardentes ; mais la vie chrétienne n'eſt pas dans des ſentimens paſſagers, elle eſt dans une fidélité conſtante & durable.

Vous répondrez peut-être que votre état ſemble vous rendre ces occaſions inévitables, & que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela, je réponds : premiérement, qu'il eſt vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, ceſſent de l'être à notre égard ; que Pierre ſur les flots étoit plus en ſûreté que Jonas

dans le navire ; mais que ſi nous ſommes de bonne-foi, nous conviendrons que ce ne ſont pas les périls inſéparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous ſéduiſent. Secondement, que ſi vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez preſque plus d'occaſions de vertu que de chûtes.

Les gens du monde ſe raſſurent peut-être ſur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaiſirs publics au milieu deſquels ils vivent, ne font aucune impreſſion marquée ſur leur cœur ; pourquoi donc les leur interdiroit-on ?

A cela je pourrois répondre : premiérement, que les impreſſions du mal ſont quelquefois d'autant plus dangéreuſes, qu'elles ſont moins ſenſibles. Secondement, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangéreuſes, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus ; enfin qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorſque vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur, c'eſt que lorſque vous revenez enfin de vos égaremens, vous nous alleguez ſans ceſſe votre foibleſſe, & le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuſer.

II. PARTIE. *Réſolutions violées après la converſion.* Seconde cauſe des rechûtes. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts,

ne meurt plus, parce que ſa réſurrection eſt l'accompliſſement de toutes ſes promeſſes : pour nous, nous avons fait à Dieu mille promeſſes en approchant du Tribunal ſacré ; mais les accompliſſons-nous après être reſſuſcités ? Hélas ! ces réſolutions ſi eſſentielles à notre ſalut, n'ont preſque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bien-tôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus ſubſiſté, même dans le ſouvenir. Voilà la grande ſource des rechûtes après la ſolemnité ſainte.

1°. Parce que nos réſolutions renfermoient les moyens uniques de notre perſévérance, & que c'eſt une chimère de ſe flâter qu'on perſévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auſquels notre perſévérance eſt attachée.

2°. Dieu vous ayant inſpiré ces réſolutions, à vous dans les premiers momens de votre converſion, il vous avoit fait connoître que c'étoient-là les ſeules voies par où, vous en particulier, pouviez conſerver la grace reçue ; vous ſortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener.

3°. C'eſt que la conſcience accoûtumée à violer tranquillement ſes réſolutions, s'accoûtume peu-à-peu à renouveller ſans remords ſes crimes.

4°. C'eſt que l'infidélité qui viole les réſolutions priſes dans un commencement de nouvelle vie, eſt un mépris formel de la

grande miſéricorde de Dieu qui avoit opéré en nous ces mouvemens de ſalut, il ſemble que les graces de Dieu vous fatiguent, or une ame que les bienfaits de Dieu laſſent, laſſe bien-tôt ſes miſéricordes : il la vomit, il la rejette & l'abandonne à elle-même.

III. PARTIE. *Réparations omiſes après la converſion* : derniere cauſe de nos rechûtes. Tout eſt réparé par la réſurrection de Jeſus-Chriſt : pour nous, notre derniere vie ne répare jamais qu'à demi les déſordres de l'ancienne. Nous omettons,

1°. Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les ſens, dans la volupté, dans l'ivreſſe des plaiſirs, on ne voit ni retranchement, ni auſtérité, ni ſouffrance : on veut bien ſortir du crime, parce qu'on en eſt fatigué, parce que c'eſt une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parce que la conſcience crie ; mais on ne ſe propoſe dans la vertu que l'exemption du crime même : on ſecoue le joug du péché, mais on ne s'impoſe pas le joug de Jeſus-Chriſt.

2°. Les réparations de juſtice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain : on ſe contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines diſcuſſions qui auroient des ſuites, & qui nous engageroient en des démarches déſagréables, on n'y penſe pas ; & de-là tant de murmures contre la piété.

3°. Les

3°. Les réparations de ſcandale. Je dis de ſcandale donné par la malignité de nos diſcours, & par un uſage outré & continuel de médiſance : on ne répare pas ce ſcandale ; ou ſi on le répare, c'eſt en ne faiſant plus à la vérité le public confident de ces diſcours empoiſonnés, mais en les confiant à un petit nombre de perſonnes devant leſquelles on ſe donne d'autant plus de licence, qu'on ſe contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, & perſévérer dans le ſervice de Dieu, ne négligez plus des précautions qui ſont toute la ſûreté de votre pénitence ; ne violez plus des réſolutions qui ſont le ſeul appui de votre foibleſſe ; n'omettez plus de réparations qui renferment le ſeul remède de vos crimes.

LE LUNDI DE PASQUES.

De la fauſſe confiance.

DIVISION. *I. Point de diſpoſition plus inſenſée que celle du pécheur qui préſume, ſans travailler à ſe corriger; ou la folie de la fauſſe confiance. II. Point de diſpoſition plus injurieuſe à Dieu, ou l'attentat de la fauſſe confiance.*

I. PARTIE. *La folie de la fauſſe confiance.* Tout pécheur eſt dans l'incertitude de ſon ſalut, non dans cette incertitude commune à tous les Fidéles, mais dans une incertitude bien plus affreuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe pas un état douteux de juſtice dans le pécheur; mais qu'elle eſt fondée ſur un état certain de péché, & ſur un repentir dont perſonne ne peut lui répondre. Or je dis que préſumer dans cet état, ſans travailler à ſe corriger, c'eſt le comble de la folie. Car le pécheur ne ſauroit nier qu'il ne ſoit douteux du moins s'il ſe relevera, ou s'il demeurera juſqu'à la fin dans ſon péché: & il ne doit pas ſe raſſurer ſur ce qu'il eſt plein de bons déſirs: car qui ne ſait que les plus grands pécheurs ſont ceux qui déſirent quelquefois le plus leur converſion? Quand donc le doute ne ſeroit ici qu'égal, eſt-il raiſonnable d'être tranquille? mais le pécheur

n'en eſt pas-là ; il s'en faut bien que les choſes ne ſoient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut ſe former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti eſt infiniment plus certain ; car, premiérement, vos propres forces ne ſuffiſent pas pour recouvrer la ſainteté que vous avez perdue ; il vous faut un ſecours étranger, ſurnaturel, céleſte, dont perſonne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un ſecours ſingulier, rare, refuſé preſque à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troiſiémement, pour ne jamais ſortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à ſuivre vos panchans.

Mais de plus, le pécheur qui ſe promet ſa converſion ſans travailler à ſe corriger, non-ſeulement préſume dans une incertitude affreuſe, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il préſume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il eſt de ſa perte. Car, premiérement, vous attendez que Dieu vous convertiſſe ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obſtacles à ſa grace. Secondement, la grace n'eſt accordée qu'aux larmes, aux inſtances, aux déſirs ; or priez-vous, du moins ſollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la Veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer cette grace par l'aumône & d'autres bonnes œuvres ? Troiſiémement, la grace de converſion que vous attendez avec tant de confiance, eſt

le plus grand de tous les dons, vous le ſavez ; cependant il n'eſt guéres de pécheur qui en ſoit plus indigne que vous, par le caractère de vos déſordres, par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu, &c. vous le ſavez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les paſſions, les occaſions qui entraînent, les attachemens, qui arrêtent les circonſtances ne ſeront pas toujours les mêmes, & il ſe flâte qu'alors il ſe convertira. Quelle illuſion ! Car dites-moi, lorſque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miſéricorde, vous vous promettez ſans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement néceſſaire à votre ſalut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement vos diſpoſitions à la pénitence ſeront-elles alors plus favorables ? Secondement, les graces ſeront-elles à l'avenir, ou plus fréquentes ou plus victorieuſes ? Troiſiémement, ajoûtons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes : or plus vous aurez de crimes à expier, plus votre ſatisfaction devra être rigoureuſe, par conſéquent plus votre pénitence ſera difficile. Quatriémement, écoutez une derniere raiſon qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain eſpoir d'une converſion à venir comme un ſentiment de grace & de ſalut, & que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurciſſement du péché : mais ſi le Seigneur vous viſitoit dans ſa mi-

féricorde, il vous inſpireroit des troubles & des frayeurs ſalutaires ſur l'état de votre conſcience ; parce que c'eſt par-là que commencent toutes les opérations de ſa grace : donc tandis que vous ſerez tranquille, il eſt clair que Dieu exerce ſur vous le plus terrible de ſes châtimens, je veux, dire ſon abandon & le refus de ſes graces ; vous vous raſſurez donc ſur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus juſtes frayeurs. Ce qui trompe la plûpart des pécheurs, c'eſt qu'au lieu que la converſion eſt d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des ſoins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles ſoudains, qui dans un clin d'œil change la face des choſes, & crée en un inſtant l'homme nouveau.

II. PARTIE. *La fauſſe confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui ſans vouloir ſortir des déſordres ſe promet un changement, allégue pour juſtifier ſa préſomption : premiérement, la puiſſance de Dieu, qui peut en un inſtant changer la volonté. Secondement, ſa juſtice, qui ayant paîtri l'homme foible, doit avoir égard à notre foibleſſe. Troiſiémement, ſa miſéricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il eſt aiſé de montrer que la diſpoſition du pécheur qui préſume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1°. Dans ſa puiſſance. Car lorſque vous concevez un Dieu puiſſant & maître des

cœurs, vous concevez en même-tems une puiſſance reglée par la ſageſſe : or le pécheur préſomptueux attribue à Dieu une puiſſance aveugle. Car ſa divine ſageſſe ſeroit-elle aſſez juſtifiée devant les hommes, ſi la grace de la converſion étoit enfin accordée à la fauſſe confiance ; il s'enſuivroit donc de-là que pour mériter la plus grande de toutes les graces, il ſuffiroit de l'avoir mille fois rejettée ; ainſi le Juſte qui crucifie tous les jours ſa chair, qui gémit ſans ceſſe pour obtenir le don précieux de la perſévérance, n'auroit rien au-deſſus du pécheur qui ſe l'eſt toujours promis ſans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoûtez à cela que ſi l'Empire que Dieu a ſur les cœurs pouvoit ſervir de reſſource à un pécheur préſomptueux, ſur ce fondement il faudroit ſe promettre la converſion de tous les hommes, des infidéles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-deſſus que votre deſtinée courût le même riſque que celle d'un Sauvage ?

2°. La fauſſe confiance outrage Dieu dans ſa juſtice. Le pécheur ſe perſuade qu'étant né avec des penchans violens pour le plaiſir, ſes égaremens ſont plus dignes de la pitié du Seigneur que de ſa colère.

Mais, premiérement, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'étant l'ouvrage de l'homme, & la peine de ſon péché, Dieu doit la punir lorſque vous y ſuccom-

bez. Secondement, que qu'elle que ſoi la foibleſſe de notre volonté, l'homme eſt toujours maître de ſes déſirs. Troiſiémement, que ſi vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille ſecours; des Sacremens, de l'inſtruction, des inſpirations continuelles de la grace, peut-être même du ſecours particulier d'une éducation ſainte & chrétienne.

Mais ſans s'arrêter à ces raiſons, dites-moi; cette foibleſſe dont vous vous plaignez, & à laquelle vous eſpérez que Dieu aura égard, n'eſt-elle pas votre propre ouvrage, & le fruit de vos déréglemens particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, ſera capable de l'appaiſer? La ſeule concluſion ſenſée & légitime qu'il vous ſoit permis de tirer de votre propre foibleſſe, c'eſt que vous avez beſoin de veiller de gémir, de prier plus que les autres.

3°. La fauſſe confiance outrage Dieu dans ſa miſéricorde. Si l'on a tout à craindre de la juſtice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miſéricordes de Dieu ſont infinies: quand ſa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs aſſez preſſans en elle-même? Mais je vous demande: quand vous dites que la bonté de Dieu eſt infinie, que prétendez-vous dire? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement mal-

heureux ; qu'il ſeroit obligé de damner tous les hommes, ſi tout ce que nous diſons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; & penſer de la ſorte, n'eſt-ce pas outrager ſa miſéricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le ſacrifice d'un cœur briſé & humilié ; & voilà ce que je vous ai juſqu'ici prêché. Convertiſſez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puiſſent être vos crimes, il eſt toujours miſéricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, Imprimeur de la Reine & de Mgr. l'Archevêque. 1769.